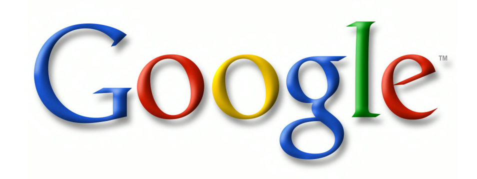
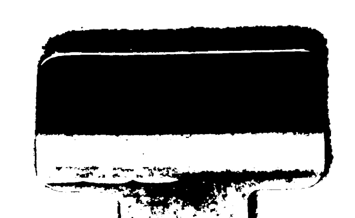






PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE DES LETTRES D'ALGER

BULLETIN DE CORRESPONDANCE AFRICAINE

HISTOIRE

DE LA

CONQUÊTE DE L'ABYSSINIE

(XVIe SIÈCLE)

PAR

CHIHAB ED-DIN AHMED BEN 'ABD EL-QADER

SURNOMMÉ 'ARAB-FAQIH

TRADUCTION FRANÇAISE ET NOTES

PAR

RENÉ BASSET

DIRECTEUR DE L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DES LETTRES D'ALGER
MEMBRE DES SOCIÉTÉS ASIATIQUES DE PARIS, FLORENCE ET LEIPZIG, ETC.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1897

FASCICULE I.

PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE DES LETTRES D'ALGER
BULLETIN DE CORRESPONDANCE AFRICAINE

HISTOIRE
DE LA
CONQUÊTE DE L'ABYSSINIE
(XVIe SIÈCLE)

ANGERS, IMPRIMERIE ORIENTALE DE A. BURDIN, 4, RUE GARNIER.

HISTOIRE

DE LA

CONQUÊTE DE L'ABYSSINIE

(XVIe SIÈCLE)

PAR

CHIHAB ED-DIN AḤMED BEN ʻABD EL-QÂDER

SURNOMMÉ **ARAB-FAQIH**

TRADUCTION FRANÇAISE ET NOTES

PAR

RENÉ BASSET

DIRECTEUR DE L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DES LETTRES D'ALGER

MEMBRE DES SOCIÉTÉS ASIATIQUES DE PARIS, FLORENCE ET LEIPZIG, ETC.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

1897

HISTOIRE

DE LA

CONQUÊTE DE L'ABYSSINIE

(XVIe SIÈCLE)

[F° 1]. Louange à Dieu, le généreux, le maître de la grâce, de [F° 1] la magnanimité et de la bienfaisance, dont la générosité prévient les demandes, *qui nous prodigue les bienfaits*[1], les faveurs et les libéralités, qui commence par créer, qui continue par secourir, qui exécute entièrement ce qui est juste. Louange à Dieu pour ses dons abondants et multipliés, pour sa grâce ininterrompue, que ne peut mesurer un nombre ni une balance. J'atteste qu'il n'y a de dieu que Dieu, seul, sans associé; j'atteste que notre seigneur Moḥammed est son serviteur et son apôtre, qu'il nous a envoyé comme un messager sûr et intelligible, un prophète, le prophète des illettrés, Moḥammed l'élu et le prophète choisi, que Dieu le bénisse et le sauve tant que se succéderont le jour et la nuit — salut sur sa famille et ses compagnons qui ont défendu avec leurs épées et leurs lances la vraie religion, qui lui ont consacré leurs richesses et leurs vies, qui ont quitté pour elle leurs familles et leur patrie.

1. Cf. *Qorân*, sour. XXXI, v. 19.

Sache que le Prophète de Dieu est le meilleur des apôtres, que sa nation est la meilleure des nations; c'est ce que le Maître suprême a décidé dans un des versets évidents du *Livre*, lorsqu'il dit : *Vous êtes la meilleure nation qui ait été créée parmi les hommes* [1]. Il a dit aussi : *Et nous avons fait de vous une nation excellente* [2]. Tout cela uniquement parce qu'elle suivait le meilleur des prophètes, le premier pour le mérite et le dernier envoyé, Moḥammed, que Dieu le bénisse et le sauve. Aussi est-elle devenue la plus illustre des nations. Son attachement à la vérité est considéré comme ce qu'il y a de mieux dans son adoration, de même que ses luttes contre les infidèles de toute race et de tout pays, à l'est et à l'ouest, au nord et au sud, hostiles à cette religion. Les fidèles l'ont proclamée à la pointe de leurs sabres, à l'orient et à l'occident, dans les plaines et les montagnes. *Ils se sont répandus sur la surface de la terre* [3], et avec leurs sabres, ils ont soumis les infidèles; ils ont affermi les soutiens de la religion et l'ont fait resplendir comme si elle était blanchie à la chaux. Par la grâce de Dieu très-haut, la postérité n'a pas cessé de continuer l'œuvre de ses ancêtres; quiconque s'est attaqué à elle n'en a retiré que du dommage. Jusqu'à présent ce sont les croyants qui font boire les infidèles et les faux frères à la coupe du trépas et les couvrent de la poussière du malheur. Cela durera jusqu'à ce que le jour de la résurrection dissipe l'orgueil de leurs ennemis, s'il plaît à Dieu, car le Très-Haut a dit : *Alors ton Seigneur a déclaré que* (d'ici) *jusqu'au jour de la résurrection, il enverra quelqu'un qui leur fera subir un rude châtiment* [4].

[F° 2] [Fol. 2] Le Prophète a dit : « Tant qu'une troupe de ma nation restera fidèle à la justice, elle n'éprouvera aucun dommage de la part de ceux qui lui feront défection, ni de la part de ceux qui lui seront opposés jusqu'à ce qu'arrivera l'ordre de Dieu; et ils

1. *Qorân*, sour. III, v. 106.
2. *Qorân*, sour. II, v. 137.
3. Cf. *Qorân*, sour. LXXIV, v. 14.
4. *Qorân*, sour. VII, v. 166.

sont ainsi. » — C'est une tradition authentique, rapportée par Abou Daoud[1] et d'autres. Combien d'ignorants et d'insensés disent : « Voilà la fin des temps, nous sommes dans le dixième siècle », méconnaissant le mérite des familles[2], et négligeant la société des bons, quand ils les rencontrent de leur temps, pour celle des méchants. Tout cela arrive par suite de leurs opinions erronées, de leur peu d'intelligence, de leur excessive grossièreté, de leur ignorance, dans la persuasion où ils sont que l'heure est proche et que les signes qui l'annoncent ont apparu, entre autres le triomphe du mal et l'éclipse du bien. Si même cela était réel, il ne s'ensuivrait pas nécessairement qu'il dût exister dans tous les pays et dominer tous les serviteurs de Dieu. On ne doit pas se laisser tromper par les dires de certains ignorants qui rapportent des traditions apocryphes : Je ne prends pas mon habitude sur terre... Or les savants ont déclaré que ce n'était pas un hadith, mais l'œuvre d'un faussaire. Es-Soyouṭi[3], que Dieu lui fasse miséricorde, a dit : « Ce que signifient les traditions du Pro-

1. Il s'agit d'Abou Daoud Solaimân ibn Ach'ath es-Sidjistâni. Né en 202 hég. (817-818), il visita plusieurs contrées pour recueillir des traditions et parcourut successivement l'Irâq, le Khorassân, la Syrie, l'Égypte et le Djezirah : il se fixa à Baṣrah où il vécut jusqu'à sa mort, arrivée le 15 de chaoual 275 hég. (20 février 889). Il est l'auteur du *Kitâb es-sonan* dont il existe plusieurs sections (l'ouvrage en compte 32) à la Bibliothèque Nationale de Paris (n[os] 707 et 708) ; cf. Ibn Khallikân, *Ouafayât el-A'yân*, t. I, p. 268-269; *Biographical Dictionary*, tr. de Slane, t. I, p. 589-591.

2. Peut-être, au lieu de معاشر faut-il lire معشار et traduire « méconnaissant les mérites du x[e] (siècle) ».

3. Le célèbre polygraphe 'Abd er-Raḥmân ben El-Kemâl ben Abou Bekr ben Moḥammed ben Sâbiq eddîn ben Naṣr eddîn Moḥammed ben Ech-Cheïkh Homâm eddîn el-Khodhairi el-Osyouṭi, communément appelé Es-Soyouṭi, naquit au commencement de redjeb 949 hég. (octobre 1445) et mourut en 911 hég. (1505-1506). Son autobiographie et la liste de ses ouvrages, plus nombreux encore que ceux de son compatriote Didyme Chalcentère, se trouvent dans son histoire d'Égypte intitulée *Ḥosn el-Mohadhárah*, p. 153-159 ; elles ont été reproduites par Meursinge en tête de son édition du *Liber de interpretibus Korani*, p. 4-45. Cf. aussi I. Goldziher, *Zur Charakteristik Gelal eddîn us-Sujutî's und seine literarischen Thätigkeit.*

phète, c'est que la durée de la nation musulmane dépassera mille ans, et qu'ensuite elle n'excédera pas cinq cents ans : ce qui arrivera après est connu de Dieu; il sait tout et connaît tout. »

Nous reconnaissons que l'œil de Dieu veille sur la nation de Moḥammed, que sa religion ne cessera pas d'être proclamée et restaurée. Si quelqu'un me dit : Observateur minutieux, toi qui interroges scrupuleusement au sujet des grandes choses et des vicissitudes des temps, distrais-moi par l'histoire des guerriers qui ont sacrifié leur vie pour la foi, et qui ont fait campagne nuit et jour; conte-moi ce qui est arrivé de ton temps et ce que tu as vu de tes propres yeux; je lui répondrai : Pour les récits qui traitent du Prophète et de ses compagnons, c'est la récréation de l'époque; quant à l'histoire des khalifes orthodoxes, doués d'intelligence et de sagacité, elle a été écrite dans les biographies et les chroniques des savants qui font briller leurs mérites et leurs exploits. Tous les livres sont remplis de l'histoire de leurs successeurs; il n'y a là aucun doute, aucune difficulté. Mais je te ferai un récit authentique, qui excite la passion dans les âmes et dans lequel le Prophète a pris soin de nous instruire, car, d'après une tradition authentique, il se leva de sa place et dit : Rien n'est arrivé et rien n'arrivera jusqu'au jour de la résurrection sans que je vous en informe. Depuis ce jour, c'est à celui qui s'instruit par ces exemples, qu'on a recours dans les événements que Dieu nous envoie. Le Prophète a désigné ceux qui, pour cette nation, sont les restaurateurs de la religion; il en est qui lui viennent en aide en répandant la science dans les diverses contrées; d'autres en frappant de leurs sabres les ennemis et les traîtres; d'autres en administrant bien et en faisant preuve d'expérience. Prête-moi ton attention, que je te dicte longuement; amène-moi tous les tiens pour qu'ils rendent témoignage sur toi et jette les yeux sur mon livre intitulé : *Conquête de l'Abyssinie* par l'imâm magnifique, très glorieux, très vaillant, très généreux, très fortuné, dont on n'a jamais en-

tendu nommer le pareil et qui n'a pas eu d'imitateurs, — que Dieu réitère ses bienfaits sur nous et sur les musulmans par sa bénédiction et ses mérites — le roi secourable, l'astre brillant, l'étoile de la religion, le plus noble des héros qui combattent pour la foi, l'un des imâms bien dirigés, veillant à l'exécution des ordres de Dieu, qui a consacré sa vie à le satisfaire, notre seigneur et notre maître, l'imâm élevé, sa seigneurie vénérable, l'émir des croyants, le sulṭân, l'imâm Aḥmed ben Ibrahim el-Ghâzi, le champion de la foi, le marabout — que Dieu très-haut lui accorde la miséricorde qu'il témoigne aux justes, le fasse habiter près de lui dans la demeure de l'éternité, par la grâce de Moḥammed, l'élu et le choisi, de sa famille et de ses compagnons justes et vertueux — que Dieu très-haut exauce toutes ses prières et tous ses désirs dans l'autre vie et dans celle-ci; il est le maître et le tout-puissant dans celle-là. Amen.

C'est lui qui a désigné mon maître, le pôle universel, la lumière brillante, qui occupe une situation élevée, qui agit de façon à satisfaire Dieu et possède les révélations secrètes ou publiques, qui a la connaissance de Dieu, Chems eddîn ʽAlî ben ʽOmar ech-Châd'elî el-Qarchî el-Yemenî[1] — que Dieu nous secoure grâce à lui et sa science. — Il l'a mentionné pour ses miracles, comme l'imâm El-Masʽoudi pour ses exploits. Ils ont rapporté qu'il pos-

1. Le cheïkh Chems eddîn Abou 'l-Ḥasan ʽAli ben ʽOmar ech-Châd'elî el-Yemenî, dont le tombeau existe encore à Moka, passe pour avoir découvert le premier les qualités du café, dont il aurait introduit l'usage dans le Yémen en 1430. Ce mérite est revendiqué, à tort paraît-il, en faveur d'Abou ʽAbd Allah Moḥammed edz-Dzabhâni ibn Saʽïd (cf. Burton, *First Footsteps*, p. 76 et 78, notes). De nos jours, dans le Ḥadhramaout, il est d'usage de mentionner le nom d'Ech-Châd'elî avant de porter à ses lèvres une tasse de café (cf. Niebuhr, *Description de l'Arabie*, t. II, p. 54; Van den Berg, *Le Ḥadhramout et les colonies arabes dans l'archipel Indien*, p. 69). Il ne doit pas être confondu avec Tadj eddîn Abou 'l-Ḥasan ʽAlî ben ʽAtallah ech-Châd'elî, fondateur de la secte des Châd'elyah, l'auteur des litanies de la mer et dont le tombeau se trouvait près de ʽAïd'âb (cf. Le Châtelier, *Les sectes musulmanes du Hedjâz*, p. 77-99).

sédait l'Abyssinie tout entière, plaines et montagnes, qu'il abaissait ses grands, dissipait ses trésors et brûlait ses églises. Mon maître, le cheïkh ami de Dieu et fils de l'ami de Dieu, Moḥammed
[F° 3] ben [f° 3] Aḥmed ben Moḥammed ben 'Abd el-Ouâḥed ben Yousof ben Ya'qoub el-Qarchî, de Tunis, El-Maghrebî ed-Dahmânî disait : Mon fils, c'est une des poignées des sabres de Dieu — et il avait raison. L'imâm Aḥmed en était une : c'était une des épées tirées par le Très-Haut pour défendre sa religion, triompher des infidèles, mettre en pièces les livres menteurs, brûler les temples des idoles et disperser les sectateurs de Satan le maudit. Son élévation et la fermeté de son esprit s'annoncèrent par des batailles célèbres, des conquêtes illustres et la réunion de troupes victorieuses.

Je tiens de personnes en qui j'ai confiance, parmi les témoins oculaires, comme l'émir Ḥosaïn ben Abou Bekr el-Gâtourî [1], et

1. Ḥosaïn el-Gâtourî, un des plus fidèles compagnons de l'imâm, fut pris par les chrétiens dans une expédition contre le Daouâro, mais il parvint à s'évader. Il prit part au combat d'Eddîr où fut vaincu Degalḥân (1527), commanda une razzia dans l'expédition contre l'Ifât et servit dans le corps d'armée d'Aḥmed lors de la campagne de Chëmbrâ-Kouré. Il prit part à une pointe poussée par l'imâm avec dix cavaliers et trente hommes de pied, pendant que l'armée musulmane était à Tarfar après la campagne du Daouâro dont il fut nommé gouverneur ; il était des trente cavaliers qui accompagnaient Aḥmed à l'escarmouche de Bouro. Lors de la querelle de son maître avec le sultan 'Omar dîn, il lui conseilla de repousser par la force l'affront qu'on voulait lui faire subir. Lors de l'expédition du Daouâro, il fut grièvement blessé à la bataille d'Anṭokyah. Après sa guérison, il fut chargé d'aller piller et brûler l'église de Daradboui dans le Choa, mais il fut devancé par le Garâd 'Abd en-Nâṣer. Il se distingua dans la bataille où périt Ouasan Sagad. Après la conquête de Bèt-Amḥara (1531-1532), il reçut le commandement d'un corps de troupes destinées à opérer dans le Daouâro, mais la jalousie du vizir 'Addolé et des autres chefs placés sous ses ordres ne lui permit pas de remporter un succès complet; il soumit cependant une partie du pays et détacha le Hadya de l'obéissance au roi d'Éthiopie. Quand Grañ marcha contre l'Abyssinie septentrionale (1532-1533), Ḥosaïn prit part à la conquête de l'Angot, défendu par Takla Hâïmânot, fils de Degalḥân, qui fut pris (cf. *Fotouḥ*, passim).

Ahmed-dîn [1] Khâled ben Moḥammed ben Khaîr eddîn [2] les renseignements suivants :

Parmi les combattants pour la foi qui régnèrent sur le pays de Sa'ad eddîn[3] fut le sulṭân Moḥammed ben Azer. Le sulṭân Sa'ad eddîn eut entre autres enfants Abou Bekr et Badlâï[4] ; celui-ci eut

1. La particule *dîn* est employée dans la formation d'un certain nombre de noms propres : 'Omar-dîn, Aḥmed-dîn, Garâd-dîn.

2. Aḥmed-dîn, l'Aḥmadîn des Éthiopiens, frère de l'émir Modjahid, prit parti pour l'îmâm dans sa querelle avec le sulṭân 'Omar-dîn, à propos de l'emploi du butin fait dans le Daouâro ; il fit partie de la première expédition du Bâli, où il tua le patrice Salmoun ; il accompagna Our'aï Aboun chargé de piller les églises de Ouâlah ; il combattit à Zâlah lors de la conquête du Bâli par le vizir 'Addolé. Il fut vaincu et tué par Lĕbna-Dĕngĕl le 27 de maskaram, la 32e année du règne de ce prince (1540) (cf. *Fotouḥ*, passim : la *Chronique éthiopienne* publiée dans mes *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 16, 108).

3. Le nom de *Barr Sa'ad eddîn*, terre de Sa'ad eddîn, était donné à tout le pays musulman au sud de l'Abyssinie jusqu'à l'océan Indien, en souvenir de Sa'ad eddîn, roi d'Adal, un des ennemis les plus redoutables des chrétiens, qui périt avec tous les siens, sous Daouit I, en 805 hég. (1402-1403) dans la ville de Zeïla' où il s'était réfugié et où il était assiégé par les Éthiopiens (cf. mes *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, note 93, p. 239). De nos jours encore le nom de Sa'ad eddîn est porté par une île à 5 milles anglais de Zeïla', et qui est sans doute l'emplacement de la Zeila' primitive. Cette île est couverte de ruines que M. Paulitschke croit plus anciennes que celles des murailles de la ville qui peuvent remonter à quatre ou cinq siècles. La tradition y place le tombeau de Sa'ad eddîn (Burton, *First Footsteps*, p. 72-73; Paulitschke, *Harar*, p. 42, 62, 68).

4. D'après la *Chronique* de Harar (Paulitschke, *Harar*, p. 405), Chihâb eddîn Badlâi, l'Aroué Badlâï des chroniques éthiopiennes, le Badelaj Aure du P. d'Almeïda, ben Sa'ad eddîn, remplaça son frère Djemâl eddîn ben Sa'ad eddîn le 14 djoumada 836 de l'hégire (6 janvier 1433) ; il régna treize ans moins vingt-quatre jours et fut tué en ramadhân 849 hég. (décembre 1445), le 29 de taḥsâs, d'après les chroniques éthiopiennes. Il avait commencé par venger son frère Djemâl eddîn assassiné par ses proches, puis reprenant la guerre contre l'Éthiopie, il avait reconquis le pays de Bâli et brûlé six églises. Il fut vaincu par Zarĕa-Ya'qob ; son cadavre fut coupé en morceaux que l'on envoya dans les diverses parties du royaume. Son frère Khaîr eddîn, le Karadin des Éthiopiens, fut tué dans la déroute près de l''Aouach (cf. Maqrizî, *Historia regum islamiticorum*, p. 35-36; *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 242-243 ; Dillmann, *Ueber die Regierung des Königs Zar'a-Jacob*, p. 20-21; Perruchon, *Les*

deux fils, dont l'un était Moḥammed ben Badlâï[1], aïeul du sulṭân ʿOthmân ben Solaïmân[2]. Abou Bekr eut également deux fils : l'un, ʿAlî, aïeul du sulṭân Barakât, — c'est de ʿAlî que descendent les enfants de ʿOmar-dîn ben Moḥammed ben Azhhar eddîn ben ʿAlî

Chroniques de Zar'a-Ya'eqob et de Baeda-Mâryâm, p. 57-66; Bruce, *Voyage en Abyssinie*, t. II, p. 81-82).

1. D'après la Chronique de Harar, Moḥammed ben Badlâï, le Mĕḥmâd oualda aroué Badlâï des Éthiopiens, aurait succédé en ramadhân à son père, mais en ce qui concerne la date du jour, il y a une erreur, soit dans le texte (inédit), soit dans la traduction de M. Paulitschke. Il y est dit que Badlâï périt le 26 de ramadhân (*am* sechsundzwanzigsten *Tage* des Monats Ramadan) et que son fils Moḥammed lui succéda, 26 jours avant la fin de ramadhân (*am Samstag da noch* sechsundzwanzig *Tage vom Ramadam* übrig *waren*), ce qui aurait donné 52 jours au mois de ramadhân. Ce prince envoya des présents à Baĕda-Mâryâm, fils et successeur de Zarĕa-Yaʿqob. Il régna 26 ans et mourut dans la nuit du mercredi 3 de redjeb l'an 870 de l'hégire (18 ou 19 février 1466) (Paulitschke, *Harar*, p. 505 : Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Ya'eqob et de Baĕda-Mâryâm*, p. 131). D'après Bruce, *Voyage en Nubie et en Abyssinie*, t. II, p. 86-95), il aurait fait la guerre à Baĕda-Mâryâm qui l'aurait vaincu et aurait tué son fils Aḥmed avec d'autres chefs importants. Pour la date de la mort de ce prince, la Chronique de Harar (ou la traduction de M. Paulitschke) renferme encore une erreur : Moḥammed serait mort en 870 et son fils Ibrahim lui aurait succédé en 875 (*achthundert und fünf und siebzig*, sic), et après un règne d'un an et six mois serait mort le 2 de dzou 'l-ḥidjdjah 870 (*achthundert und siebzig*) et son successeur monta sur le trône le 2 de dzou 'l-ḥidjdjah 876 ! Pour concilier ces divergences que M. Paulitschke n'a pas fait remarquer, on peut admettre que Moḥammed ben Badlâï régna jusqu'en 875 (25 ou 26 décembre 1470, trente et un ans au lieu de vingt-cinq) et que son fils Ibrahim ne resta qu'un an et six mois sur le trône : du 3 de redjeb 875 (26 décembre 1470) au 2 de dzou'l-ḥidjdjah 876 (11 mai 1472). Du reste, il faut croire que Badlâï eut plus de deux fils, car la Chronique de Harar (Paulitschke, *Harar*, p. 506) mentionne un ʿAlî ben Fakhr eddîn *ben Aḥmed ben Badlâï*. C'est peut-être cet Aḥmed que Bruce donne pour *fils* (au lieu de *frère*) de Moḥammed ben Badlâï.

2. Ce sulṭân ʿOthmân serait-il le chef d'Adal (*Makuanĕna Adal*) Ladaʿĕ-Esmân qui est donné par la Chronique de Baĕda-Mâryâm, comme successeur de Moḥammed (Perruchon, *Chronique de Zar'a-Ya'eqob et de Baeda-Mâryâm*, p. 150) et qui fit la guerre à Baĕda-Mâryâm? La Chronique de Harar donne pour successeurs à Moḥammed son fils Ibrahim qui régna un an et six mois, mort le lundi 2 de dzou 'l-ḥidjdjah 870, puis le frère de ce dernier, Chems eddîn ben Moḥammed (Paulitschke, *Harar*, p. 505).

ben Abou Bekr ben Sa'ad eddîn[1]; — le second se nommait Azer ben Abou Bekr; c'est de lui que descend le sulṭân Moḥammed ben Abou Bekr ben Moḥammed ben Azer ben Abou Bekr ben Sa'ad eddîn. — Le second fils de Badlâï ben Sa'ad eddîn se nommait Chems eddîn; il mourut sans postérité.

Le sulṭân Moḥammed ben Azer ben Abou Bekr gouverna le pays pendant trente ans[2] au IXe siècle (de l'hégire). Ensuite il partit pour faire la guerre sainte en Abyssinie : une rencontre eut lieu entre les musulmans et les infidèles : ceux-ci remportèrent la victoire, tuèrent beaucoup de vrais croyants. Moḥammed revint dans son pays[3] et fut assassiné par son gendre Moḥammed ben Abou Bekr ben Maḥfouzh qui régna un an sur le pays[4]. Lui-même

1. C'est ce 'Omar-dîn qu'Aḥmed Grañ et une centaine de cavaliers réfugiés dans le Houbat mirent à leur tête dans leur révolte contre le sulṭân Abou Bekr : il fut tué à Houbat-Zabarta en essayant une sortie.

2. La Chronique de Harar (Paulitschke, *Harar*, p. 505-506) donne pour successeur à Chems eddîn tué en djoumada I 892 hég. (avril-mai 1487) Ibrahim ben Qât Naṣr eddîn qui régna dix mois et fut tué en rabi' I 893 (février-mars 1488) et non en rabi' I 843, comme on lit dans la traduction de M. Paulitschke (*achthundert drei und vierzig*!). C'est par erreur que, dans les deux manuscrits du *Fotouḥ*, le successeur d'Ibrahim ben Qât qu'ils ne mentionnent pas, est appelé Moḥammed ben *Azer* ben Abou Bekr ben Sa'ad eddîn; il s'agit, comme on le voit, par la Chronique de Harar, de son cousin, Moḥammed ben *Azhhar* eddîn ben Abou Bekr ben Sa'ad eddîn. Il y a eu confusion entre les deux mots آزر et اظهر. Ce prince régna, suivant les divers auteurs, 30, 31 ou 32 ans (?).

3. D'après les annales éthiopiennes, cette campagne eut lieu lorsque le roi Lĕbna-Dĕngĕl eut atteint sa vingtième année. Maḥfouzh qui commandait l'armée musulmane fut vaincu et tué : Moḥammed n'échappa, dit-on, que par la complicité des musulmans du Daouâro (Bruce, *Voyage*, t. II, p. 146-151; Burton, *First Footsteps*, p. 308-309; *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 250; Conti-Rossini, *Storia di Lebna Dengel*, p. 6-7, 16-18).

4. La Chronique de Harar (Paulitschke, *Harar*, p. 506) est forcément incomplète : elle donne à Moḥammed ben Azhar eddîn, monté sur le trône en 893 hég. (1488), vingt-deux ou vingt-trois ans de règne, ce qui le fait vivre jusqu'en 915; ces dates, d'ailleurs, ne peuvent être exactes, car nous savons que Moḥammed assista au combat où périt Maḥfouzh et que ce combat eut lieu le jour même où la flotte portugaise brûlait Zeïla', en 1517. Il faut donc s'en tenir, pour la durée de son règne, à une des trois dates (30, 31 ou 32 ans)

fut tué par Ibrahim ben Aḥmed, chef du pays de Houbat[1], de la tribu de Balaou[2] qui régna trois mois après lui. Ibrahim ben Aḥmed fut tué par Ouasanî, esclave du Garâd[3] Maḥfouzh qui

données plus haut, ce qui aboutit à 924 hég. (1518). Les trois ans qui séparent cette date de celle de l'avènement de son fils Abou Bekr sont remplis par les règnes de 'Ali ben Fakhr eddîn et de Fakhr eddîn considérés comme seuls légitimes par la Chronique de Harar. L'auteur de cette chronique, rédigée sous le sulṭân Abou Bekr, était partisan de la famille de ce dernier et tient pour usurpateurs ceux qui détinrent le pouvoir pendant l'interrègne, sauf deux personnages appartenant à la famille royale et qui restèrent sans doute indépendants dans leurs possessions. Au contraire, l'auteur du *Fotouḥ* est nettement hostile à la dynastie régnante (on verra plus loin ce qu'il dit d'Abou Bekr et de ses successeurs) : ses sympathies sont pour Maḥfouzh et Grañ, représentant un parti populaire et religieux qui se dressait contre la royauté : on remarquera que jamais ils ne portent le titre féodal d'*émir*, mais toujours le titre religieux d'*imâm*. En conséquence, l'auteur du *Fotouḥ* n'a pas hésité à enregistrer les souverains qu'on pouvait considérer comme des usurpateurs.

1. Houbat, le Hobat des Éthiopiens, était peuplé de musulmans. Le roi de ce pays faisait partie de la confédération des princes ligués contre 'Amda-Ṣyon I (Perruchon, *Histoire des guerres de 'Amda-Syon*, p. 48, 148). Comme on va le voir, c'est là que se réfugia Aḥmed Grañ au commencement du règne d'Abou Bekr. Le qâdhi du Houbat, appelé aussi Abou Bekr, trama inutilement avec le sulṭân 'Omar-dîn la perte de l'imâm à l'occasion de la dispute qui s'éleva sur l'emploi du butin fait dans le Daouâro. Le Houbat était gouverné par un *garâd* qui prit part à l'expédition du Bâli (cf. *Fotouḥ*, passim).

2. D'après le *Fotouḥ*, l'ancêtre de cette tribu, Balaou l'ancien, était venu du Tigré dans l'Adal au temps de l'émir Sa'ad eddîn qui fut depuis tué à Zeyla' (XIVe siècle). Celui-ci lui avait donné sa fille en mariage ; il était surnommé 'Abd Allah. Tous ses descendants mâles portaient le surnom d'*Our'ai*, et les filles, celui de *Ba'itiah*. Ce 'Abd Allah appartenait sans doute à la grande tribu des Bilin ou Balaou, établie au nord-est de l'Abyssinie. Au XVIIe siècle, la Chronique éthiopienne mentionne encore une tribu des Balaou, qui paraît avoir été musulmane, car elle était commandée par un *émir*, à qui le Blatên-Gétâ enleva sa femme, ses fils et ses chameaux. Cet événement eut lieu la quinzième année du règne d'Iyasou I (cf. *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 48, 156-157).

3. Le *garâd* désignait en pays musulman un chef de territoire : c'était le titre que portaient les vassaux des chrétiens, ainsi les chefs du Hadya (cf. Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Ya'eqob et de Baëda-Mâryâm*, p. 16, 18). Ce mot apparaît pour la première fois sous Zarëa-Ya'qob. De nos jours, il est encore employé chez les Ṣomâlis sous la forme *Gerad* (Guerad).

régna trois mois. Ensuite il fut fait prisonnier par Manṣour (ben Maḥfouzh) ben Moḥammed qui l'envoya enchaîné à Zeïla'[1] où il

1. L'étymologie du nom de Zeïla' que les Hararis nomment Aftali est inconnue; les habitants l'expliqueraient par un mot somali, *zeïla'*, qui signifierait « bête de somme » et racontent là-dessus une légende citée par M. Ferrand (*Notes de grammaire çomalie*, p. 8). L'étymologie proposée par M. Paulitschke (*Harar*, p. 417) qui fait venir Zeïla' de l'arabe زيل, de زال (*sic*), est aussi peu fondée. L'identification de Zeïla' avec la Sileê de l'inscription grecque d'Aksoum, la Salhèn de l'inscription éthiopienne, reproduite par M. Deramey (*Les inscriptions d'Adoulis et d'Axoum*, p. 28) après Vivien de Saint-Martin et Salt, déjà réfutée par Dillmann, ne repose que sur une vague assonance et sur la confusion de l'*s* dur avec le *z*. Cf. Müller, *Æthiopische Denkmäler*, p. 20, qui repousse l'identification proposée par Dillmann (*Ueber die Anfänge*, p. 207) et Glaser (*Skizze der Geschichte und Geographie Arabiens*, p. 500-502). Cette ville est mentionnée pour la première fois sous ce nom par El-Ya'qoubi (*Kitab el-Boldân*, p. 105), puis par Ibn Ḥaouqal qui signale ce port comme un lieu d'exportation des peaux de panthères et d'autres animaux (*Kitâb el-Masâlik*, p. 41), par El-Istakhri (*Viae regnorum*, p. 306) dans les mêmes termes, par Mas'oudi (*Prairies d'or*, t. III, p. 34). L'auteur des *Merveilles de l'Inde*, qui écrivait à peu près à la même époque, se contente de rapporter, à propos de Zeïla', la description d'un homme-poisson (*Les Merveilles de l'Inde*, § XXI, p. 33-34). El-Moqaddesi (*Descriptio imperii moslemici*, p. 102) mentionne l'ambre récolté aux environs de cette ville; de même, l'auteur du *Silsilat el-taouârikh* (Langlès et Reinaud, *Relations des voyages*, t. I, p. 142; t. II, p. 142). El-Hamadâni et El-Bekri (*Mo'djem*, t. I, p. 442) sont encore plus brefs. Abou'l-féda, citant Ibn Sa'id, parle de la chaleur, de la mauvaise qualité de l'eau qu'on y boit et du manque de fruits et de jardins (*Géographie*, p. 161). El-Edrisi la cite simplement sous le nom de Zâlegh, port très fréquenté par les navires de Qolzoum qui faisaient le commerce avec l'Abyssinie et d'où l'on exportait de l'argent et des esclaves (*Description de l'Afrique et de l'Espagne*, p. 24-25); Hartmann, *Edrisii Africa*, p. 90-92). Du temps de Yaqout (*Mo'djem el-boldân*, t. II, p. 966-967) le principal article de son commerce consistait en peaux de chèvres. Au commencement du XVIe siècle, Ibn Baṭoutah fait une description peu flatteuse de Zeïla' : « C'est, dit-il, la ville la plus sale qui existe, la plus triste et la plus puante. Le motif de cette infection, c'est la trop grande quantité de poisson que l'on y apporte, ainsi que le sang des chameaux que l'on égorge dans les rues. A notre arrivée à Zeyla' nous préférâmes passer la nuit en mer, quoiqu'elle fût très agitée, plutôt que dans la ville à cause de la malpropreté de celle-ci » (*Voyages*, t. II, p. 180). Ibn Baṭoutah raconte qu'elle était la capitale des Berberah, peuplade de noirs musulmans, suivant la secte chafe'ite et dont le

fut mis à mort par un des esclaves de Yâfi'. L'émir Manṣour ben Maḥfouzh ben Moḥammed fils du Garâd Adach régna sur le pays. Pendant cinq mois, il fit la guerre au Garâd Aboun : ensuite

pays, un désert, s'étendait de Zeïla' à Maqdachaou (Magadoxo). Il est évident que, par Berberah, Ibn Baṭouṭah désigne les Ṣomâlis. Le nom de Zeïla' s'étendait à tout le pays voisin, comme on le voit par un passage de Maqrizî : d'après cet auteur, il était divisé en sept royaumes : Aoufât, Daouâro, Arababni, Hadya, Charḥah, Bâli et Dara, tous vassaux du roi d'Éthiopie (*Historia regum islam.*, p. 9-10). Dans l'itinéraire de la mer Rouge de João de Castro, Zeïla' est encore donné comme le nom du pays et Aḥmed Grâñ est désigné sous le nom de *Zeilanus*, « illis temporibus Zeylae regnabat » (A. Nuñes de Carvalho, *Roteiro de D. Joam de Castro*, p. 293 et suiv.). C'est à Zeïla' que débarqua Pierre de Covilhão en 1487, avant de pénétrer en Abyssinie (Danvers, *The Portuguese in India*, t. I, p. 30), et, au commencement du xvi[e] siècle, Ludovico de Varthema qui la visita mentionne le commerce d'ivoire et d'esclaves qui y florissait, et prétend qu'on y trouvait en abondance du blé, de la viande et de l'huile, mais qu'elle manquait d'olives, de sésame, de miel et de cire : le roi de cette ville avait une armée nombreuse, tant de gens de pied que de cavaliers (Schefer, *Les Voyages de Ludovico di Varthema*, p. 96-98; Ludovico Barthema, *Itinerario* ap. Ramusio, *Primo volume et terza editione delle Navigationi*, f° 155). Des renseignements analogues sont donnés par Odoardo Barbosa : il ajoute que cette ville était bâtie de pierres et de chaux avec de bonnes rues et des maisons couvertes en terrasses (Ramusio, *Primo volume*, f° 290). En 1513, lors de sa croisière dans la mer Rouge, Affonso d'Albuquerque envoya deux vaisseaux commandés par Ruy Galvão et João Gomes pour essayer d'établir des relations avec les Maures de Zeïla', mais sans succès : ils revinrent après avoir brûlé une vingtaine de bateaux qu'ils avaient surpris (*Cartas de Affonso de Albuquerque*, p. 232, Lettre du 4 décembre 1513; Danvers, *The Portuguese in India*, t. I, p. 276). D'Albuquerque conseillait d'occuper cette ville comme un des principaux points par où l'on pouvait faire le commerce avec l'Abyssinie (*Cartas de Affonso de Albuquerque*, p. 280, Lettre du 20 octobre 1514). En 1517, la ville appartenait, dit Corsali, au roi d'Adel, qui se nommait « Salatru » (?) de la même famille que David (Lĕbna-Dĕngĕl), nĕgouch d'Abyssinie. Ayant réussi à s'enfuir de l'amba où il était enfermé, il avait embrassé l'islamisme, épousé la fille du roi de Zeïla' à qui il avait succédé et faisait une guerre acharnée contre les chrétiens. Mais vaincu dans une bataille où succomba un de ses plus illustres officiers nommé Maffoudi (Maḥfouzh), il s'était enfui et ne pouvait protéger sa capitale contre les Portugais. Aussi Lopo Soares voulant punir Zeïla' d'avoir fourni des secours aux ennemis des chrétiens, la saccagea : des habitants qui étaient restés, les plus âgés furent massacrés, les autres, vendus comme esclaves (A. Corsali, *Lettera della Navigatione del*

celui-ci marcha contre lui et régna pendant sept ans[1]. Il affermit la loi divine, gouverna avec justice et interdit les choses proscrites (par la loi). Il extermina les coupeurs de routes, défendit le vin, le jeu et la danse au son des tambourins. Le pays était prospère : le prince aimait les nobles, les jurisconsultes, les faqirs et les cheïkhs. Il gouvernait en maître son royaume et faisait du bien à ses sujets. Notre seigneur, l'imâm des musulmans, Aḥmed ben Ibrahim el-Ghâzî était alors cavalier au service du Garâd Aboun. C'était un homme intelligent, prudent et de bon conseil, tant dans sa jeunesse que dans son âge mûr, grâce à l'inspiration du Dieu très-haut, en vue des desseins qu'il avait sur lui. Le Garâd Aboun l'aimait beaucoup à cause de sa bravoure et de son mérite[2].

mar Rosso, ap. Ramusio, *Primo volume*, f° 166; cf. aussi João de Barros, *Da Asia*, decada III, l. I, ch. iv; Correa, *Lendas da India*, t. II. 2e partie, p. 200-201 ; Maffei, *Historiarum indicarum libri VII*, p. 272-273). Cette expédition eut lieu sans livrer bataille, au dire de Corsali ; mais, suivant Osorius, Zeïla, ne fut emportée qu'après un combat acharné où se distinguèrent Gaspar Silvio et Antonio Ferreira (*De rebus Emmanuelis*, fos 344-345). Onze ans après, Zeïla' fut encore brûlée au cours de la croisière, d'ailleurs sans résultat, faite en 1528 par Antonio de Miranda à l'entrée de la mer Rouge (Lafitau, *Histoire des découvertes et conquestes des Portugais*, t. III, p. 190-191). Vers 1530 elle avait pour gouverneur Ouardjaï Aboun qui accompagna l'imâm dans la conquête de l'Abyssinie. Elle fut occupée provisoirement du 8 au 24 avril 1542 par l'amiral portugais Vasconcellos qui croisait en attendant des nouvelles de Christophe de Gama (Danvers, *The Portuguese in India*, t. I, p. 452). Elle tomba sous la domination turke, puis sous l'autorité des imâms de Sana'a, ensuite des chérifs de Moka qui y nommaient un gouverneur ayant le titre d'émir et percevaient un tribut de 3 à 4000 talaris. Lorsque les Égyptiens s'en emparèrent en 1876, ils laissèrent l'autorité à l'émir qu'ils y trouvèrent, un Dankali du nom de Moḥammed Abou Bekr qui eut le titre de pacha. Depuis 1884, cette ville appartient à l'Angleterre. Cf. sur Zeïla' Isenberg et Krapf, *Journals*, p. 1-15; Burton, *First Footsteps*, p. 21-71 : Johnston, *Travels in Southern Abyssinia*, t. I, p 33-34; Prætorius, *Harar*, p. 33-72. Bricchetti-Robecchi, *Nell' Harrar*, p. 19-24.

1. Cette date est sans doute exagérée, à moins que l'auteur ne compte dans les sept ans le temps pendant lequel le Garâd Aboun domina sur une partie du pays, sous les règnes précédents.

2. On ne sait rien du père de Grañ, sinon que le Garâd Ibrahim participa

Sur ces entrefaites arriva contre lui le sulṭân Abou Bekr ben Moḥammed ben Azer (Azhhar), descendant de Sa'ad eddîn[1] avec une troupe de Ṣomâlis[2] qu'il avait recrutée parmi les scélérats et

aux incursions contre l'Abyssinie, comme le dit plus loin le *Fotouḥ*. Il est à remarquer, du reste, que, contrairement à ce qui s'est passé pour Nour, le souvenir d'Aḥmed Grañ a disparu des traditions populaires chez les musulmans et ne s'est conservé que chez les chrétiens. C'est ainsi qu'une légende tigriña le donne pour fils d'un prêtre chrétien, tué par ses compagnons, pour avoir eu des relations avec une musulmane (cf. Conti Rossini, *Note etiopiche*, p. 11-13).

1. La Chronique de Harar (ap. Paulitschke, *Harar*, p. 506) dit que l'armée fit revenir Abou Bekr de Dakkar à Harar où il établit sa résidence. Ce renseignement, joint à d'autres qu'on trouvera dans la suite du *Fotouḥ*, montre que cette ville existait avant le règne de Nour à qui Mgr. Taurin-Cahagne attribue sa fondation (D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 303).

2. Les Ṣomâlis (Çomalis, Ṣomâlis), dont la langue appartient au groupe proto-sémitique, occupent la partie orientale du nord de l'Afrique qui se termine au cap Gardafui. On a vu qu'ils sont désignés par Ibn Baṭouṭah sous le nom de Berberah. Quant à celui de Ṣomâl, il apparaît pour la première fois en éthiopien dans un hymne en ghëëz-amariña en l'honneur du roi Isḥaq (1414-1429) : *Soumale* (cf. Guidi, *Le canzoni gëëz-amariña*, hymne II, v. 70), et en arabe au xvie siècle. Son origine est inconnue. Les Ṣomâlis sont une race des plus perfides et des plus foncièrement dégradées au moral, et le nombre des explorateurs, victimes de la mauvaise foi de ces populations, qu'accroît encore le fanatisme musulman le plus grossier, est plus élevé proportionnellement dans le Ṣomâl que dans toute autre partie de l'Afrique. Une tradition prétend que leur ancêtre, Daroud ben Isma'îl, dont on montre la tombe près de Youbbaï-Toug, aurait été un esclave galla chassé pour vol par le prophète Moḥammed qui aurait dit de lui : Nous l'avons chassé (ان طردناه), d'où le nom de Taroud ou Daroud (Burton, *First Footsteps*, p. 104). On les divise actuellement, d'après leur situation géographique, en Ṣomâlis du Harar, Ṣomâlis de la côte du nord, Ṣomâlis de l'Ogadèn et Ṣomâlis de la côte orientale. On trouvera plus loin des notes sur chacune des principales tribus ṣomâlies. Cf. sur le Ṣomâl en général : Burton, *First Footsteps*, passim ; Paulitschke, *Harar*, passim ; id., *Beitraege zur Ethnographie und Anthropologie der Somal, Galla und Harari* ; id. *Ethnographie Nord-Ost Afrika*, t. XI, *Die materielle Cultur der Danâkil, Galla und Somal*, t. II. *Die geistige Cultur der Danâkil, Galla und Somal* ; Revoil, *La vallée du Darror* ; Haggenmacher, *Reise in Somalilande* ; D'Abbadie, *Géographie de l'Ethiopie*, p. 339-356 ; G. Ferrand, *Le Çomal* ; Von der Decken, *Reisen in Ost-Afrika*, t. II ; Guillain, *Documents pour l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique orientale*,

les coupeurs de routes. Ils attaquèrent le Garâd Aboun et lui livrèrent une bataille terrible : le Garâd Aboun ben Adech fut tué dans son pays, en combattant pour son royaume et sa famille. Il mourut martyr. Que Dieu ait pitié de lui.

Le sulṭân Abou Bekr régna sur le pays après le Garâd Aboun ; il ruina ses États ; les coupeurs de routes se montrèrent, les cabarets firent leur apparition ; les gens de sa cour s'attachaient aux voyageurs pour les dépouiller ; le vice s'étalait et personne, à cette époque, ne recevait satisfaction d'une injustice ; les nobles, les jurisconsultes et les cheïkhs réprouvaient la conduite du prince.

Lorsque l'imâm Aḥmed eut reconnu que le sulṭân et ses troupes s'écartaient des préceptes du Livre et de la Tradition en protégeant les choses illicites et en refusant de s'abstenir de ce qui est prohibé, il s'enfuit ainsi que ceux qui avaient servi sous le Garâd Aboun, et se rassemblèrent dans une contrée appelée Houbat. Le nombre de leurs chevaux [f° 4] était de cent au plus ; [F° 4] ils choisirent pour chef le Garâd 'Omar-dîn. Sur ces entrefaites, ils apprirent qu'un des patrices[1] du Ḥati[2], roi d'Abyssinie,

t. II, p. 417-514 ; Swayne, *Seventen Trips through Somaliland* ; Hoyos, *Zu den Aulihan* ; Wolverton, *Five month's sport in Somaliland.* Pour la langue et la littérature, outre les ouvrages de Paulitschke et de Guillain cités ci-dessus, on peut consulter Hunter, *A grammar of the somali language* ; Rigby, *An outline of the somali language* ; Chiarini, dans les *Memorie della Società geografica italiana*, t. I, p. 299 et suiv. ; Schleicher, *Die Somali-Sprache;* King, *Notes on the folk-lore and some social customs of the Western Somali tribes* (*Folklore journal*, t. V, p. 322, t. VI, p. 119) ; Brichetti-Robecchi, *Testi somali* ; id., *Lingue parlate, Somali, Galla e Harari* ; Kurt Berghold, *Somali Studien.*

1. J'ai conservé, dans la traduction, le mot *patrice* pour rendre le *batrîq* de l'écrivain arabe et éviter un équivalent de plusieurs mots. Ce mot est pris tantôt dans le sens de noble, de chef féodal, de gouverneur de ville ou de province.

2. C'est le Hatsé, ou empereur d'Éthiopie, le titre officiel du nĕgouch à cette époque. Il était déjà employé au xve siècle, comme on le voit par un passage de Maqrizî qui l'explique par *sulṭân*. Cf. aussi ce qu'en dit Affonso d'Albuquerque « Os Abexins não chamam ao Preste João senão *Elati*, que ha nome Emperador » (*Commentarios*, t. IV, p. 41). Le titre de *Hatséghé* (Le

nommé Fânîl [1] du Daouâro [2], ayant avec lui plusieurs patrices,

Grand, *Relation historique d'Abissinie*, p. 293), est altéré en « *Aceque* » par le P. dos Santos (*Histoire de l'Éthiopie orientale*, p. 176).

1. Fânîl (Phanuel) descendait du nĕgouch Saïfa-Ar'ad; sa mère Madeleine, de la famille des princes de Daouâro, souffrit le martyre sous Grañ, et l'Église éthiopienne célèbre encore sa commémoration le 12 de sané. Quant à Fânîl, il fut encore battu à Bouro et prit la fuite devant l'imâm accompagné de trente cavaliers seulement. Il était gouverneur du Ouâg et fut vaincu plus tard sur les bords de l'Aouâch en essayant d'empêcher un corps de troupes envoyé par le vizir 'Addolé, sous le commandement d'Our'aï Aboun, de pénétrer dans le Daouâro. Peu après (1532), reculant devant une nouvelle expédition commandée par Ḥosaïn el-Gâtouri, il pénétra dans le pays de Gâtour d'où il sortit pour faire éprouver un échec aux musulmans commandés par Our'aï Aboun, mais il quitta le Gâtour à la nouvelle de l'arrivée de l'imâm. (cf. *Fotouḥ*, passim). Peut-être est-ce le même que le Fânîl qui, sous le règne de Galaoudéouos prit et brûla Harar vers 1550 ou 1551 et reçut le gouvernement du Daouâro (Conzelman, *Chronique de Galâwdéwos*, ch. xxxi, p. 37, 144; d'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 307).

2. Il est évident, d'après les détails fournis à plusieurs reprises par la Chronique, qu'il ne saurait être question du Daouâro situé sur le cours inférieur de l'Aouâch, et peuplé aujourd'hui par les Danâkils. En général, dans les annales éthiopiennes, ce nom désigne une grande province du sud aujourd'hui occupée par les Gallas Arousi. Mais on ne saurait penser, comme le fait le P. Léon des Avanchers, à limiter le Daouâro au territoire actuel des Koullo (*ap.* D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 259; cf. Arnaud d'Abbadie, *Douze ans de séjour dans la Haute-Éthiopie*, p. 94). Il se base sur ce que les Sidama du Kaffa donnent le nom de Dawro aux pays des Koullo, Gabo, Konta, Kuicha, Galda, etc., actuels, qui habitent sur la rive occidentale de l'Omo, qui se jette dans le lac Rudolf (Basso Narok, peut-être le Baḥr Gamo des Somalis). Mais le *Fotouḥ*, qui donne les détails les plus circonstanciés sur les expéditions des musulmans contre le Daouâro et mentionne les rivières traversées par les envahisseurs venus du Harar, n'aurait certainement pas passé sous silence un fleuve comme l'Omo, alors qu'il cite l'Aouach et le Ouébi. Si l'on en croit le P. des Avanchers, l'Omo serait le Ouébi de notre texte, car, dit-il, les Ṣomâlis le nomment Dawa ou Wäbi du Daouâro. Mais cette identification est encore inadmissible, car le *Fotouḥ* dit formellement que le Ouébi se jette dans la mer salée près de Magadoxo, tandis que l'Omo s'écoule dans le lac Rudolf. C'est le Ouébi (en ṣomâli, ce mot signifie *fleuve*) qui séparait le Daouâro du Bâli. Les autres assertions du P. des Avanchers ne sont pas plus soutenables ; par exemple que les langues du Tigré et du Koullo offrent une grande identité d'accent et de paroles (*ap.* d'Abbadie, *Géog.*, p. 261). M. d'Abbadie a lui-même reconnu l'inexactitude de cette affirmation et on

avait envahi le pays des musulmans jusqu'à un point de la contrée d'El-Houbat, non loin de là ; qu'ils avaient pillé, em-

peut s'en convaincre en examinant le vocabulaire koullo recueilli par Borelli (*Éthiopie méridionale,* Annexe D, p. 449-462) ou celui qu'a publié Soleillet (*Voyages en Éthiopie,* p. 208). Dans la carte linguistique de Borelli (*op. laud.*, p. 408) le koullo et ses dérivés sont classés parmi les langues sidama. Je dois cependant faire observer que, d'après le même voyageur, le premier roi de Ouallamo était originaire du Tigré et se nommait Kotté (*op. laud.*, p. 343), mais, par le nombre des générations citées, il ne remonte qu'à deux siècles : conformément à ce que dit le P. des Avanchers, la partie montagneuse du Koullo est appelée Daouro, mais ce nom peut avoir été donné par une émigration qui passa l'Omo, en fuyant les Gallas. Une légende populaire montre que, suivant la tradition, Grâñ ne passa pas l'Omo, ni son affluent le Gôdjeb. « Lorsque Mohammed (*lisez* Aḥmed) Grâñ envahit les États chrétiens d'Éthiopie, il serait venu jusqu'au Gaudjeb : c'était le moment des hautes eaux ; le courant du fleuve était impétueux ; il dit : *Ne kaffi* (j'ai peur) et retourna sur ses pas et ses soldats donnèrent à tout le pays au delà du Gaudjeb le nom de Kaffa » (cf. Soleillet, *Voyages en Éthiopie,* p. 192). Il est probable que le Daouâro s'étendait jusque sur les bords du fleuve de Harar et jusqu'à Biâ-Ouoraba (cf. D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie,* p. 313) : on a découvert en effet à cet endroit des ruines considérables et des monnaies dont l'une porte le nom du sulṭân Selim I (1512-1520). Toutefois ce nom de Biâ-Ouoraba est galla (*l'endroit où l'on puise de l'eau*) et par conséquent postérieur à Grâñ (cf. Paulitschke, *Harar,* p. 334, 235 ; D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie,* p. 312-313). Le Daouâro fut une des plus importantes provinces de l'empire éthiopien, lorsque, à la suite des révolutions dont les traditions relatives aux Zagués nous ont conservé le souvenir obscur, le centre politique se déplaça et du Tigré passa dans l'Amḥara. Une généalogie spirituelle de Takla Haïmânot, conservée à Dabra-Libânos, mentionne parmi ses disciples immédiats un Tasfa Ḥĕdhân du Daouâro, sans doute le Daouâro du Ouébi (cf. R. Basset, *Les Apocryphes éthiopiens,* VIII. *Les règles attribuées à S. Pakhome,* p. 19). A côté de la noblesse chrétienne, dont Fânîl est le représentant le plus connu, il existait une population musulmane considérable qui souvent avait la prépondérance et dont la fidélité variait suivant l'énergie et la puissance du nĕgouch. C'est ainsi qu'au temps de 'Amda-Ṣyon I (1312-1342), le gouverneur (*makuanĕn*) de cette province, Khaidâri (Haïder), en apparence dévoué au roi d'Éthiopie, s'était engagé envers Ṣabr eddîn, le roi d'Adal (Dillmann, *Die Kriegsthaten des Königs Amda-Ṣion,* p. 12 ; Perruchon, *Histoire des guerres d'Amda-Ṣyôn,* p. 24, 130 ; D'Almeida, *Victorias de Amda-Sion,* p. 17, 29) ; aussi, ce dernier vaincu, Khaidâri fut jeté dans les fers (Perruchon, *id.*, p. 30, 134 ; Dillmann, *id.*, p. 13). Cette leçon ne suffit pas, car nous voyons figurer le roi du Daouâro, peut-être le prisonnier qui avait été relâché, dans la ligue formée

mené en captivité les femmes et les enfants des musulmans et pris leurs montures. A cette nouvelle, l'imâm Aḥmed ben Ibrahîm et ses soldats se mirent en route, envoyèrent des

contre 'Amda-Ṣyon I, sous la direction de l'imâm Ṣâliḥ (Perruchon, *id.*, p. 48-148; Dillmann, *id.*, p. 19). En punition, ce pays fut ravagé; les hommes furent tués, les femmes et les enfants emmenés en captivité, les bestiaux pillés, les récoltes brûlées (Perruchon, *id.*, p. 111-112, 192; Dillmann, *id.*, p. 31). Le souvenir s'en est conservé dans les chants ghëëz-amariña en l'honneur de 'Amda-Ṣyon (Guidi, *Le canzoni geez-amariña*, VIII, vers 13). Sous Zarëa-Ya'qob (1434-1468), le gouverneur de cette province portait le titre d'*Aourâri-Bâdjër* (Dillmann, *Ueber die Regierung des Königs Zar'a-Jacob* p. 13; Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Ya'eqob et de Baëda-Mâryâm*, p. 15). Sous le même prince, le Daouâro fut menacé par la révolte, bientôt étouffée, de Maḥiko, garâd du Hâdyâ (Perruchon, *id.*, p. 16, 17, 19) : c'est dans ce pays que Zarëa-Ya'qob vainquit et tua Chihâb eddîn Badlâï, le 29 de taḥsas (Dillmann, *id.*, p. 21, 29; Perruchon, *id*,, p. 88). A son avènement, Baëda-Mâryâm (1468-1478), qui rétablit les anciennes coutumes, nomma un Erâs dans le Daouâro (Perruchon, *id.*, p. 112). Les musulmans y étaient toujours nombreux et influents, car ce fut l'un d'eux, nommé Gadab Ḥamid, qui fut envoyé par Baëda-Mâryâm, avec le titre de Liqa-Mâṭani Të'ëyënté, en ambassade à Moḥammed, fils et successeur de Chihâb eddin Badlâï, roi d'Adal (Perruchon, *id.*, p. 132-133); lui-même s'établit dans ce pays quand la guerre recommença avec l'Adal (Perruchon, *id.*, p. 915). Maqrizî (*Historia reg. isl.*, p. 11) mentionne le Daouâro comme vassal du nëgouch; les musulmans qui l'habitaient étaient hanéfites et fabriquaient des pointes de fer qu'ils appelaient dans leur langue *ḥanokah* (حنكة) et qui servaient de monnaie. On verra plus loin comment le Daouâro fut envahi à plusieurs reprises par Grâñ et ses lieutenants qui y combattirent entre autres un *Daouâro-Nagâch* (cf. la formation de *Bâḥar-Nagâch*) du nom de Maḥa-tënti. Il en donna le gouvernement d'abord à l'émir Ḥosaïn el-Gâtouri, puis au vizir 'Abbâs (Conzelman, *Chronique de Galâwdéwos*, ch. XXIII, p. 28. 138) qui fut vaincu et tué par le roi d'Éthiopie. Celui-ci y envoya des Portugais, grâce auxquels fut réprimée la révolte d'un gouverneur musulman établi par le nëgouch (Bermudez, *Breve Relaçam*, p. 95-97; Conzelman, *Chronique de Galâwdéwos*, ch. XXVIII, p. 33-34). Fânîl qui brûla Harar, en reçut ensuite le gouvernement (Conzelman, *id.*, ch. XXXI, p. 37, 144). Le Daouâro, après le Bâli, tomba, sous Galâoudéouos, au pouvoir des Gallas qui en chassèrent les garnisons portugaises (Bermudez, *id.*, p. 97-99); la conquête de la partie de cette province appelée Adal-Mabraq commença sous le troisième *Louba* (chef galla) nommé Kilole; elle fut continuée par le quatrième, Bifole (*Geschichte der Galla*, éd. Schleicher, p. 17-18).

partis de cavalerie contre les infidèles, s'excitant l'un l'autre à la guerre sainte dans la voie de Dieu. Ils se rencontrèrent à 'Aqam, fleuve considérable et abondant en eau; les musulmans se mirent en ordre de bataille; de même les infidèles rangèrent leurs troupes et leur cavalerie. Les nôtres chargèrent l'ennemi et arrivèrent en un seul escadron. Il se livra un combat acharné, la lutte fut vive, la poussière était épaisse; les héros s'entremêlaient avec les héros; on n'entendait alors que le choc des sabres contre les boucliers. L'imâm Aḥmed chargea au milieu des infidèles; il dispersa leurs troupes et divisa leur masse; il plongea au milieu d'eux et renversa leurs cavaliers. Les musulmans chargèrent avec lui contre l'aile gauche des chrétiens; ceux-ci tournèrent le dos, gratifiés de coups de lance et d'épée. La droite des infidèles s'avança : là se trouvait le général orgueilleux et injuste, le satan rebelle, Fânîl — que Dieu le maudisse. Il était protégé par une cotte de mailles et portait sur la tête un casque d'acier qui ne laissait apercevoir que le coin de ses yeux. Ses compagnons étaient armés de même : les musulmans les attaquèrent avec des cœurs dignes de l'islâm et un zèle louable (*ou* digne de Moḥammed); le combat le plus vif eut lieu à cet endroit, mais les nôtres montrèrent de la constance et gratifièrent les ennemis de coups d'épée. Les chrétiens tournèrent le dos; une foule de patrices furent tués là, ainsi que des milliers de soldats. Les nôtres prirent soixante chevaux et une quantité innombrable d'objets et de mulets; ils enlevèrent des mains des chrétiens les femmes et les enfants des musulmans ainsi que toutes leurs montures, et les rendirent à leurs familles. Les nôtres s'en retournèrent joyeux et contents dans un endroit nommé Zîfah[1], près de la ville du sulṭân Abou Bekr, sans avoir perdu un seul homme.

1. Zîfah est peut-être le même que Zîbâ, ville musulmane où campa 'Amda-Ṣyon I dans sa marche sur Talag, capitale du roi d'Adal. Dix chefs de Zîbâ avaient pris part à la ligue contre ce prince (cf. Dillmann, *Die Kriegsthaten des*

Le sulṭân et les Ṣomâlis qui étaient avec lui entendirent parler des exploits des combattants pour la foi et du butin qu'ils avaient fait ; pénétré de crainte et d'effroi, ce prince, accompagné des Ṣomâlis, s'enfuit du pays dans un endroit appelé Kidâd, en territoire ṣomâli. L'imâm Aḥmed et les siens, ayant appris le départ du sulṭân et de ses compagnons, se mirent à leur poursuite à Kidâd et les rencontrèrent à Qarn, fleuve considérable, au milieu de la journée ; ils se rangèrent en bataille et livrèrent combat ; le sulṭân et les Ṣomâlis prirent la fuite ; une partie d'entre eux périt, et Aḥmed enleva trente chevaux ; ses compagnons ravagèrent la contrée et firent un butin considérable. Ils revinrent ensuite dans leur pays à Harar[1], dans la terre de Sa'ad eddîn. Mais ils n'étaient pas encore reposés qu'Abou Bekr réunit contre eux une troupe considérable de Ṣomâlis et d'autres ; leurs soldats et leurs chevaux étaient trop nombreux pour pouvoir être comptés ; il marcha contre le pays, c'est-à-dire Harar. A cette nouvelle, Aḥmed évacua la contrée et se retira dans le territoire appelé Houbat Zeberta[2] ; il y avait là une haute montagne

Königs Amda-Sion, p. 25; Perruchon, *Histoire des guerres d''Amda-Ṣyôn*, p. 51-96, 149, 180).

1. Sur la ville de Harar, réunie à l'empire d'Éthiopie, depuis que la victoire de Tchalanko remportée par les troupes de Ménélik déposséda en 1886 l'émir 'Abd Allah, protégé par les Anglais, cf. Burton, *First Footsteps*, p. 107-163; Haggenmacher, *Reise in Somali-Lande*, p. 43-44; Paulitschke, *Harar*, p. 189-274; D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 300-301, 303; Bricchetti-Robecchi, *Nell' Harrar*, p 107-163 (en tenant compte de la partialité et des jugements injustes de l'auteur contre les Éthiopiens chez qui il n'avait pas réussi); Vigneras, *Une mission française en Abyssinie*, p. 61-62. Sur la langue parlée à Harar, cf. Burton, *First Footsteps*, p. 511-582; Müller, *Ueber die Harari-Sprache*; Prætorius, *Ueber die Sprache von Harar* (*Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, t. XXIII, p. 453-472); Paulitschke, *Harar*, p. 514-531; Brichetti-Robecchi, *Lingue parlate, Somali, Galla e Harari.*

2. Le Houbat-Zeberta pourrait être le pays de Zabër, occupé par des musulmans au temps de 'Amda-Ṣyon I (cf. Dillmann, *Die Kriegsthaten*, p. 8; Perruchon, *Histoire des guerres d''Amda-Ṣyôn*, p. 16, 122). Dans un autre passage des annales de ce prince, où l'on voit que les gens de ce pays avaient pris parti pour 'Amda-Ṣyon contre Ṣabr eddîn, il est appelé Zabrëa (Dillmann, *id.*,

où ils s'établirent. Le sulṭân en fut informé ; il les poursuivit jusqu'à cette montagne, les y assiégea et les y tint étroitement bloqués pendant plus de dix jours. Au bout de ce temps, l'imâm et les siens, fatigués du siège, descendirent pendant la nuit et livrèrent un combat acharné où ils furent mis en déroute ; le chef qu'ils avaient placé à leur tête, 'Omar dîn, fut tué ; Aḥmed et les siens rentrèrent dans leurs demeures. Plus tard, on fit la paix entre lui et Abou Bekr et les Ṣomâlis. Il entra au service du sulṭân ainsi que ses compagnons, et ils y restèrent quelques jours. Puis le prince viola le traité de paix et machina une trahison contre eux ; il leur enleva leurs épées, leurs chevaux, leurs armures, si bien que l'imâm ne conserva que trois chevaux. Un de ses partisans, un émir considérable [f° 5], appelé 'Othmân ben Ya-Sin, fut [F° 5] tué par le sulṭân qui, après la conclusion de la paix, ravagea le pays, opprima le peuple, poursuivit de sa haine les cheïkhs, les jurisconsultes et les savants. La vie de l'imâm fut menacée, il s'enfuit de nuit avec trois cavaliers et se rendit dans sa demeure, dans un pays appelé Za'kah[1], à la distance d'une journée de la ville du sulṭân. Il rencontra un serviteur de ce dernier, nommé Ḥamdouch ben Maḥfouzh[2], avec quatre chevaux appartenant

p. 11 ; Perruchon, *id.*, p. 22, 128). Le nom de Zeberta pourrait aussi être rapproché de celui de Djabarta ou Jabarta, qui, d'après les légendes ṣomâlies, serait venu de Jabarta ben Isma'îl dès l'an 75 de l'hégire. Jeté par la tempête sur cette côte inhospitalière, il vécut quelque temps dans la grotte de God Baroro, et, grâce au pouvoir qu'il avait de découvrir les trésors, il épousa Doubarra, seconde fille de Dogolla, sœur du roi de Dour. Il eut un fils nommé Harti, père de Dolbohante, Déchichi, Medjourtine et Ouarsanguéli, ancêtres des quatre tribus ṣomâlies de ce nom (cf. Révoil, *La vallée du Darror*, p. 315-316).

1. Za'kah est peut-être le Zĕgâ dont il est question dans la Chronique de 'Amda-Ṣyon : on y voit que les habitants étaient musulmans et avaient pris part à la guerre de Ḥaqq eddîn, roi d'Adel, contre ce prince (Dillmann, *Die Kriegsthaten*, p. 8 ; Perruchon, *Histoire des guerres d''Amda-Ṣyôn*, p. 14, 22). Ils semblent s'être ensuite ralliés à 'Amda-Ṣyon dans sa campagne contre Ṣabr eddîn, successeur de Ḥaqq eddîn (Dillmann, *id.*, p. 11 ; Perruchon, *id.*, p. 22, 128).

2. Le nom manque dans N. Ce Ḥamdouch, ou Aḥmadouch fils de Maḥfouzh

à Abou Bekr, il les lui enleva. Puis il quitta son pays de Za'kah pour un endroit appelé Ribaṭ el-Baqar où il y a beaucoup d'arbres; on y trouve une grande montagne fortifiée[1]. L'imâm s'y arrêta un jour, puis il partit pour Chîḥ qui est un grand fleuve d'eau courante[2]; il avait sept chevaux avec lui et fut rejoint par un émir appelé Garâd Abou Bekr ben Isma'îl[3]. L'imâm ne cessa d'aller de ville en ville jusqu'à ce qu'il arriva au pays de Houbat. Là l'émir Ḥosaïn el-Gâtouri se joignit à lui comme auxiliaire.

L'émir Abou Bekr envoyait continuellement et partout des espions pour chercher des nouvelles de l'imâm qu'il voulait tuer. Ayant appris qu'il était dans le pays de Houbat, il partit avec ses soldats et ses cavaliers; ils arrivèrent à la bourgade de l'imâm, brûlèrent ses maisons et pillèrent les richesses des musulmans. A la nouvelle de ce qu'avait fait le prince dans sa résidence, Aḥmed quitta de nuit avec ses compagnons le pays de Houbat; ils ne cessèrent d'aller de territoire en territoire, attaquant le sulṭân et attaqués par lui jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à

paraît être le personnage qui devint ensuite, par sa sœur Dël Ouanbarâ, le beau-frère de l'imâm. Il prit parti pour lui dans sa querelle avec le sulṭân 'Omar dîn, fit partie de l'expédition du Bâli, pendant laquelle il fut chargé à l'arrière-garde de protéger la retraite des musulmans, assista à la bataille de Chëmbra-Kouré, puis à celle d'Aïfars où il tua le patrice Nagada-Iyâsous, gouverneur de Djînah. Il se distingua à l'assaut de Ouasël dans le Bèt-Amḥara, mais prit la fuite lors de la défaite des musulmans devant l'amba royal de Gëché (938 hég., 1531-1532) : l'intervention des principaux officiers de l'armée le sauva de la mort à laquelle il avait été condamné par l'imâm. Plus tard, il servit sous les ordres de 'Addolé lors de la conquête du Bâli et, à la bataille de Zalah, il tua Limou, gouverneur de Charkhah. Il se fit remarquer à la bataille livrée par 'Abbâs à Tasfa-Lë'oul, dans le Saraoué et, avec Modjâhid, réussit en 1539 à s'emparer de l'amba royal de Gëché, devant lequel il avait échoué quelques années auparavant (cf. *Fotouḥ*, passim ; *Études sur l'histoire d'Ethiopie*, p 18, 109, et p. 257, note 169).

1. Cette montagne pourrait être le Djebel Ḥâqim situé au sud-est de Harar et où se trouve le tombeau du cheïkh El-Ḥâqim (cf. Paulitschke, *Harar*, ch. IX, p. 292-294).

2. Au lieu de Chîḥ, B. donne Sîm. Ce passage manque dans Nerazzini.

3. Le Garâd Abou Bekr ben Isma'îl assista à la campagne de Samarmâ et de Chëmbra-Kouré, sur laquelle il donna des détails à l'auteur du *Fotouḥ*.

un endroit appelé Djâd'er. Fatigués de la marche, ils s'y endormirent. Abou Bekr et son armée fondirent sur eux au milieu de la journée, tandis qu'ils dormaient; ils s'éveillèrent et s'enfuirent[1]; aucun des leurs ne fut pris.

Environ deux cents fantassins[2] et sept cavaliers s'étaient rassemblés autour de l'imâm dans le pays de Ouâchin : le sulṭân en futinformé; il alla les surprendre et leur tua deux hommes : un cavalier appelé Moḥammed ben Ibrahim et un fantassin d'entre les pages de l'imâm. L'armée de ce dernier se dispersa et se réunit dans le pays de Houbat. Là elle fut atteinte par un des émirs du sulṭân, Chanbara, avec une troupe composée d'une infanterie innombrable et de quatorze cavaliers; l'imâm et lui rangèrent chacun leurs soldats en bataille : la rencontre eut lieu, un combat acharné se livra, l'armée de Chanbara fut mise en déroute, lui-même fut tué, et de ses chevaux, Aḥmed en prit douze, deux s'enfuirent[3].

Abou Bekr, ayant appris la bataille et la mort de son général, sortit avec son armée de son pays pour gagner celui des Ṣomâlis, laissant dans les villes cinq émirs ayant droit à l'étendard, avec soixante chevaux et de l'infanterie en nombre considérable. A la nouvelle du départ du prince, l'imâm, sachant ce qu'il était resté d'émirs dans le pays, organisa son armée, se mit en route et arriva près du territoire du sulṭan, nommé Za'kah. Quand il l'apprit, Kouchem Abou Bekr[4], un des émirs du prince dont il avait épousé la sœur, organisa des troupes et partit pour le pays de

1. Ce passage est abrégé dans la traduction de Nerazzini (p. 5).

2. *Cento* dans N. qui ne mentionne pas les cavaliers.

3. Tous ces détails manquent dans N. qui ne dit même pas que la défaite de ce lieutenant d'Abou Bekr fut cause de la retraite du sulṭân.

4. Kouchem Abou Bekr prit part à l'expédition d'Anṣokyah; dans celle de Chĕmbra-Kouré, il servait dans le corps d'armée commandée par l'imâm. Il fut grièvement blessé au combat de Bâdeqé. Il était célèbre pour sa piété et fut tué lors d'une razzia dans le Daouâro (vers 1530) pour s'être aventuré sans précautions. La légende raconte qu'il avait été averti de sa fin par un songe (cf. *Fotouḥ*, passim).

l'imâm. Celui-ci rangea ses gens en bataille et disposa ses cavaliers au nombre de vingt; l'armée de l'émir en comptait cent : les deux armées se rapprochèrent et se trouvèrent face à face. Kouchem et les siens furent mis en déroute sans combat : ils s'enfuirent vers leur pays de Harar[1] sans être poursuivis par aucun des compagnons de l'imâm. Celui-ci se rendit à un endroit appelé El-Gerîr. Il y tient une réunion des siens; ils délibérèrent sur la situation et dirent : Attaquons-les dans le pays; Dieu donnera la victoire à qui il voudra. Ils se rangèrent en ordre et marchèrent contre la ville du sulṭân où ils arrivèrent au moment de la prière de l'ʿaṣr en ramadhân; ils étaient neuf cent trente et quelques hommes. Les partisans du sulṭân se saisirent d'une forte position[2]; l'imâm les vit là et renonça à les combattre : chaque parti passa la nuit où il était. Le lendemain, Aḥmed se mit en route pour sa ville; les partisans d'Abou Bekr, ayant appris cette retraite, se rangèrent en bataille et partirent à sa poursuite; ils l'atteignirent à l'endroit appelé Chamandjoud. Il se retourna contre eux avec sa cavalerie et ses fantassins; un combat acharné se livra, les partisans du sulṭân furent mis en déroute et l'imâm leur enleva tous leurs chevaux au nombre de cent et au delà; une grande partie des ennemis furent tués. Aḥmed revint avec les siens à Harar, gouverna le pays, fit régner la justice et mit fin à l'oppression. Le crieur public fit cette proclamation : Que chacun demeure dans sa maison et vive suivant
[Fº 6] sa coutume; ne craignez rien [fº 6], ne vous affligez pas, qu'il n'y ait de haine contre personne[3].

1. Tous ces détails sont supprimés dans la traduction de N. qui ne nomme même pas Kouchem Abou Bekr (p. 5).

2. C'est par erreur que Nerazzini parle du sulṭân (p. 5) : « trovò che il *sultano occupava* una buona posizione ». Abou Bekr n'était pas revenu du pays des Ṣomâls et le texte dit formellement « les partisans ». Plus loin la même erreur est commise à propos du combat de Chamandjoud dont le nom est supprimé.

3. La traduction de N. résume tout ce passage en une ligne.

L'imâm se rendit dans les diverses parties du pays pour rétablir la paix parmi les sujets et les malheureux ; il y laissa un gouverneur relevant de lui ; la contrée se repeupla et prospéra.

En apprenant les exploits d'Aḥmed, comment il s'était emparé de ses états et comment il avait pris ses chevaux, le sulṭân fit ses préparatifs pour marcher contre lui. Il réunit une armée considérable dans le pays des Ṣomâlis et ailleurs ; autour de lui se rassemblèrent une cavalerie innombrable et une nombreuse infanterie. Il arriva dans le voisinage de l'imâm ; celui-ci, informé de sa venue, organisa son armée et marcha contre le sulṭân qui se trouvait alors dans l'endroit appelé Dakkar[1]. Abou Bekr et son armée s'établirent sur une montagne fortifiée, du nom de Ḥoun, par crainte de l'imâm, de sa bravoure et de sa supériorité. La paix fut rétablie entre eux par des nobles, des émirs, des jurisconsultes et des savants, à condition que le sulṭân régnerait comme précédemment, que l'imâm serait émir sous ses ordres, que chacun vivrait à sa guise et que le pays serait également partagé entre eux. Aḥmed, content que le sang n'eût pas coulé, ne fit aucune opposition aux jurisconsultes et aux cheïkhs. Le sulṭân partit pour un endroit appelé Harar et l'imâm pour le pays de Sîm.

C'était la coutume du pays de Saʿad eddîn que tout émir avait le droit d'avancer ou de reculer, de partir en expédition ou pour la guerre sainte : il rassemblait de nombreux soldats pour

1. Dakkar (ou Dakar) est situé sur le territoire des Barsoub, tribu ṣomâlie (D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*), p. 307) : un ruisseau, qui coule au sud de Harar, entre cette ville et Argoubba, porte le nom de Dakar-Gobânâ (Paulitschke, *Harar*, p. 297 ; Robecchi-Bricchetti, *Nell' Harar*, p. 215). Nous savons par Maqrizî, *Hist. reg. islam.*, p. 36) que Dakkar était la résidence de Badlâï. Elle fut détruite par Eskëndër, fils de Baëda-Maryâm (1478-1495), dans sa campagne contre Ladàʿë-ʿEsmân, roi d'Adal (Perruchon, *Histoire d'Eskender*, p. 28, 43). Elle dut être rebâtie, car la Chronique de Harar rapporte qu'en 926 de l'hég. (1519-1520), Dakkar aurait été abandonnée comme capitale par le sulṭân Abou Bekr sous la pression de l'armée (Paulitschke, *Harar*, p. 506).

son dessein ; le sulṭân n'avait pour lui que l'impôt levé dans le pays.

Après ces événements, l'imâm partit de Sîm pour se rendre chez Abou Bekr; il était proche de la ville et allait entrer chez lui quand un prodige se manifesta en sa faveur par la grâce de Dieu qui voulut distinguer Aḥmed. Un essaim d'abeilles s'avança, pareil à un nuage noir, et abrita sa tête qui fut cachée au disque du soleil depuis l'endroit appelé Chamandjoud jusqu'à la demeure du sulṭân. Il entra chez Abou Bekr; ils échangèrent des compliments et des salutations, tandis que les abeilles attendaient à la porte. Quand l'imâm sortit, elles se rangèrent au dessus de sa tête et l'accompagnèrent jusqu'à sa demeure sans faire du mal à personne, puis elles revinrent à leur arbre : ce fut un miracle en faveur d'Aḥmed et un heureux message de la part de Dieu[1]. Il en était digne, et depuis il fut surnommé l'*Imâm*.

1. On peut se demander si cette légende n'est pas d'origine éthiopienne, car on la retrouve en Abyssinie avec Lalibalâ pour héros. A sa naissance, dans la ville de Roḥa, il est entouré d'abeilles qui se groupent autour de lui (cf. *Vie de Lalibalâ*, publiée et traduite par J. Perruchon, p. 36-37 du texte, 77-79 de la traduction). Le long commentaire dont le biographe accompagne cette anecdote montre que cette tradition était profondément enracinée en Éthiopie cf. Alvares, *Verdadeira Informação*, p, 62 ; Ludolf, *Historia æthiopica*, l. II, ch. §§ v, 8 et 9; D'Abbadie, *Catalogue de manuscrits éthiopiens*, n° 139). D'un autre côté, nous rencontrons cette tradition dans divers pays. Ainsi, d'après Diodore de Sicile (*Bibliothèque historique*, l. XIX, ch. II, t. IV, p. 8), la grandeur future d'Agathocle aurait été annoncée à sa mère par un essaim d'abeilles qui vint construire une ruche sur les flancs d'une statue en pierre de son fils, qu'elle avait placée dans un bois sacré. Denys le tyran, au dire de Philistos, cité par Cicéron (*De Divinatione*, l. I, § 33), fut l'objet d'un miracle semblable : ayant perdu son cheval, il le vit revenir avec un essaim d'abeilles fixé dans sa crinière. Une victoire remportée à Arbalon par Drusus, frère de Tibère, sur les Germains, fut annoncée par un essaim d'abeilles qui vint se poser dans son camp (Pline l'Ancien, *Hist. nat.*, l. XI, ch. XVIII, § 1). Ce présage est aussi raconté à propos de 'Abd el-Moumen, le fondateur de la dynastie des Almohades. Son père travaillait l'argile, et un jour qu'il était occupé pendant que l'enfant dormait, il entendit un grand bourdonnement et vit descendre du ciel un nuage d'abeilles ; elles se posèrent sur 'Abd el-Moumen sans l'éveiller et s'envolèrent sans lui faire aucun mal (Ibn

Je tiens du cheïkh Moḥammed ben Aḥmed ed-Daḥmânî El-Ma-

Khallikân, *Ouefaiât el-A'iân*, t. I, p. 390; Ed-Demiri, *Haïat el-Haïouân*, t. I, p. 376). D'après un roman arabe de basse époque, le khalife 'Alî ben Abou Ṭâleb fut surnommé l'*Imâm des abeilles* à cause du pouvoir qu'il avait sur ces insectes (*Kitâb fotouḥ el-Yemen*, p. 148). Il est possible que cette tradition qui existait dans l'antiquité grecque ait passé en Éthiopie; toutefois, on peut admettre aussi que les abeilles, symbolisant le gouvernement monarchique à cause de leur reine, furent considérées dans divers pays et d'une façon indépendante, comme annonçant la royauté à celui qu'elles entouraient. Quelquefois cependant ce signe était défavorable. Ainsi, à la bataille du Tessin, un essaim d'abeilles qui s'abattit sur un arbre annonça aux Romains leur défaite par Annibal (Tite Live, *Histoire romaine*, l. XVI, ch. XLVI). Le même présage eut lieu avant la bataille de Cannes, au dire de Silius Italicus (*Puniques*, l. VIII, v. 635-636) les aigles des légions furent enveloppées par des abeilles. La douceur de leur miel fut aussi regardée comme l'emblème de la douceur du langage, de la poésie, etc. Philostrate (*Images*, II, 12, p. 71, éd. Jacobs) et Élien (*Histoires variées*, l. XII, p. 45) racontent que Pindare fut nourri par elles pendant son enfance. Suivant une autre tradition rapportée par Chamœléon et Ister, cités par Eustathe (p. 27), Pindare, chantant sur l'Hélicon, s'endormit au milieu du jour et des abeilles vinrent faire du miel sur ses lèvres (Pausanias, *Description de la Grèce*, l. IX, § 23). Il en fut de même de Platon; son père Ariston, offrant un sacrifice aux Muses sur le mont Hymette, sa femme Périktyonè plaça l'enfant sous une touffe de myrte et l'y laissa quelque temps; un essaim d'abeilles vint déposer du miel sur les lèvres de Platon (Cicéron, *De Divinatione*, l. I, § 36; Valère Maxime, l. I, ch. VI, *De prodigiis*, 2e partie, § 2; Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, l. XI, ch. XVIII, § 1; Élien, *Histoires variées*, l. X, § 21; Olympiodore, *Vie de Platon* à la suite de Diogène Laerce, éd. Cobet, p. 1; le biographe anonyme de Platon, *id.*, p. 6). Un commentateur anonyme cité par D. Nisard (*Études sur les poètes latins de la décadence*, t. II, p. 73), rapporte le même trait de Lucain et d'Hésiode enfants. Il en fut de même de saint Ambroise, au dire de Paulin, son biographe. Comme il dormait tout enfant dans son berceau, dans la cour du prétoire, des abeilles survinrent et, trouvant sa bouche ouverte, se mirent à y entrer et à en sortir, et lui couvrirent le visage. Son père empêcha la servante de chasser l'essaim qui disparut sans faire aucun mal, et il appliqua à son fils la parole des *Proverbes* : « Favus mellis, composita verba, dulcedo animæ, sanitas ossium (XVI, 24) » cf. Paulin, *Vie de S. Ambroise*, ap. Migne, *Patrologia latina*, t. XIV, col. 30, § 3; *Vita S. Ambrosii ex ejus potissimum scriptis*, § 6, *ibid.*, col. 77. C'est ainsi que, suivant une tradition indienne, l'auteur fabuleux du Ramayana, Valmiki, aurait dû son nom qui signifie *fourmi blanche* à ce fait qu'une troupe de ces insectes se serait abattue sur son berceau, présage de son futur talent poétique (Soupé, *Études*

ghrebî le récit suivant : Une nuit que je reposais, je vis deux saints : je me trouvais entre le sommeil et la veille ; l'un était le cheïkh Aḥmed fils du cheïkh Moḥammed fils du cheïkh 'Abd el-Ouâḥed el-Qarchî et-Tounsî — que Dieu nous favorise à cause de lui ; l'autre, monseigneur le grand cheïkh connaissant Dieu, l'illustre, le saint, à la position éclatante, aux actions méritoires,

sur la littérature sanscrite, p. 156). En vertu de la même croyance, les Phrygiens prétendaient que Midas s'étant endormi, des fourmis s'introduisirent dans sa bouche et y glissèrent avec empressement des grains de froment, ce qui annonçait sa richesse future (Cicéron, *De divinatione*, l. I, § 36; Valère Maxime, l. I, ch. VI, *De prodigiis*, 2e partie, § 2; Élien, *Histoires variées*, l. XII, § 45). Quant aux autres présages de la grandeur par le feu ou par une étoile, ils sont très nombreux : on connaît le miracle dont fut l'objet Servius Tullius, soit dans son enfance (Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, l. IV, ch. II; Tite Live, *Histoire romaine*, l. I, § 39; Ovide, *Fastes*, l. VI, v. 635-636; Cicéron, *De divinatione*, l. I, ch. LIII; Valère Maxime, l. I, ch. VI, 2e partie, § 1; Pline l'Ancien, *Hist. Nat.*, l. XXXVI, 70; Plutarque, *De la fortune des Romains*, § 10; Apulée, *Du dieu de Socrate*, *Œuvres*, éd. Bétoland, t. II, p. 117-118; S. Aurélius Victor, *De viris illustribus*, § 7; Jornandès *De temporum successione*, *Œuvres*, éd. Savagner, p. 44), soit plus tard, après la mort de sa femme (Plutarque, *op. laud.*, § 10). Un prodige semblable, au milieu de la prise de Troie, annonça, suivant Virgile (*Énéide*, l. II, v. 680-682), le règne futur du jeune Iule et, suivant Velléius Paterculus (*Histoire romaine*, l. II, § 59), au moment où Octave vint à Rome pour revendiquer la succession de César, le disque du soleil forma sur sa tête une sorte d'arc-en-ciel qui présageait sa grandeur. Au dire de Silius Italicus (*Puniques*, l. XVI, v. 115-131), une aigrette de flammes qui brilla sur la tête de Masinissa, à l'époque où il était chassé de son royaume et poursuivi par les Carthaginois, annonça à sa mère qu'il deviendrait un jour plus puissant que ses ancêtres. Un miracle analogue est raconté par une légende de Transilvanie, de Michel qui devint voiévode et dont l'élévation fut annoncée par un aigle (Müller, *Siebenbürgische Sagen*, § 502, p. 319). El-Ofrâni rapporte que les deux fils d'Abou 'Abd Allah el-Qâïm, tiges de la dynastie des Chérifs Saadia du Maroc, étant à l'école, un coq entra, sauta successivement sur la tête de chacun d'eux et se mit à chanter. Le maître expliqua le fait en disant qu'une haute situation attendait ces deux enfants (*Nozhat el-Hâdi*, éd. et trad. Houdas, texte, p. 10; trad., p. 20). Suivant Sénèque (*Questions naturelles*, l. I, § 1) quand Gylippe vient à Syracuse, on vit une étoile se reposer sur le fer de sa lance. Cf. d'autres exemples dans mon commentaire de la *Bordah*, p. 75-76.

aux miracles réels, aux extases inouïes, le pôle spirituel, l'unique, le chef, monseigneur le chérif Abou Bekr, fils du grand et illustre cheïkh 'Abd Allah el-'Aïderous [1], que Dieu nous assiste par eux; ils me disaient : Ne le nomme pas sulṭân, ni émir; nomme-le imâm des musulmans. — L'imâm de la fin des temps, leur demandai-je? — Oui, répondirent-ils.

Voici encore un autre de ses prodiges. Je tiens de gens en qui j'ai confiance, tels que 'Alî ben Ṣalâḥ el-Djebelî, Aḥmed ben Ṭâher el-Mar'ouî, qu'ils entendirent raconter à un homme nommé Sa'ad el-'Ardjî : Une nuit que je dormais, je vis le Prophète ayant à sa droite Abou Bekr eṣ-Ṣiddiq, à sa gauche, 'Omar ben El-Khaṭṭâb et devant lui 'Alî ben Abou Ṭâleb, que Dieu soit satisfait d'eux. — Devant 'Alî — que Dieu honore sa face — était l'imâm Aḥmed ben Ibrahim. — Prophète de Dieu, demandai-je, qui est devant 'Alî ben Abou Ṭâleb? — Il me répondit : C'est celui par qui Dieu très-haut mettra en ordre l'Abyssinie [2]. Lorsque cette vision eut lieu, l'émir était encore

1. Ce saint n'est pas nommé dans la traduction de N. qui du reste a brouillé le récit de cette vision (p. 6). Seïd Abou Bekr ben 'Abd Allah al-'Aïderous, d'après l'auteur du *Târikh thighr 'Aden* (cité par Schefer, *Les voyages de Ludovico di Varthema*, p. 81, note 2), célèbre par son ascétisme et sa dévotion sous le règne du sulṭân 'Amir, mourut vers 914 hég. (1509). Varthéma parle de lui comme jouissant d'une grande réputation de son vivant ; lui-même alla le visiter et feignit d'être guéri miraculeusement par lui (*Itinerario*, ap. Ramusio, t. I, p. 134). On lui attribue un traité sur l'investiture du froc, intitulé الجزء اللطيف في كيفية لبس الخرقة الصوفية. Un des membres de sa famille est enterré à Ech-Chiḥr dans le Ḥadhramaout (Van den Berg, *Le Hadhramaut et les colonies arabes dans l'archipel Indien*, p. 85) : encore aujourd'hui, ses descendants, qualifiés de *Saïd*, se divisent en cinq familles (*qabila*), ayant chacune un chef héréditaire appelé *mousib* (Van den Berg, *op. laud.*, p. 33 ; cf. sur la famille d'El-'Aïderous, Wüstenfeld, *Die Çufiten in Süd-Arabien*, p. 29-48). Le tombeau d'Abou Bekr à 'Aden, gardé par un de ses descendants, est l'objet de la vénération universelle (Maltzan, *Reise nach Süd-Arabien*, p. 157).

2. La traduction de Nerazzini ne nomme pas les garants de cette tradition, et, des trois compagnons de Moḥammed, ne mentionne que « Ali Ibna Abituali » (*sic*, p. 6).

simple soldat, et celui qui avait eu ce songe ne le connaissait pas auparavant sinon pour l'avoir vu devant 'Alî ben Abou Ṭâleb, que Dieu honore sa face. — Sa'ad el-'Ardjî arriva à Harar au temps du Garâd Aboun et raconta son histoire aux gens. Ceux-ci lui dirent (en lui montrant le Garâd Aboun) : Voilà celui que tu as vu en songe? — Non, répondit-il. Les émirs se succédèrent les uns aux autres, jusqu'à ce que Sa'ad parvint au temps de l'imâm Aḥmed, alors chargé de l'administration du pays. En le voyant, il le reconnut, à l'aspect qu'il avait dans son rêve, quand il était devant notre seigneur 'Alî ben Abou Ṭâleb. — Le Prophète de [F° 7] Dieu a dit [f° 7] : Celui qui me voit en songe me voit réellement, car le démon ne peut prendre ma ressemblance[1]. Il arriva comme il avait vu : sa vision se réalisa ; Aḥmed régna sur l'Abyssinie et y établit l'ordre, comme il sera raconté plus loin, s'il plaît à Dieu.

L'imâm demeura dans le pays, auprès du sulṭân, occupé à gouverner; il ordonna le bien, interdit le mal, supprima les coupeurs de route ; de son temps, les sujets vécurent en paix ; il atteignit la perfection dans son administration, témoigna de l'affection aux nobles, aux docteurs, aux dévots, aux jurisconsultes et aux cheïkhs. Puis il enrôla des soldats, rassembla des armes, des épées et des chevaux et prépara une expédition contre l'Abyssinie. Il s'équipa, lui et ses soldats, et ils marchèrent contre le pays des infidèles. Arrivés à l'extrémité de leur territoire, dans la province appelée Daouâro, ils firent un butin considérable en chevaux, en esclaves, en moutons et en bêtes de somme. Ensuite ils voulurent revenir dans leur pays, mais les infidèles du Daouâro se rassemblèrent en masse contre eux; l'imâm avait cent et quelques chevaux, l'armée des chrétiens était innombrable. Ceux-ci resserrèrent les nôtres dans un

1. Ce ḥadith du Prophète est cité par El-Bokhârî (*Ṣaḥîḥ*, t. IV, p. 135), d'après l'autorité de Mo'alla ben Asad qui le tenait de 'Abd el-'Azîz ben Mokhtâr d'après Thâbit el-Bennânî d'après Anas. Tout ce passage manque dans N.

chemin étroit, en tuèrent un grand nombre que Dieu avait désignés pour le martyre et prirent sept émirs[1] : l'émir Ḥosaïn el-Gâtourî, l'émir Zaḥarbouï[2] Moḥammed[3], l'émir ʿAbd Allah,

1. La traduction de Nerazzini qui abrège ce récit ne nomme des sept émirs prisonniers que « *certo Emir Ussein* » (p. 7).

2. Ce nom de Zaḥarbouï est le même que celui d'un personnage appelé Zarbay par Burton. D'après ce dernier, Ibrahîm Abou Zarbay, ou Abou Zerbin, Zarbayn, aurait parcouru le Harar en 1430, converti beaucoup de monde à l'islâm, et fut enterré à Zeïlaʿ où son tombeau, dans la rue d'Achourbara, est encore aujourd'hui l'objet du pèlerinage des Danâkils. Il avait été du nombre des quarante-quatre saints du Ḥadhramaout (Hazrami) qui, après une réunion solennelle à Aoulya Koumbo, se dispersèrent pour prêcher l'islâm. On lui attribue l'introduction du *qât* dans le Yémen et de nombreux miracles, entre autres d'avoir été transporté dans les airs jusqu'au mont Ḥâqim dans le Harar, à une place où se trouve encore une chapelle. Un endroit chez les Gallas Nolé lui est consacré (Burton, *Firt Footsteps*, p. 75-76). L'inscription, datant de 1550, lue encore par Burton sur la muraille de sa mosquée, a disparu aujourd'hui (Paulitschke, *Harar*, p. 65; Robecchi-Bricchetti, *Nell' Harar*, p. 131).

3. Ce Zaḥarbouï Moḥammed, garâd de Nogob et cousin paternel de l'imâm, fut interné par ordre de Lëbna-Dëngël dans le Dâmot, mais il parvint à s'enfuir et rentra dans le Harar quatre mois avant le départ de l'expédition qui se termina par la bataille de Chëmbra-Kouré à laquelle il prit part dans le corps d'armée commandée par l'imâm. Dans cette bataille il tua Djaouher, un des eunuques du nëgouch. Après l'escarmouche de Bouro et la défaite de Râs Bënyat, il fut chargé de conduire une razzia contre les frontières éthiopiennes et revint avec du butin au moment de la retraite des musulmans. Lors de la querelle du sulṭân ʿOmar-dîn avec l'imâm, il prit le parti de ce dernier, reçut le commandement d'un corps de troupes dans l'expédition du Bâli, ravagea la province de Malou et combattit vaillamment à l'arrière-garde pour protéger la retraite des musulmans. A la conquête du Daouâro, il reçut, avec un drapeau vert, le commandement d'une troupe et se distingua à la bataille d'Anṭakyah (redjeb 937 hég., février-mars 1531); il s'empara, avec le garâd Aḥmouchou, de la moitié du trésor de Ouasan-Sagad, déposé à Djâtou dans le Daouâro. A l'attaque de Bèt-Amḥara, il servait dans le corps d'armée du vizir Nour, et fut envoyé ensuite, sous les ordres d'Ourʿaï Aboun, piller les églises du pays de Ouâlah, puis celle de Dabra-Azhir bâtie par le roi Saïfa-Arʿad, près du lac Ḥaïq, ce qui eut lieu le 10 de taḥsâs : elle était défendue par Badël Naṣr et les troupes de l'Angot. En 939 (1532-1533), il fut chargé par l'imâm de donner l'assaut à la seconde enceinte de l'ambâ où avait précédemment échoué Ourʿai ʿOthmân : cette fois encore, l'attaque resta sans résultat, à cause de l'artillerie

l'émir 'Omar[1], Our'aï Aḥmed[2] et Djebraîl du Ṣomâl, plus un autre émir. C'était — que Dieu leur fasse miséricorde — des braves d'entre les musulmans et des héros renommés pour leur valeur. Pour ce qui advint de l'émir Ḥosaïn, les ennemis l'emmenèrent près d'une de leurs villes, lui enlevèrent ses vêtements et voulurent le dépouiller de sa tunique pour le tuer : ils étaient sept pour le mettre à mort et il était garrotté; mais par la grâce de l'islâm et la bénédiction de Moḥammed, ses liens furent tranchés; il sauta sur l'un des ennemis, lui enleva un coutelas et s'écria : La guerre sainte dans la voie de Dieu! — En entendant ce cri, les ennemis s'enfuirent. L'émir Ḥosaïn rejoignit de nuit ses compagnons; il était blessé, mais il se rétablit. Les autres émirs prisonniers furent envoyés au roi d'Abyssinie qui en fit tuer deux. L'imâm revint dans le pays des musulmans avec un butin considérable et s'établit à Za'kah. Puis il alla trouver le sulṭân avec qui il était en paix.

Ensuite Abou Bekr changea de manières : il fut injuste envers le peuple, montra une conduite blâmable et de l'inimitié contre l'imâm qu'il voulut tuer. Les docteurs et les cheïkhs s'interposèrent et voulurent rétablir la paix entre eux, mais Abou Bekr s'y refusa et fit la guerre à Aḥmed. Il sortit des voies de la justice et machina des ruses contre lui. Mais il fut pris à sa propre perfidie, comme a dit Dieu très-haut dans un passage

des chrétiens, servie par des déserteurs musulmans. Peu après Zaḥarbouî fut tué d'un coup de flèche en essayant de surprendre le passage de Miḥqoua, sur la frontière du Tigré, défendu par Degalḥân (cf. *Fotouḥ*, passim ; *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 14, 104).

1. Peut-être l'Emar de la Chronique éthiopienne qui vainquit Lëbna-Dëngël le 25 de gënbot dans la 31e année de son règne, s'empara de Salaouâ, fut blessé à la poursuite du roi, dans la 32e année de son règne, détruisit les églises du Siré et fut assassiné le 17 de yakâtit à Laïṭigo (cf. *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 16, 17, 107, 108).

2. Cet Our'aï Aḥmed fit partie de ceux qui, sous la conduite de Zaḥarbouî Moḥammed, pillèrent l'église de Dabra-Azhir et vainquirent les troupes de l'Angot, commandées par Badël Naṣr.

clair de son Livre auguste : *La ruse inique n'enveloppe que son auteur*[1]. L'imâm le tua et en débarrassa le pays ; les musulmans furent délivrés de sa tyrannie. Il resta dans la contrée, abolit les choses blâmables, détruisit les coupeurs de routes et ordonna au crieur public de faire cette proclamation : Quiconque attaquera un musulman causera sa propre perte et ses biens seront confisqués. Le peuple fut tranquille sous son administration.

Après que l'imâm eut établi à la place d'Abou Bekr le frère de ce dernier, 'Omar-dîn[2], le pays vécut en paix sous son autorité et son gouvernement : les dissensions cessèrent, le mensonge fut aboli, l'hypocrisie détruite, la justice domina, la ruse de Satan s'affaiblit et disparut, *la volonté de Dieu se manifesta en dépit d'eux*[3].

Du temps de Sa'ad eddîn et de ceux qui après lui gouvernèrent Harar, même à l'époque du Garâd Aboun, les infidèles avaient fait des incursions dans les pays musulmans et les avaient fréquemment ravagés ; même, il y avait dans ces contrées des gens qui leur payaient l'impôt. Cela dura jusqu'à ce que l'imâm fut à la tête des affaires : il l'interdit aux chrétiens et conquit leur pays[4]. Il fréquentait les pauvres et se montrait bienveillant pour eux ; il était compatissant pour les petits et rude pour les grands ; il montrait de la bienveillance aux veuves et aux orphelins ; il rendait justice à l'opprimé contre son oppresseur, en sorte qu'il rétablit le droit et n'encourut aucun blâme devant Dieu. Continuellement, il s'acquittait de ses devoirs religieux, conformément à la parole du Très-Haut : *Ceux qui, mis par*

1. *Qorân*, sour. xxxv, 41.

2. Tout ce passage est abrégé dans la traduction de Nerazzini, qui ne dit pas que 'Omar-dîn était frère d'Abou Bekr. On remarquera que l'auteur du *Fotouh* ne donne pas de détails sur les circonstances de la mort d'Abou Bekr, ce qui donne à penser qu'il fut assassiné en trahison par l'imâm.

3. *Qorân*, sour. ix, 48.

4. Tout le passage qui suit, jusqu'à la fin du paragraphe, manque dans Nerazzini.

nous en possession du pays s'acquittent de la prière, font l'aumône, commandent le bien et interdisent le mal, etc. [1].

Quelque temps après, un des principaux sulṭâns du nom d'Our'aï Aboun [2] vint trouver l'imâm. Pendant les troubles du pays, il s'était réfugié chez les Ṣomâlis. Il fit la paix avec Aḥmed et celui-ci lui donna un territoire pour son entretien.

Une tribu appelée Girri [3] s'adressa aussi à l'imâm ; elle était

1. *Qorân*, sour. XXII, 42.

2. Our'aï Aboun descendait de Badlâï par son père 'Othmân b. Solaïmân b. Moḥammed ben Badlâï. Il assista à la bataille de Chĕmbra-Kouré, se déclara pour le sulṭân 'Omar-dîn dans sa querelle avec Aḥmed Grâñ à propos du partage du butin fait dans le Daouâro; il reçut ensuite le commandement d'un des deux corps d'armée qui envahirent le Bâli. Lors de la conquête du Daouâro (1531) il commandait également une troupe et reçut de l'imâm un drapeau blanc. Il fut mis en fuite dans le combat livré près de l'église d'Anṭakyah, se trouva parmi les cavaliers qui attaquèrent le roi d'Éthiopie, retranché à Dakhondour après la bataille d'Aïfars, et fit prisonnier Takhlaï, Choum du Saraoué. Après la conquête de Bèt-Amḥara, il reçut le commandement d'une troupe de 200 cavaliers et 1500 fantassins, chargée de piller et de détruire les églises du pays de Ouâlah, entre le Nil bleu et l'Amḥara. Pendant l'expédition de l'imâm contre le pays de Ḥaïq, il resta dans le Faṭagar avec le vizir 'Addolé et fut mis par lui à la tête de 70 cavaliers envoyés pour ravager le Daouâro. Il y réussit après avoir battu sur les bords de l''Aouâch, le patrice Fânîl et une troupe d'El-Mâya; puis il resta quelque temps à guerroyer dans l'Ifât; il évacua cette province pour accompagner Ḥosaïn dans l'expédition du Daouâro; au cours de cette campagne, il fut vaincu par Fânîl et mourut de la peste dans le Sarâoué, quelque temps après la mort du vizir 'Addolé (cf. *Fotouḥ*, passim).

3. Les Girri (Guerri, Gerri), appelés aussi Arrèle, sont une tribu ṣomâlie venue de la côte de Makhar (Haggenmacher, *Reise*, p. 10), et un port de cette côte garde encore leur nom (Haggenmacher, *op. laud.*, p. 16 ; D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 333) qui, en ṣomâli, signifie *autruche* et non *girafe*, comme le dit à tort Burton (*First Footsteps*, p. 277). D'après la tradition, ils descendent de Geri, fils de Darod, un des deux ancêtres des Ṣomâlis ; il eut deux fils : 'Ali et Samatar (Burton, *First Footsteps*, p. 277; D'Abbadie, *Géographie*, p. 339-341 ; Swayne, *Seventeen Trips through Somaliland*, p. 20). Les *Annales éthiopiennes* les citent comme ayant pris part à la ligue des musulmans contre 'Amda-Ṣyon I. (Perruchon, *Histoire des guerres d'Amda-Syon*, p. 49, 148). Lors de l'invasion de l'Abyssinie, leur chef Mattân amena à l'imâm 80 cavaliers et 1000 fantassins. Depuis la conquête du Harar, ils vivent

en contestation avec une autre tribu [f° 8], celle des Merraïḥân[1] [F° 8]

sous la domination éthiopienne, malgré les manœuvres des agents anglais qui parcourent le pays sous prétexte de chasse (cf. Swayne, *Seventeen Trips*, p. 136). Ils habitent les monts Garadilei, Fiambiro ou Founiantara (Burton, *First Footsteps*, p. 277, note). Des représentants des Girris existent encore à peu de distance (15 kilomètres) au sud de Harar; les Ṣomâlis leur donnent le nom d'Arrèle (D'Abbadie, *Géographie de l'Abyssinie*, p. 303). Comme ils demeurent au milieu des Gallas-Babile, cette circonstance a induit en erreur M. Bardey d'après qui les Guerrys (Gerri) se composeraient de Babile, Guerrys-Guerrys et Djarso (Bardey, ap. d'Abbadie, *op. laud.*, p. 347-354). La division donnée par M. Paulitschke (*Ethnographie Nord-Ost Afrika*, t. I, p. 50-51) paraît plus détaillée et plus exacte : elle ne comprend pas les Djarso ni les Babile ou Babilli qui sont des Gallas, et énumère les fractions suivantes : 1° Ba-Haouya, au nord, limitrophes des Douân : c'est la fraction qui fournit les chefs; 2° Ad, au sud, du côté des Bersoub : 3° Bâ-Hargaflé, à l'ouest, du côté des Bertirri; 4° Bâ-Diâ, au sud; 5° Abou Younis, divisés en 10 familles; 6° Rêr-Ibrahim, divisés en 10 familles; 7° Djebrîl : 8° Bâ-Kassiya; 9° Rêr-Maḥmoud; 10° Mousa-Dâr; 11° Rêr-Aouro; 12° Rêr-Walembo; 13° Rêr-Khâled qui habitent au centre; 14° Isbeihân ou Ousbaihân composés des familles suivantes : Rêr-Yousof, Rêr-Sa'îd, Rêr-Abokr (Abou-Bekr), Yousof-Lyo; 15° Girri-Girri composés des Yabârah et des Bâ-Abeyân. Cette division s'accorde avec les renseignements de Burton qui n'énumère que dix fractions, passant sous silence les Ad, Bahargaflé, Bâ-Diâ, Isbeihân et Girri-Girri (*First Footsteps*, p. 277, note).

1. Les Merraiḥân (Marehan, Méréann) habitent entre les Medjourtines à l'est, les Dolobahanté au nord, et l'Ogadèn à l'ouest et au sud (G. Ferrand, *Le Çomal*). D'après Burton (*Firts Footsteps*, p. 280), ils sont apparentés aux Girri. Une tradition suspecte fait de Merraïḥân l'ancêtre éponyme de la tribu, un frère de Darod et de Harti, tiges d'autres tribus ṣomâlies (D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 16). Suivant une autre, Merraïḥân aurait été fils, et non frère de Darod, et frère de Harti, Ogadèn, Bartale, Geri, Esbeyḥan et Abaskoul. D'après Guillain (*Documents*, t. I, p. 473) suivi par Von der Decken (*Reisen in Ost-Afrika*, t. II, p. 319-320, et Swayne, *Seventeen Trips*, p. 2), Adi, un Arabe qui propagea l'islâm sur la côte orientale d'Afrique, eut un fils : Derr, père de Salhorsen et de Doubrour, et d'une fille qui épousa un cheïkh arabe, 'Abd er-Raḥmân ben Djabarti ben Isma'îl, appelé Darod par les Ṣomâlis. De ce mariage naquirent quatre fils dont trois : Merraïḥân, Yousof et Tanahé devinrent les ancêtres d'autant de tribus. Les Merraïḥân se seraient même appelés autrefois Sadda Darod pour marquer cette parenté (Paulitschke, *Ethnographie*, t. I, p. 48). M. Bricchetti-Robecchi prétend qu'ils se divisent au point de vue ethnologique en Oisamme et Ourmidig; au point de vue géographique, en un groupe occidental comprenant les Rêr Ougaz Scharmarka

dont l'émir se nommait Ḥirabou[1]. Aḥmed envoya un message à celui-ci pour rétablir la paix entre eux.

Tandis que l'imâm était ainsi occupé avec les Ṣomâlis, il apprit qu'un des principaux patrices, un des tyrans[2], nommé Dégalḥân[3],

et les Ba-Lagiri, et un groupe oriental : les Bolidinei et les Ba-Aouadle (Paulitschke, *Ethnographie*, t. II, p. 275). Quelle que soit la valeur de ce classement, il faut observer qu'elle est partiellement infirmée par ce fait que les Merraiḥân sont nommément mentionnés par l'auteur du *Fotouḥ*, tandis que l'auteur italien fait remonter à 250 ans à peine le groupement de ces fractions sous le nom de Merraïḥân. Le classement de M. d'Abbadie (ou du moins de ses informateurs) est probablement plus exact : les Merraïḥân se divisent en deux groupes, Tenàda et Yousof, issus d'ancêtres du même nom; ces groupes se subdivisent en quatre fractions : 'Es ou Hês, Rêr-Esmân, Ourmiddi et Chekka (*Géographie de l'Éthiopie*, p. 334). Lors de l'invasion de l'Abyssinie qui suivit la bataille de Chëmbra-Kouré et les expéditions du Daouâro, les Merraïḥân fournirent un contingent de quatre-vingts cavaliers et cinq cents fantassins, commandés par Aḥmed, fils de leur chef Ḥirabou. Sous la conduite du vizir 'Addolé, ils se distinguèrent au combat de Bâdeqé en défendant contre les chrétiens vainqueurs le passage de la rivière; ils eurent surtout à lutter à coups de flèches contre les El-Mâya (cf. *Fotouḥ*, passim). Ce sont aujourd'hui encore les plus pauvres et les plus sauvages des Ṣomâlis. On trouvera dans Schleicher (*Die Somâli-Sprache*, p. 42-45), reproduit par Paulitschke (*Ethnographie*, t. II, p. 175-177), le texte et la traduction des chants de voyage et de danse de cette tribu.

1. Ḥirabou, fils de Goïtâ Têdrous, fils d'Adam, refusa d'abord de se joindre à l'expédition contre l'Abyssinie; il finit par se résigner à fournir un contingent commandé par son fils. Mais sa haine contre Harar ne cessa pas. Après l'expédition du Daouâro, il tua à Nogob, dont le gouverneur était le Garâd Naṣr, un page du sulṭân 'Omar-dîn, ce qui attira contre lui une expédition devant laquelle il se soumit (cf. *Fotouḥ*, passim).

2. N. : *Una grande tribù dipendente da un capo chiamato Deggelgian* (p. 8).

3. Le texte éthiopien porte Degalḥân qui paraît plus exact que Dedjaldjân donné par l'arabe. La confusion graphique du *dj* et du *ḥ* (le ج étant substitué au ح) étant possible dans cette dernière langue, mais non en éthiopien. Ce personnage était beau-frère de Lëbna-Dëngël et gouverneur du Bâli. Lors de la conquête du Daouâro (1531), il eut un accès de lâcheté et se servit du crédit de sa femme Amata-Ouaten, sœur du roi d'Éthiopie, pour se faire rappeler en Abyssinie, loin du théâtre de la guerre. Quand le roi, après la défaite d'Aïfars, se retrancha dans Bèt-Amḥara, Dégalḥân fut chargé de la défense de la porte de Miât et repoussa facilement les musul-

beau-frère du roi d'Abyssinie, ayant sous ses ordres un grand nombre de patrices, était arrivé dans les provinces frontières des musulmans, les avait ravagées, avait pillé leurs richesses et emmené les femmes prisonnières. Parmi elles se trouvait la mère d'un des émirs de l'imâm [1], Abou Bekr Qaṭîn [2]. L'ennemi

mans, grâce à la force de la position qu'il occupait. Plus tard (939 hég., 1532-1533), quand Aḥmed marcha sur le Tigré, le roi lui confia le soin de défendre la route de Miḥqoua (cf. *Fotouḥ*, passim).

1. C'est par méprise que la traduction de N. confond la mère avec le fils qu'il ne nomme pas, du reste, « avendo digià preso *prigioniero un emiro* » (p. 8).

2. Le mot Qaṭîn (=Qatën) signifie « maigre » en amariña, comme le dit plus loin l'auteur du *Fotouḥ*. Lors de l'expédition qui se termina par la bataille de Chëmbra-Kouré, Abou Bekr servait dans le corps commandé par l'imâm. Au combat de Bâdeqé, il perça de sa lance le patrice Aron et fut grièvement blessé à la main. Il se rétablit promptement, car, à la bataille de Chëmbra-Kouré, il servait parmi les cavaliers de l'imâm. Après le retour des musulmans à Harar, il se rangea du parti du sulṭân 'Omar-dîn qui prétendait garder pour lui le butin fait dans les expéditions précédentes, tandis que Grâñ voulait l'employer à se procurer les moyens d'envahir l'Abyssinie. Il se réconcilia cependant avec ce dernier, car nous le voyons prendre part l'expédition du Bâli; c'est même à lui que l'imâm donna le commandement des trente cavaliers d'élite chargés de s'emparer de Takla Hâïmânot le renégat qui était à Qaqmah, ce à quoi il réussit par surprise. Quand les musulmans se retirèrent de cette province, il fut de ceux à qui Aḥmed confia l'avant-garde et tua un patrice. Lors de la bataille d'Anṭakyah (1531), il était du corps d'armée qui attaqua l'embuscade du patrice Abèl, puis il se distingua contre les troupes du Bâli et dans le combat où Eslam-Sagad fut mis en déroute une seconde fois. A la bataille d'Aïfars, il tua Zembil, choum du Nouri, assiégea le roi d'Éthiopie à Dakhondour, et y tua le patrice 'Amda-Mikâèl, fils de Roubèl, le vaincu de Chëmbra-Kouré. Il fut chargé ensuite d'incendier le couvent de Dabra-Libânos, puis de garder le camp de l'imâm pendant que celui-ci marchait contre Ouasan-Sagad. Plus tard il accompagna le vizir 'Addolé dans le Faṭagâr et reçut, avec Modjâhid, le commandement des troupes que le vizir envoya au secours de l'imâm lors de la conquête de Bèt-Amḥara. Il prit part à l'assaut de Ouaṣel, à l'expédition d'Our'aï-Aboun qui alla piller les églises de Ouâlah, à la campagne contre le Daouâro, conduite par Ḥosaïn el-Gâtourî (1532), fut chargé par celui-ci de ravager le territoire de Djân-Zadjora et de détruire l'église que Ouasan-Sagad y avait construite. Il servit dans l'armée du Tigré et fut blessé à la cuisse dans la bataille livrée ensuite par 'Abbâs à Tasfa-Lë'oul, dans le Sarâoué. Plus tard il reçut le gouvernement de Ouaflâ et du Kanfât, depuis le Bégamdër jusqu'au pays de Ouâg.

comptait six cents cavaliers et plus : son infanterie était nombreuse comme les bandes de sauterelles. Aḥmed se prépara à les combattre ; il rassembla des soldats, des approvisionnements et des armes. Les musulmans avaient deux cents cavaliers[1] ; ils lancèrent en avant des partis de cavalerie et partirent au moment de la prière du coucher du soleil. Ils marchèrent nuit et jour jusqu'à ce qu'ils arrivèrent le second jour, au moment du coucher du soleil, à un grand fleuve appelé ʿAqam[2]. L'imâm envoya une troupe de musulmans pour épier l'ennemi, mais personne ne lui apporta de renseignements. Alors il fit partir un de ses émirs, appelé Ḥosaïn el-Gâtourî, avec sept cavaliers. Il arriva près de l'armée des infidèles qui était très nombreuse et revint en donner des nouvelles à Aḥmed. Celui-ci se rendit avec ses soldats dans le voisinage de l'ennemi dont il ne fut séparé que par une montagne escarpée et effrayante : lui-même escalada cette montagne avec quatre cavaliers[3], parmi lesquels le vizir ʿAddolé[4], l'émir Baradah, et l'émir

1. N. : *Non più di 100 soldati di cavalleria* (p. 8).

2. N. : « Un *luogo* chiamato *Accam Dar, o Accam Bar* nelle vicinanze di un fiume » (p. 8). Peut-être la rivière Igam, qui, réunie à l'Aftamat, forme le Girid ; celui-ci se jette dans la Djoumma près de Koum-Dengaï dans le Choa-Méda (Krapf, *Reisen in Ost-Afrika*, t. I, p. 116).

3. Les noms qui suivent manquent dans N. qui ne dit pas non plus qu'Aḥmed s'y rendit en personne.

4. ʿAddolé avait été esclave, puis affranchi d'Ibrahîm, père d'Aḥmed, et éleva celui-ci et ses frères. Il devint ensuite Haidjân (Hégano) du Sîm, puis vers 1528 fut chargé d'une razzia dans le Daouâro, reçut en 1529 le commandement d'un corps de troupes et vainquit le patrice Ouanâg-Jân qui fut tué par le Farachaḥam-Saṭouṭ. Il commanda également lors de l'expédition de l'Ifât, se distingua dans les combats de Bâdeqé, de Chëmbra-Kouré et tua le patrice Zemendjân, neveu de Ouasan-Sagad. Après l'expédition du Daouâro, il ramena à l'imâm le renégat Râdjiḥ qui était passé au service de l'Ethiopie. Lors de la grande invasion de cette province, en 1531, il obtint le commandement d'une armée avec un drapeau particulier ; ses troupes étaient des gens de Sîm, des Ṣomâlis Merraihân, des Bartiri ou Habr-Magadi et des Gaouâtir. Il assista à la bataille d'Anṭakyah où fut vaincu Eslâm-Sagad et alla, avec un corps de troupes ravager le pays de Djanbat. A la bataille d'Aïfars où fut vaincu et tué l'Azmâtch Takla-Iyasous, il commandait

'Alî [1] ; ils dominèrent les infidèles qui étaient dans leurs campe-

l'avant-garde de l'armée musulmane. Il eut la conduite de l'expédition qui se saisit des trésors du roi à Bâdeqé, s'empara de Jân-Nahad, patrice d'Adel-Anbadj, conquit le Faṭagâr et s'établit à Lâlibala puis à Zegâlah, dans cette province qu'il occupa pendant l'expédition de l'imâm contre Bèt-Amḥara et Ḥaïq, puis ils se rejoignirent à Dabra-Bërhân sept mois après, en djoumada second 938 (janvier-février 1532). La même année, il fit campagne dans le Daouâro sous les ordres de Ḥosaïn el-Gâtouri, mais ses dissentiments avec celui-ci empêchèrent la réussite de l'expédition. Quand la trahison des deux patrices Sîmou et Ṣabbarou livra le Bâli aux musulmans, il fut nommé gouverneur de cette province et envoyé avec une armée pour la soumettre. La victoire de Zallâ, où périt le gouverneur chrétien 'Addalou avec une grande partie des siens, lui donna le pays. Quand Grâñ marcha contre le Tigré, il emmena 'Addolé, laissant 'Omar, frère de ce dernier, pour gouverner le Bâli, et le chargea de conquérir le Dâmot. Le vizir reçut la soumission de l'Inâryâ et du Gâfât, puis rejoignit l'imâm à Dabra-Bërhân. Lors de la marche sur Lalibelâ et le Tigré, il fut préposé à la garde du camp et des approvisionnements à Qêdah. Le passage de Mihqoua forcé, 'Addolé ravagea Abargâlé et demeura à Aksoum, pendant que l'imâm poursuivait inutilement Lëbna-Dëngël chez les Mazagâ et dans le Dambyâ : il avait fait envahir le Saraoué par 'Abbâs et fut envoyé par Aḥmed pour en achever la conquête. Il y installa un chef indigène, Téouodros, mais celui-ci fut tué par un de ses parents, le patrice Tasfa-Lë'oul et lorsque 'Addolé revint pour le venger, il périt lui-même et sa tête fut portée au roi d'Ethiopie. Cette perte fut plus funeste pour l'imâm que celle d'une bataille, car 'Addolé était son lieutenant le plus dévoué, et pour ainsi dire son bras droit (cf. *Fotouḥ el-Ḥabachah*, passim; *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 14, 105). Je ne sais sur quelle autorité s'appuie Bruce (*Voyage*, t. II, p. 177), pour faire d'Adlé (*sic*) le chef d'un parti turk.

1. L'émir 'Alî, surnommé Ankarsaḥ, sans doute de son lieu d'origine, avait le titre de Farachaḥam. Lors de l'expédition qui se termina par la bataille de Chëmbra-Kouré, il fut chargé avec Nour de ramener au combat les musulmans fugitifs; il prit parti pour l'imâm dans sa querelle avec le sulṭân 'Omar-dîn, prit part à l'expédition du Bâli et à la bataille d'Aïfars. Il accompagna Aḥmed dans une course pendant que l'armée musulmane était à Tarfar et après une expédition dans le Douâro, il se distingua dans la poursuite des troupes de Ouasan-Sagad privées de leur chef; il fut ensuite envoyé pour soumettre Tegoulet dans le Choa, Ouaqdah et Madjer. Il tomba plus tard en disgrâce pour avoir dépassé les instructions de l'imâm. Lors de l'attaque de Bèt-Amḥara, il servit sous les ordres du vizir Nour qu'il accompagna lorsque celui-ci alla piller l'église d'Atronsa-Mâryâm; il découvrit même les trésors cachés par les moines; il prit part à la poursuite du roi d'Abyssinie, dirigée

ments, à l'endroit appelé Eddîr[1] et dont les feux étaient allumés. L'imâm revint avec ses compagnons vers ses soldats; ils passèrent la nuit préparés au combat. Le lendemain, les infidèles partirent pour regagner leur pays, suivis par Aḥmed et ses soldats, prêts pour la bataille et qui avaient équipé et monté leurs chevaux, avec leurs armes et leurs provisions au complet, selon les vers du poète :

Que c'est beau, la voix du héraut criant avant l'aurore : Allons ! à la guerre sainte !

A de nobles guerriers qui prodiguent leurs vies pour satisfaire le Généreux.

Quand ils sont à cheval, on les prendrait pour des lions; quand ils sont descendus, ce sont des montagnes[2].

par le Garâd Aḥmouchou. Au siège de l'amba de Gĕché, il prit la fuite et l'intervention des principaux chefs musulmans l'empêcha seule d'être mis à mort par l'imâm. Il servit ensuite sous les ordres du vizir 'Addolé lors de la conquête du Bâli, dont il tua, à Zallâ, le gouverneur 'Addalou en combat singulier. Il fut envoyé avec 'Addolé pour soumettre le Sarâoué et, après la mort du vizir, il rapporta son cadavre décapité à 'Abbâs. Il reçut ensuite le gouvernement d'une partie de Dardjah entre le Gojâm et le Bégamdĕr, puis celui de l'Angot (cf. *Fotouḥ*, passim). Il ne doit pas être confondu avec un Faracham 'Alî qui, ayant fui en Abyssinie après la mort du sulṭân Moḥammed, avait embrassé le christianisme malgré lui et rejoignit les musulmans lors de l'expédition d'Our'aï-Aboun dans le Daouâro.

1. La Chronique de Sartsa-Dĕngĕl dit que la bataille eut lieu dans le pays de Kabot. Peut-être est-ce le même que Koubat, territoire musulman qui fut ravagé par les troupes de 'Amda-Ṣyon I, lors de sa guerre avec Ḥaqq eddîn, et qui est voisin de l'Ifât, du Choa et du Faṭagâr (Dillmann, *Die Kriegsthaten*, p. 8; Perruchon, *Histoire des guerres de Amda Sion*, p. 13, 121). Quant à Eddîr, au commencement des guerres de Grâñ, c'était la frontière musulmane du côté de l'Ifât.

2. Cette expédition eut lieu la 19e année du règne de Lĕbna-Dĕngĕl. La Chronique éthiopienne confirme sommairement le succès, puis l'échec de Dégalḥân (*Études sur l'histoire d'Éthiopie* p. 13, 103); de même celle du ms. 141 de la Bibliothèque Nationale où le général éthiopien est appelé Delḥân (Perruchon, *Notes sur l'histoire d'Éthiopie. Revue sémitique*, t. I, p. 275, 280). Mais l'extrait de la Chronique de Sartsa-Dĕngĕl, publié et traduit par M. Rossini-Conti, donne plus de détails. L'armée chrétienne était partie de l'Ifât, et sa marche était si bruyante qu'elle fit avorter une femme. L'Adal

Tandis qu'ils marchaient ainsi à la suite des infidèles, quelques-uns de ceux-ci se tournant en arrière virent les musulmans qui les suivaient. Ils avertirent leurs compagnons : ceux-ci tous firent volte-face et aperçurent les nôtres derrière eux. Alors ils rebroussèrent chemin, se mirent en rangs et disposèrent leurs troupes — que Dieu très-haut les abaisse. — De même l'imâm rangea son armée en bataille, la droite, la gauche, le centre et les deux ailes, et s'avança résolument. Les musulmans se présentèrent, fermes comme des constructions assujetties avec du plomb et les cavaliers se précipitèrent en avant. Le premier qui chargea fut un cavalier musulman appelé Farachaḥam Solṭân[1]

fut mis à feu et à sang, et, parmi les prisonniers, se trouva la mère de l'émir Qaṭën Abou Bekr, nommée Faḥ. Celle-ci annonça à ses ravisseurs que sa capture serait le signal de leur défaite, car son fils ne leur laisserait aucun repos avant de l'avoir délivrée. En effet, Grâñ rassembla une armée et tomba comme la foudre sur les chrétiens qui n'eurent que le temps de s'enfuir. Cette déroute eut lieu dans le pays de Kabot. Ceux qui échappèrent se sauvèrent qui par la route du Daouâro, qui par celle de l'Ifât, qui par celle de Gedem. Tout le butin fut repris, et les musulmans composèrent, pour célébrer cette victoire, un chant de triomphe qui nous a été conservé par l'annaliste éthiopien (Conti-Rossini, *Storia di Lebna Dengel*, p. 9-10, 19-21). La sœur de Lëbna-Dëngël, épouse de Dégalḥân, se nommait Amata-Ouaṭen. On verra plus loin que le patrice se servit de son crédit près du roi pour se faire rappeler du théâtre du combat. Son fils Takla-Hâïmânot, est mentionné dans la Chronique de Minâs comme un des chefs de ce prince (Esteves Pereira, *Historia de Minas*, p. 27, 47). Le sens de ce nom propre est inconnu (cf. Guidi, *Di due frammenti*, p. 4).

1. Lors de l'expédition de Chëmbra-Kouré, Farachaḥam Solṭân ben 'Alî servait dans le corps de troupes commandé par l'imâm; il se distingua au combat de Bâdeqé. Lors de la retraite qui précéda le combat de Chëmbra-Kouré, il s'empara du chef El-Mâya au service de l'Abyssinie; quand la bataille fut livrée, il servait dans les cavaliers de l'imâm. Il prit part à l'expédition de Bèt-Amḥara. Lorsque la peste et la famine désolèrent l'armée musulmane établie dans le Sarâoué, le frère de Farachaḥam Solṭân abjura l'islamisme avec un certain nombre de ses compagnons et passa parmi les chrétiens. Quant à Farachaḥam Solṭân, resté fidèle à l'imâm, il reçut le gouvernement d'une partie du Dardjiah entre le Bégamdër et le Gojâm (cf. *Fotouḥ*, passim). Dans sa traduction, N. a supprimé tous les noms propres de ce passage (p. 8-9).

ben ʿAlî, de la tribu de Yamli[1]. C'était un héros courageux; après avoir crié : Dieu est le plus grand, il s'élança contre les infidèles, fendit leur masse, dissipa leur troupe et en tua une grande quantité. Il fit prisonnier un des patrices nommé Ṣabbarou, fils du patrice Takhla; il le prit, le renversa de sa selle et le remit aux mains de l'imâm qui l'envoya en Arabie. Puis l'émir ʿAlî chargea contre les infidèles; il en tua beaucoup, fit prisonnier un patrice et le remit à l'imâm. Les musulmans se présentèrent au combat comme des lions férocés; ils chargèrent contre les infidèles, à bride abattue et la lance haute; les deux armées se mêlèrent; les vils ennemis tinrent bon contre l'attaque des généreux musulmans; la meule de la guerre se mit à tourner; les cavaliers s'entre-mêlèrent aux cavaliers, les fantassins aux fantassins ; nous ne vîmes plus que des têtes coupées, des existences ravies, des mains qui volaient. Les nôtres firent entendre avec de grands cris la profession de foi, la glorification de Dieu et le salut sur l'Avertisseur par excellence. Toutes les tribus leur répondirent : la terre trembla sous eux. Le mot de ralliement des musulmans était : O Lui; ô Lui : la terreur s'abattit dans les cœurs des vils infidèles. L'imâm montrait la fermeté de son âme; aucun cavalier ne s'approchait de lui qu'il ne le renversât; il ne portait pas à quelqu'un un coup de lance qu'il ne le tuât. Les infidèles se dispersèrent devant les musulmans comme un troupeau de moutons devant le lion. Il en périt beaucoup de milliers : Dieu seul pourrait les compter. Les nôtres se rendirent maîtres des chevaux, des richesses et du butin enlevé et firent quatre cent quatre-vingt-quatre prisonniers : ils prirent une quantité innombrable de bestiaux et de mulets; ils recouvrèrent le butin fait précédemment par les infidèles sur les musulmans et le rendirent à leurs propriétaires : aucun des

1. Le texte porte يَمِلّ avec les voyelles, ce qui empêche d'y voir le nom de la tribu ṣomâlie de Yamoullou-Dabanat, fraction des Adal (cf. D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 275).

nôtres ne périt : il n'y eut que quelques blessés légèrement qui guérirent. L'imâm manda les prisonniers; ils comparurent devant lui [f° 9]; il envoya les uns à Zébîd[1] à l'émir Solaïmân [F° 9]

1. La ville de Zébîd en Arabie avait été conquise par Solaïmân Raïs, envoyé par le dernier sultân mamlouk du Qaire, Qansou 'l-Ghourî ; sur ces entrefaites, les Turks s'étant emparés de l'Égypte, Solaïmân fit sa soumission à Sélim I, et Zébîd passa sous la domination ottomane (cf. João de Barros, *Asia*, Déc. IV, l. I. ch. VII; Maffei, *Hist. ind.*, l. VII, p. 268). Elle semble cependant avoir recouvré une sorte d'indépendance, car João de Barros (*Asia*, Déc. IV l. X, ch. III) et Diego de Couto (*Asia*, Déc. V, l. III, ch. V et l. IV, ch. V) disent que lors de son expédition dans l'Inde (945 hég , 1538 J.-C.) Solaïmân-pacha fit mettre à mort le roi de Zébîd, Nakhoda Ḥamed, successeur de Mir Iskender, qui avait secoué l'autorité des pachas du Qaire et qui avait vainement tenté de l'adoucir par des présents (cf. aussi Maffei, *Hist. indic.* l. XI, p. 467; *Voyage du comite vénitien à Diu*, ap. Ramusio, t. I, f° 279). L'émir Solaïmân dont il est question est sans doute le prédécesseur de Mir Iskender, à qui succéda Nâkhodâ Ḥamed. C'est encore à Zébîd que Grâñ envoya Minâs, fils de Lëbna-Dëngël, quand il l'eut fait prisonnier (Conzelman, *Chronique de Galawdêwos*, p. 35, 142). De nos jours, Zébîd a perdu de son importance : « La célèbre ville de Zébîd, autrefois capitale du Tehâma, aujourd'hui simple chef-lieu d'arrondissement et résidence d'un kaimakam turc, est située dans une plaine fertile, au débouché du Wadi Zebidi par 14° 12′ de lat. nord et 43° 17′ de long. E. du méridien de Greenwich. D'après Manzoni, la population serait d'une quinzaine de mille habitants; mais le chiffre de 6.000 à 7.000 habitants, donné par Passama, me paraît encore au-dessus de la réalité. La ville occupe un grand quadrilatère entouré d'un mur d'enceinte en briques, non flanqué de tours. Il y a quatre portes bastionnées qui s'ouvrent à peu près aux quatre points cardinaux. La citadelle s'élève sur le front N.-E. entre Bab Scham et Bab Schabareq. De même que His, Zébîd se compose d'un mélange de maisons en briques et de huttes de branchages. Les mosquées à dôme (*qubbet*) sont très nombreuses. Les plus importantes sont : la grande mosquée (*El-Gam'd*), siège de l'ancienne université sunnite, remarquable par son belvédère et ses fenêtres ogivales très ébrasées, fermées sur des cloîtres en forme de grillage; el-Iskenderieh, mosquée à minaret blanc, située dans la citadelle; le qubbet el-Sahâr et le qubbet el-Ghassâni. Hors de la ville, à 400 mètres environ du mur d'enceinte, on voit un grand qubbet consistant en une construction rectangulaire, flanquée de massifs contreforts et d'une tour demi-engagée. Depuis l'ensablement du port de Ghalefi'a, situé à 42 kilomètres au N.-O., Zébîd a beaucoup perdu de son importance, le grand commerce du café ayant été à peu près accaparé par Hodeïdah. Cependant Zébîd est encore le centre d'un mouvement commercial assez important. Le suq ou marché est le mieux fourni

qui gouvernait cette ville et en fit ses esclaves; il en tua d'autres et d'autres moururent[1]. — Combien excellents ces musulmans et leur imâm! — Ils livrèrent pour Dieu, le combat qui lui était dû; ils montrèrent de la patience et de la fermeté dans leur rencontre avec l'ennemi; ils consacrèrent leurs efforts à satisfaire Dieu. Ils ne s'arrêtèrent pas avant d'avoir renversé l'infidélité de son siège et de l'avoir plongée dans sa fosse : l'islâm fut élevé et apparut : l'infidélité fut abaissée et vaincue sans rémission. Dans un passage clair de son Livre, Dieu très-haut a dit en parlant des musulmans qui combattent pour la foi : *Ne croyez pas que ceux qui sont tués dans les voies de Dieu soient morts; ils sont vivants auprès de leur Maître, nourris par lui et joyeux*[2], etc. Sachez, que Dieu vous fasse miséricorde, que le martyr va trouver un maître généreux, qu'il habite une demeure dont les habitants ne meurent pas et dont la jeunesse ne vieillit pas : voilà ce qu'il dit, et c'est le plus sincère des orateurs : *Aucun accident ne les atteindra; ils ne pourront en être expulsés*[3].

L'imâm revint avec son armée, emportant un butin considérable : Dieu lui servit de guide et de conducteur vers son pays de Harar et il rentra victorieux, vainqueur, glorieux et honoré.

A cette époque, l'imâm était âgé de vingt-un ans.

Revenons à ce qui précède. Voici ce qui a trait à la guerre des Ṣomâlis. Quand ils apprirent que l'imâm était parti du côté de l'Abyssinie, un individu nommé Ḥirâbou, chef de la tribu ṣomâlie des Merraïḥan, vint à mi-chemin du pays de Harar. La nouvelle du départ d'Aḥmed étant confirmée, Ḥirâbou s'en retourna dans son pays.

de tout le Tehâma en grains et fruits de toute espèce : corossols, limons, grenades, gousses de tamarins, caroubes, mangues, bananes, dattes et noix de cocos. La campagne, aux environs immédiats de la ville, paraît absolument nue » (Défiers, *Voyage au Yémen*, p. 102).

1. Tout ce qui suit, jusqu'à la fin du paragraphe, a été supprimé dans la traduction de Nerazzini.

2. *Qorân*, sour. III, v. 163-164.

3. *Qorân*, sour. XV, v. 48.

Parmi les tribus ṣomâlies, il s'en trouvait une appelée Habr [1] Magadi [2] à qui l'imâm avait réclamé l'impôt; ils le lui avaient refusé, coupaient les routes et dévastaient le pays. Aḥmed s'avança jusqu'à un endroit appelé Ra'boud entre la contrée des musulmans et celle des infidèles, comme s'il voulait marcher contre l'Abyssinie, puis il fit volte-face vers le pays des Ṣomâlis pillards; ceux-ci prirent la fuite. Il les poursuivit jusqu'à une journée de distance de la mer, pilla amplement leur territoire qu'il ravagea, puis il s'en retourna. Les Ṣomâlis qui étaient entrés au service d'Aḥmed et de l'ancien sulṭân Our'aï Aboun, étaient avec l'imâm, comme nous l'avons mentionné précédemment. La tribu des Habr Magadi qui avait été mise en déroute ravagea leur territoire. La tribu des Girri alla se plaindre à Aḥmed en disant : Notre pays n'a été dévasté que parce que nous sommes entrés à ton service et que nous avons fait la paix avec toi.

1. Le mot *Habr* ou *Abr*, qui signifie *mère* en ṣomâli, précède le nom d'un certain nombre de tribus, ce qui est expliqué par la légende suivante : Un sulṭân de Constantinople s'était fait amener du Choa des femmes esclaves dont il avait entendu vanter la beauté. Mais pendant la nuit qu'elles passèrent à Berbérah avant de s'embarquer, un djinn les visita et les féconda toutes. La chose ne fut reconnue qu'à Constantinople : le sulṭân renvoya les captives sur la côte d'Afrique où elles donnèrent naissance à l'ancêtre des tribus ṣomâlies dont le nom commence par *Habr* (cf. Ferrand, *Le Çomal*, p. 11). La même légende est aussi appliquée à l'origine de la population de Souakin : le sulṭân de Constantinople est remplacé par le roi Salomon (Russel, *Une mission en Abyssinie*, p. 245-247). Cette dernière forme de la légende est la plus ancienne, car Mas'oudi (*Prairies d'or*, t. III, p. 250-251) la cite avec Salomon pour héros, mais la scène se passe en Palestine. Les femmes fécondées par le démon Djasad, pendant l'exil de Salomon, sont chassées (كرد) avec leurs enfants qui deviennent les ancêtres des Kurdes. Suivant Swayne (*Seventeen trips*, p. 21), *habr* ou *abr* désigne une tribu; *aida*, une branche; *rêr*, un rameau, et *djélib*, une famille. Cf. aussi Paulitschke, *Ethnographie*, t. II, p. 271-272.

2. Le nom de Habr Magadi manque dans l'énumération des tribus ṣomâlies donnée par les écrivains contemporains, Nerazzini traduit, sans indiquer de raison, tantôt par Medjourtîn (Migiurtini), tantôt par Aber Magadli. Il est très vraisemblable que les Magadi sont les mêmes que les Magadleh de Bardey, tribu qui a presque complètement disparu et dont les débris se sont

L'imâm prit la chose à cœur ; il rassembla une armée et marcha contre le pays des Ṣomâlis jusqu'à ce qu'il arriva chez les Habr Magadi qui coupaient les routes, pillaient les biens des musulmans une fois après l'autre. Il les vainquit, s'empara une seconde fois de leur richesses, ravagea leurs villes qu'il réduisit en cendres, puis revint dans son pays. — Les Ṣomâlis furent affectés du pillage de leurs biens et de la ruine de leur contrée. Ils allèrent trouver l'imâm, ayant à leur tête Ḥirâbou, qui était suivi de tous Ṣomâlis ; ils conclurent une paix entière et sincère avec Aḥmed.

Celui-ci fit ensuite des préparatifs en vue d'une expédition en Abyssinie ; il réunit des troupes et les Ṣomâlis commandés par Ḥirâbou ; ils partirent sous ses ordres. L'imâm rassembla de nombreuses troupes, envoya des partis de cavalerie et se mit en route pour le pays des infidèles. Ils arrivèrent à l'endroit appelé Ouâdouh-Mechek[1], qui fait partie du Faṭagâr[2], sans avoir à livrer

fondus parmi les Dolbohantes (D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 348). Au contraire, Paulitschke (*Ethnographie*, t. I, p. 47) comprend sous le nom de Habr Magadle, les Habr Aoual, Habr Gerhadji et Toldchalej réunis. Lors de l'invasion de l'Abyssinie, les Habr Magadi fournirent 500 cavaliers et 500 fantassins commandés par le Garâd Daouid.

1. Il est impossible d'adopter pour le nom de cet endroit l'explication de Nerazzini (p. 10, note 1) qui le décompose en *ouadi* (en arabe, vallée) et *Miski* pour *Milki*, nom d'un endroit entre Ankobar et Gondar. Le texte ne porte pas وادى مسك mais وادوه مشك : de plus le mot واد est arabe et non éthiopien. Nous verrons plus loin que, d'après l'auteur du *Fotouḥ*, le mot *mechek* ou *mesek* signifie « porte étroite » en langue d'Abyssinie. Ouâdouh-Mechek signifierait donc « la porte de Ouâdouh : cf. la formation de Maṣr-Mechek « la porte de Maṣr ». Toutefois les dictionnaires amariñas ne donnent que le sens de « mesure » pour *mechk*.

2. Le Faṭagâr, qui paraît avoir occupé à l'origine les deux rives de l''Aouâch, s'étend maintenant sur sa rive droite, au sud-est du Choa. Il en est déjà question au temps de 'Amda-Ṣyon I et dans un chant en l'honneur de ce prince (Guidi, *Le canzoni geez-amariña*, VIII, v. 14) et de Zarëa-Ya'qob (Guidi, *op. laud.*, X, v. 31). Ce dernier prince lui donna pour gouverneur un Azâdj du nom de 'Amda-Mikâêl (Dillmann, *Ueber die Regierung des Königs Zar'a Yacob*, p. 12-13 ; Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Ya'eqob*, p. 16). Ce roi, du reste, était né dans cette province, à l'endroit appelé Ṭelq, et en souvenir, y fit construire une église sous l'invocation de saint Michel (Dillmann,

de combat ; il y avait entre eux et le roi d'Abyssinie la distance d'une journée et demie de marche. Les musulmans tinrent conseil; l'imâm et une partie des émirs disaient : Marchons et précipitons-nous sur le roi : car il n'y aura pour nous qu'une de ses deux bonnes solutions : ou bien la victoire avec une récompense et du butin, ou bien le martyre dans la voie de Dieu et le paradis par la grâce de Dieu. — Mais la plus grande partie de l'armée répondit : Retournons dans notre pays. Les musulmans firent un butin considérable et s'en revinrent. L'imâm en fut accablé et pleura beaucoup : l'excès des larmes que lui firent verser ce retour et l'opposition de ses soldats rendit ses yeux rouges. Ils arrivèrent à Harar qui fait partie du pays de Sa'ad eddîn.

Peu après, l'imâm arbora un drapeau et le confia à l'émir Manṣour ben Maḥfouzh el-Gâtourî : il réunit autour de lui cent cavaliers, envoya avec lui plus de deux mille hommes d'infanterie et lui ordonna de marcher contre l'Abyssinie jusqu'à un endroit appelé Qaï-gé[1]. L'émir se mit en route et y arriva sans rencontrer de parti ennemi. Il y fit un butin considérable consistant en esclaves, en bêtes de somme, etc., et revint dans son pays.

L'imâm arbora un autre drapeau et le remit au vizir 'Addolé à

op. laud., p. 23; Perruchon, *op. laud.*, p. 67). Sous Baëda-Mâryâm, son successeur avait le titre d'Asguâ (Perruchon, *op. laud.*, p. 112). Lëbna-Dëngël établit, au lieu d'un seul, sept patrices dans le Faṭagâr et les expéditions contre les musulmans se multiplièrent. Au moment de l'invasion de Grâñ, l'autorité suprême appartenait à un patrice appelé Eslam-Sagad qui fut tué à Aïfars : il fut remplacé par un renégat du nom de Our'aï 'Othmân qui trahit ensuite Lëbna-Dëngël pour revenir à l'islamisme et livra cette province, souvent ravagée par les musulmans, à Grâñ. Après la défaite et la mort de l'imâm, le Faṭagâr, ainsi que le Bâli et le Daouâro demeurèrent en possession de 'Abbâs jusqu'à ce qu'il fut vaincu et tué par Gâlaoudéouos en 1545 (Conzelman, *Chronique de Galâwdêwos*, p. 28, v. 138). C'est dans cette province que fut livré le combat où périt Galadoudéouos en 1549 (Conzelman, *op. laud.*, p. 96, 175).

1. Cette particule *gé* qui est très répandue, paraît comme le croit M. Rossini-Conti, être dérivée d'une forme archaïque *gi* ayant un sens aussi

qui il donna cinq cents cavaliers et mille fantassins équipés pour la guerre et le combat. Il lui ordonna de marcher contre le Daouâro jusqu'à un endroit appelé Ouanbârya[1]. Il se mit en [F°10] route et y arriva sans livrer de combat ; il fit un butin [f. 10] considérable, puis il s'en retourna dans le pays des musulmans. Tandis qu'il était en route, les gens du Daouâro se tournèrent contre lui avec leur infanterie, leurs patrices et leur cavalerie; ils se rencontrèrent à Zamît qui est un fleuve d'eau courante et abondante. Les cavaliers se mêlèrent aux cavaliers, les héros aux héros. Le chef des chrétiens se nommait Arbaʿ-Chamal, c'était un homme gigantesque ; quant à leur cavalerie et leur infanterie, elles étaient innombrables. Le combat fut livré ; on se porta des coups de lance et d'épée, tellement que les armes étaient brisées, et les bras fatigués de frapper les cous et les crânes des infidèles. A ce moment, un cavalier musulman, appelé l'émir Modjâhid, fils de ʿAlî ben ʿAbd Allah Souḥa[2], chargea —

étendu que بلد ou بلاد en arabe : ville, territoire. Cf. Harargé, Geragé, etc. (Conti-Rossini, *Catalogo dal nomi di luogo dell' Etiopia*, p. 55, note 1).

1. Le texte disant formellement que Ouanbârya est situé dans le Daouâro, il est surprenant que Nerazzini (p. 10, note 3) en fasse un fleuve du Choa, c'est-à-dire dans une direction absolument opposée par rapport à Harar. Cette ville existe encore, au dire de D'Abbadie (*Géographie de l'Éthiopie*, p. 64).

2. Le Garâd ʿAlî Souḥa, fils de ʿAbd Allah, eut quatre fils qui se distinguèrent dans les guerres contre les chrétiens : le vizir Modjâhid, père de Nour, successeur de Grâñ, ʿAbd er-Razzâq, Aḥmad-Dîn et Aboun Daouah. Le surnom de Souḥa est aussi attribué à Modjâhid par la Chronique d'Abou Bekr Moḥammed ben Ḥosaïn (Paulitschke, *Harar*, p. 507) et par celle de Galaoudéouos (Conzelman, *Chronique de Galâwdéwos*, p. 43) : d'après cette dernière, il semble que ce soit un nom de tribu (*du peuple de* Souḥaouyan). Lors de l'expédition de Chëmbra-Kouré, il servait dans le corps d'armée du vizir ʿAddolé et, le jour de la bataille, parmi les cavaliers de l'imâm. Il fit partie de l'expédition du Bâli et reçut un commandement à l'avant-garde de l'armée lors de la retraite des musulmans. Il se distingua dans la conquête du Daouâro, terminée par la bataille d'Anṭakyah (1531) où il eut, pour sa part, à repousser l'embuscade commandée par le patrice Abèt, puis fut mis en déroute par les gens du Bâli : l'artillerie des musulmans put seule rétablir le combat. Il prit part, sous la conduite de l'émir Abou Bekr Qaṭîn, à

c'était un cavalier illustre, un lion terrible — contre le patrice Arba'-Chamal et lui porta un coup qui l'abattit à terre; Dieu précipita son âme en enfer. *Quel terrible séjour*[1]. Un autre cavalier musulman, appelé Nour, chargea contre un des patrices, le frappa au cou et le renversa à terre. Puis la lutte devint acharnée et le combat violent; les musulmans livrèrent une bataille meurtrière en proclamant la profession de foi, la glorification de Dieu et la prière sur l'Avertisseur par excellence. Les infidèles tournèrent le dos; les nôtres les éprouvèrent par la lance et l'épée et ils en tuèrent une quantité innombrable : aucun des musulmans ne périt, et le vizir 'Addolé revint dans son pays victorieux et chargé de butin.

L'imâm prépara alors une autre expédition contre le territoire des infidèles; il équipa une armée de braves et de héros. Il arbora un drapeau rouge qu'il confia à l'émir Ḥosaïn el-Gâtourî et lui donna cent cavaliers pris parmi les gens de guerre. Il arbora aussi un drapeau blanc qu'il remit au vizir Nour[2]. A cette

l'incendie de Dabra-Libânos, pilla Zagâlah dans le Faṭagâr, commanda avec Abou Bekr le corps de troupes envoyé par 'Addolé au secours de l'imâm, lors de l'attaque de Bèt-Amḥarâ, assista à l'attaque de Ouaṣl, à l'expédition d'Our'aï Aboun, chargé de piller les églises de Ouâlah, puis à celle de Zaḥarbouï Moḥammed contre l'église de Ḥaïq. Il fut ensuite chargé de soumettre le pays de Ouâg, battit et tua le patrice Eslam-Dahar, gouverneur de cette province, mais s'étant avancé imprudemment dans le territoire de Souf-Djamo et de Baḥr-Djamo, il faillit périr avec ses troupes et fut sauvé par le Garâd 'Abd en-Naṣr, gouverneur du Gânz. Il fut chargé ensuite par le vizir 'Abbâs d'imposer un tribut au Bégamdër. C'est lui qui, avec Amdouch, réussit à s'emparer de l'amba royal de Gëché où la famille royale fut massacrée, et des richesses incalculables pillées, mais il échoua en voulant chasser du Samèn, Galaoudéouos qui s'y était rendu peu après son avènement (cf. *Fotouḥ*, passim; *Étude sur l'Histoire d'Éthiopie*, p. 17-18, 109-110; Bruce, *Voyage*, t. II, p. 182-183, 189).

1. *Qorân*, sour. XIV, v. 34.

2. Le vizir Nour ben Ibrahîm était d'abord Kouchëm Garâd; en 1529, il opéra dans l'Ifât; lors de l'expédition de Chëmbra-Kouré, il se distingua au combat de Bâdeqé et dans la bataille qui termina la campagne, il servait parmi les cavaliers de l'imâm : celui-ci lui donna ensuite le commandement

époque, le drapeau de l'imâm était jaune : autour de lui étaient réunis deux cents cavaliers et plus, pris parmi les plus braves guerriers, sachant combattre d'estoc et de taille ; c'étaient les héros du combat. Il y avait sept mille fantassins dont le commandement fut confié à cinq personnes[1] ; c'était Naqdyah : il était alors musulman ; plus tard, il se fit chrétien — que Dieu nous garde de cela — et il fut tué dans l'infidélité ; le second était 'Abd el-Kérim ben 'Othmân surnommé Daouâro ; le troisième se nommait 'Omar ben 'Abd Allah ; le quatrième, 'Othmân ben 'Abd Allah, des gens du Sîm ; le cinquième, Moḥammed ; tous avaient embrassé l'islamisme. L'imâm réunit ses soldats et leur recommanda de ne pas tourner le dos ; puis il se mit en route avec une armée nombreuse, composée de cavaliers et de héros dont il n'était pas un qui n'affrontât cent infidèles et plus. On lança des partis de cavalerie jusqu'à ce qu'on fut arrivé à un pays appelé Zemîrdîn, dont une partie appartenait aux musulmans et l'autre aux chrétiens. On prépara alors les cavaliers et les fantassins et on tint conseil sur ce qu'il y avait à faire. L'avis unanime fut de marcher contre le Daouâro.

Je tiens d'Abou Bekr ben Isma'il qui y assistait les détails suivants. On marcha jusqu'à un endroit appelé Kaḥalberi[2] dans le Daouâro et l'on y rencontra des fantassins ennemis qui s'y étaient rassemblés et qui occupaient un chemin étroit où furent

d'un des corps d'armée qui envahirent le Daouâro ; il fut un des trente cavaliers qui prirent part avec Aḥmed à l'escarmouche de Dar-'Ali. Lors de la conquête du Daouâro (1531), il reçut de Grâñ avec un drapeau, le commande-d'une troupe composée des gens du Hargaya et du Choa. Quand âl'immment attaqua Lëbna-Dëngël à Bèt-Amḥara, il donna la moitié de ses soldats à Nour qui, après la défaite du roi d'Éthiopie (16 rabi' I, 938, 28 octobre 1531), fut envoyé pour piller et détruire l'église d'Astronsa-Mâryâm (cf. *Fotouḥ*, passim).

1. Cette phrase a été l'objet d'une confusion de Nerazzini qui ne nomme pas les cinq personnages qui suivent.

2. Ce renseignement est supprimé par N. qui ne nomme pas non plus la source de l'auteur.

resserrés les musulmans qu'ils y combattirent. Ceux-ci, avec l'aide de Dieu très-haut, remportèrent la victoire et les infidèles prirent la fuite après avoir perdu une partie des leurs. Il y avait là une église appelée Zahraq, élevée par les anciens rois; les nôtres la brûlèrent et s'en retournèrent pour regagner leur pays. Les infidèles étaient rassemblés à un endroit appelé Koub[1], entre le pays des musulmans et le leur. Les nôtres tinrent conseil sur ce qu'on ferait; les uns disaient : Revenons dans notre contrée; d'autres : Retournons vers celle des infidèles. Pendant la nuit, quelques musulmans s'enfuirent à l'insu de l'imâm pour regagner leur patrie; il partit à cheval à leur poursuite et en rejoignit quelques-uns qu'il ramena de force.

Quand on fut arrivé à Koub, les soldats dirent à l'imâm : Nous n'irons pas en Abyssinie si ta femme Dël-Ouanbarâ[2] ne

1. Le nom de Koub désignait à la fois une rivière et un canton habité antérieurement par des musulmans, car il fut ravagé par 'Amda-Şyon I, dans sa guerre contre Ḥaqq eddîn (Dillmann, *Die Kriegsthaten*, p. 8; Perruchon, *Histoire des guerres de 'Amda-Şyon*, p. 13, 121).

2. Bâti 'Dël-Ouanbarâ (en éthiopien : *La victoire est son siège*) était fille du célèbre Maḥfouzh. Lors de la grande expédition de l'imâm en 1531 elle accoucha à Zîfah d'un fils, Moḥammed, dont on verra plus loin les aventures. En 939 (1532-1533) elle donna à Aḥmed, qu'elle était venue rejoindre en Abyssinie, un autre fils qui fut nommé Aḥmed en-Nedjâchi. On remarquera ce surnom qui semble indiquer les vues futures de l'imâm. Mais cet enfant, né à Mihqoua, mourut peu après dans le Sarâoué. Après que Grâñ eut été vaincu et tué à Ouaïna-Degâ, elle s'enfuit vers l'Atbarâ et de là regagna Harar. Bermudez, qui la nomme Dinia Ambara, se contredit à son sujet : dans un passage, il prétend qu'elle se réfugia dans la province de Dagua (*Breve relação*, p. 65); plus loin (p. 77), il prétend que le roi d'Éthiopie, l'ayant faite prisonnière, la maria à Arius Diaz (Ayres Diz), chef des Portugais. Cette erreur a été fort justement relevée par Bruce (*Voyages*, t. II, p. 216-217), quoi qu'en dise l'éditeur moderne de Bermudez (p. 77, note 25). Un autre de ses fils, 'Alî Garâd, fut fait prisonnier quelque temps après, au cours d'une invasion du Daouâro. Elle épousa Nour, fils de Modjâhid, qui paraît avoir succédé à Grâñ dans son titre d'imâm et, après avoir obtenu d'échanger contre son fils Moḥammed, Minâs, frère de Galâoudéouos, dont elle avait sauvé la vie par son intercession, elle fit de la vengeance de son premier mari, la condition d'un second mariage. Nour entra en campagne et Galâoudéouos fut

s'en retourne pas en pays musulman : elle ne viendra pas avec nous dans la contrée des infidèles, car des émirs qui t'ont précédé, aucun n'a emmené sa femme avec lui. Dĕl-Ouanbarâ répondit : « Je ne m'en retournerai pas »; et son mari la mena jusqu'à l'Ifât[1]. Il rassembla ses troupes et partit de nuit pour

vaincu et tué en 1559 (cf. *Fotouḥ*, passim; *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 20, 21, 112, 113-114; et note 188, p. 262; Conzelman, *Chronique de Galâwdéwos*, p. xxii, 34, 141-142; Pereira, *Historia de Minas*, p. 19, 21, 22, 39, 41).

1. L'Ifât est situé sur la rive gauche de l''Aouâch et limité par deux affluents de ce fleuve, le Robi et le Kabani, entre le Choa et le Harar. Abou 'l-féda (*Géographie*, p. 160-161) le mentionne sous le nom d'Ouifât : c'était, d'après lui, le nom de la capitale du pays. Il était aussi connu sous le nom de Djabarta, et c'est là que se serait établie une colonie de Qoraïchites, issue, suivant quelques-uns, de 'Oqaïl, fils d'Abou Ṭâleb (Maqrîzî, *Historia reg. islam.*, p. 15). Un certain 'Omar, surnommé Oualachma', gouverna ce pays et d'autres qu'il avait reçus en fiefs du *ḥaṭi* (nĕgouch d'Abyssinie). Ce royaume fut ravagé par 'Amda-Ṣyon I dans sa guerre contre Ḥaqq eddîn (Dillmann, *Die Kriegsthaten*, p. 7 : D'Almeida, *Victorias de Ameda Sion*, p. 16, 28 ; Perruchon, *Histoire des guerres d''Amda Ṣyôn*, p. 13, 121). Il donna asile à un faux prophète qui avait excité Amano, roi du Hâdyâ, contre 'Amda-Ṣyon (Dillmann, *Die Kriegsthaten*, p. 9; Perruchon, *Histoire des guerres*, p. 87, 124) : une colonne envoyée par ce prince y subit un léger échec par suite d'une surprise nocturne, mais elle reprit l'avantage (Dillmann, *op. laud.*, p. 14; Perruchon, *op. laud.*, 32, 135). Le souvenir de ces victoires se conserva dans un chant en l'honneur de 'Amda-Ṣyon (Guidi, *Le canzoni geez-amariña*, VIII, v. 15). Ces détails combattent l'assertion de Maqrîzî, qui prétend que les souverains de l'Ifât, issus de 'Omar Oualachma', vécurent en paix avec leurs suzerains éthiopiens jusqu'au temps de 'Alî ben Ṣabr eddîn qui se révolta contre Saïfa-Ar'ad, fils de 'Amda-Ṣyon I (1342-1370). C'était de cette famille que descendaient les rois d'Adal (Maqrîzî, *op. laud.*, p. 15 et suiv.). Au milieu du xv[e] siècle, les musulmans formaient la majorité de la population de l'Ifât; ils étaient en grande partie chaféites et parlaient la langue abyssine; quelques-uns étaient ḥanéfites. On y exportait de l'or du Dâmot (Maqrîzî, *op. laud.*, p. 10-11). A l'avènement de Zarĕa-Ya'qob (1434), l'Ifât était devenue une province éthiopienne dont il donna le gouvernement à une de ses filles, *Amata-Giorgis* (Dillmann, *Ueber die Regierung*, p. 12; Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Ya'eqob*, p. 13-14). Plus tard, il la remplaça par un fonctionnaire qui avait le titre de Râq Masârâ (Dillmann, *op. laud.*, p. 13; Perruchon, *op. laud.*, p. 16). Ce fut sans doute Baëda-Mâryâm qui y restaura le christianisme. Ce prince y installa comme gouverneur un Oualasamâ (Perruchon, *op. laud.*, p. 112). Si l'on considère que la dynastie de l'Ifât, d'après

l'Abyssinie, jusqu'à ce qu'il arriva à l''Aouâch[1] ; c'est un grand fleuve qui tourne autour de nombreux pays : en automne, on ne peut le traverser que sur des planches auxquelles on attache par

Maqrîzî, descendait de 'Omar Oualachmâ, peut-être une faute pour Oualasamâ, il est permis de croire que Baëda-Mâryâm confia l'administration à un membre de la famille royale : le nom de Oualasamâ étant devenu un titre comme à Rome celui de César (cf. Ludolf, *Historia æthiopica*, t. II, ch. XVII, § 8). C'est ce qui arriva, même quand le gouverneur était chrétien. Ainsi Sousnyos (1605-1632) donna cette charge à un de ses gardes nommé Yolyos (Pereira, *Chronica de Susenyos*, p. 45) : la capitale de cette province se nommait Gafagaf : les gens de l'Ifât ne voulant pas accepter Yolyos, il fallut la force pour le leur imposer : il avait le titre de Oualasmâ (Pereira, *op. laud.*, p. 168). Nous trouvons plus tard, sous le même prince, un Ouâlasmâ du nom de Djourrou, gouverneur de l'Ifât (Pereira, *op. laud.*, p. 279). Ce titre se retrouve encore au milieu de ce siècle porté par un certain Moḥammed Ouallasmâ qui prétendait descendre d'Aḥmed Grâñ et qui gouvernait l'Ifât sous la suzeraineté du roi de Choa (Johnston, *Travels in Southern Abyssinia*, t. II, p. 42 et suiv.; Harris, *The Highlands in Ethiopia*, t. I, p. 314; t. III, p. 354). Après la conquête musulmane de Grâñ, le gouvernement de l'Ifât fut donné à Chemsou, chef des auxiliaires venus de la côte qui pilla et brûla entre autres une église construite par Eskĕndĕr (1478-1495). D'après Rochet d'Héricourt, l'Ifât ou Efât, réuni à l'Argoubba, se composait au milieu de ce siècle des vingt-un districts suivants : Mintchiâr, Bulga (Boulga), Barabrat, Gudarra (Goudarra), Kauraré, Gatchianni (Qatĕno), Aiegubbar (Aiegoubbar), Tiamsou, Mangueste (Mangĕst), Kavoette, Guĕdime (Gĕdĕm), Ganza, Santône, Cobbo, Bilou, Ouaelo, Mafoute, Ganzé, Guichet, Matrabiété, Manrat (*Voyage sur la côte orientale de la mer Rouge*, p. 264-265). Toutefois Krapf ne mentionne que six de ces provinces : Boulga, Fatagâr, Mentchar, Argobba et Geddem (*Reisen in Ost-Afrika*, t. I, p. 62).

1. Ce fleuve prend sa source dans les montagnes de Ouarqai et les deux rives de son cours supérieur sont occupées par les Gallas Metcha. Ses sources se composent de plusieurs masses d'eau de différentes grandeurs, situées à la surface du sol; les plus grandes de ces flaques d'eau peuvent avoir de huit à dix minutes de circuit; quelques-unes communiquent entre elles : leurs dérivations réunies en en seul ruisseau donnent naissance à l''Aouâch (Rochet d'Héricourt, *Voyage sur la côte orientale de la mer Rouge*, p. 250-251). Après avoir coulé de l'ouest à l'est, il suit la direction du sud au nord et sert quelque temps de limite aux populations Afar et Galla; puis il entre dans le territoire des premières en coulant de nouveau de l'ouest à l'est et se perd dans le lac d'Abhabbad, dans le pays des Afar Moudaïta.

dessous des peaux de bœuf; on les appelle dans le pays *lakha*[1]. Le fleuve s'étend depuis le Dâmot[2], jusqu'à ce qu'il se déverse

1. Cette description s'accorde avec celle des voyageurs modernes. « Nous construisions de petits radeaux avec des branches de bois sec liées en carré, sous lesquelles nous placions des outres enflées qui les maintenaient beaucoup au-dessus de l'eau et nous permettaient de les couvrir de nos bagages » (Rochet d'Héricourt, *Voyage sur la côte orientale de la mer Rouge*, p. 108; cf. aussi Harris, *The Highlands of Ethiopia*, t. I, p. 298-299; d'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 319; Soleillet, *Explorations éthiopiennes*, p. 79-80).

2. On appelle de nos jours Dâmot la province située sur la rive droite de l'Abâoui ou Nil bleu qui la sépare au sud des tribus gallas : elle est limitée au nord par l'Agaoumëdër, à l'est par le Gojâm, à l'ouest par les tribus à demi-sauvages des Changallas. Le passage du *Fotouḥ* semble indiquer qu'au XVI[e] siècle le Dâmot s'étendait aussi sur la rive gauche de l'Abâoui jusqu'aux sources et au cours supérieur de l''Aouach. Ce fait est confirmé par l'exagération d'un historien portugais qui le prolonge jusqu'à la ligne équinoxiale. (Le P. João dos Santos, *Histoire de l'Éthiopie orientale*, tr. Charpy, p. 177-178.) Il est à remarquer, dans ce sens, qu'on donne quelquefois le nom de Dâmoṭ à tout le plateau Sidama (D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 64), mais le rapprochement de ce nom avec le galla *damoca*, froid, n'a aucune valeur, les Gallas à l'époque de Grãñ n'ayant pas encore occupé les rives du cours supérieur de l''Aouâch. D'après le P. des Avanchers, les Sidamas comprendraient, entre autres, deux émigrations de gens venus du Dâmot, il y a environ trois cents ans (D'Abbadie, *op. laud.*, p. 267). En reculant la date approximative qui est donnée ici, on s'expliquerait l'extension du nom de Dâmot. Celui-ci apparaît dans la légende de Takla-Hâïmânot, comme gouverné au XIII[e] siècle, par un choum du nom de Motalâmé qui persécuta les chrétiens, entre autres les parents du saint et qui finit par être converti par lui (cf. Dillmann, *Chrestomathia æthiopica*, p. 36, 38; Conti-Rossini, *Il gadla Takla Haymanot*, p. 13, 38). D'après un passage d'un discours de ʿAmda-Ṣyon I, il semble que ce prince ait eu à combattre dans le Dâmot (Dillmann, *Die Kriegsthaten*, p. 16; Perruchon, *Histoire des guerres d'ʿAmda-Ṣyôn*, p. 39, 141). Peut-être une partie des habitants avait-elle pris part à la révolte de l'Angot qui eut lieu quelque temps auparavant. Cependant un corps de troupes éthiopiennes, probablement levées dans cette province, portait le nom de Dâmot et avait pour chef Markasâouî : ce sont sans doute les mêmes qui étaient appelées Batsar-Chotâl (Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Yaʿeqob*, p. 19). Le gouverneur de cette province avait, sous le règne de Zarëa-Yaʿqob, le titre de ʿErâq-Masaré (Dillmann, *Ueber die Regierung*, p. 13; Perruchon, *op. laud.*, p. 15) : un certain Madḥën-Zâmada en fut investi. Sous Baëda-Mâryâm, c'était un Saḥafalâm (Perruchon, *op. laud.*, p. 111, 112). Conquis par le vizir ʿAddolé, le

dans le lac salé près de Zeïla' [f. 11]. Les musulmans délibérèrent au sujet du butin, car, en entrant dans le Daouâro, il avait été convenu que toutes les prises qu'on ferait seraient partagées également entre les soldats : il se trouva que les uns en avaient fait et les autres non, à cause de dissentiments précédents entre eux. En arrivant à l''Aouâch, on rappela le butin. Les musulmans dirent : Nous n'en ferons pas et nous ne prendrons rien : ce que nous avons pris, c'est tout pour Dieu; mais si quelqu'un en fait, ce sera pour lui. L'imâm demanda conseil au Garâd Dîn[1] des [F°11]

Dâmot fut donné à gouverner à Sidi Moḥammed; le patrice chrétien qui s'y trouvait, Dahar Goïta, s'enfuit sans combattre dans le Gafat, mais les gens de ce pays le chassèrent et détruisirent son armée. Dans sa relation, Alvares fait un grand éloge du Dâmot (Damute) dont les esclaves sont très estimés chez les Maures et qui exporte en abondance de l'or qui lui viendrait, d'après la tradition, des pays des Amazones (Alvares, *Verdadeira Informação*, ch. XXXIII, p. 116; cf. aussi Bermudez, *Breve Relação*, ch. LI, p. 104-111 ; Lobo ap. Legrand, *Relation d'Abissinie*, p. 113-115; *Histoire de ce qui s'est passé au royaume d'Éthiopie*, p. 104-115; Bruce, *Voyage*, t. III, p. 293). C'est dans le Dâmot qu'est situé Achfa, où Théodoros II avait son camp et sa résidence lorsqu'il reçut la visite de H. Rassam, chargé de négocier la libération des prisonniers anglais (cf. Rassam, *Narrative of the British Mission to Theodore*, t. I, p. 241-273).

1. Le Garâd Dîn ben Adem, qui portait aussi le titre de Farachaḥam, commandait à Zîfah entre l'Abyssinie et le Harar. Il avait une réputation bien établie de justice, de générosité et de piété, et on voit que l'imâm le consultait dans les questions délicates. Il se distingua au combat de Bâdeqé; à la bataille de Chëmbra-Kouré, il tua le choum du Siré. Après la bataille d'Anṭakyah (1531), il fut chargé de poursuivre les Éthiopiens fugitifs; il se fit remarquer dans le combat contre les débris de l'armée de Ouasan-Sagad, accompagna Naṣr et établit l'autorité de l'imâm sur la tribu de Sagara dont il était originaire. Il prit parti pour Aḥmed dans sa querelle avec le sulṭân 'Omar-dîn; chargé de conquérir le pays des El-Mâyâ, il y réussit après un échec causé par l'imprudence de Bichârah, et en fut nommé gouverneur. Après la mort de l'imâm, il se rallia aux chrétiens et passa au service de Galâoudéouos, tout en restant musulman, puis revint près de l'émir Nour ben Modjâhid à Harar et y mourut (cf. *Fotouḥ*, passim). Cette conduite de Galâoudéouos vis-à-vis de ceux qui se rallièrent à lui est confirmée par la chronique de ce prince (Conzelman, *Chronique de Galâwdêwos*, ch. XX, p. 26-27, 137) et Castanhoso (*Historia das cousas*, ch. XXV, p. 80-81). Peut-être est-ce l'exécu-

tribus de Sagara[1]. Celui-ci lui répondit : Agis ainsi. Alors l'imâm informa l'armée qu'une fois le cinquième du butin prélevé, celui-ci appartiendrait à celui qui l'aurait fait. Il rassembla ensuite ses troupes et les divisa en trois corps. A la tête du premier, il mit le vizir 'Addolé qui reçut l'ordre de passer par la droite de l'Ifât : c'était un homme de bon conseil, sage et avisé. Le deuxième corps fut commandé par le vizir Nour ben Ibrahim; l'imâm lui ordonna de prendre par la gauche de l'Ifât; le troisième corps, où était Aḥmed avec les cavaliers glorieux et les nobles héros, s'avança par le centre, entre les deux autres.

Quant au vizir 'Addolé, il marcha à droite, sans savoir qu'il y avait là des infidèles. Tandis qu'il était en route, il rencontra des tentes dressées où étaient des troupes et des patrices chrétiens. Leur chef était Ouanâg-Jân : dans leur langue, ce mot signifie « le lion du roi »[2]. Ouanâg est aussi le surnom sous lequel est connu le gouverneur de l'Ifât (?) : c'était un brave. Les musulmans ne furent pas longs à se jeter sur l'ennemi; ils livrèrent un combat acharné dès l'aurore. Parmi eux était un cavalier appelé Farachaḥam Saṭout[3] du Daouâro; il avait été chrétien, puis avait passé du pays des infidèles dans celui des musulmans où il

tion du renégat par les Portugais, racontée dans ce dernier chapitre, qui détermina Dîn à revenir dans l'Adal.

1. Les Sagara paraissent avoir été une tribu ṣomâlie dont le nom s'est conservé dans celui de Sagharrah, village ṣomâli sur la route de Harar (Burton, *First Footsteps*, p. 274). Cette mention manque dans N. (p. 12).

2. Ou plus exactement « Le lion est roi ». Nerazzini le nomme : *Naggi-Gian* (p. 12). Il ne doit pas être confondu avec le renégat, père de Sîmou, dont il sera question plus loin.

3. Nerazzini : *un certo Farsciakam* (p. 13). Le renégat Farachaḥam Saṭout est au contraire bien connu. Il était originaire du Sîm et se déclara pour l'imâm contre le sulṭân 'Omar-dîn qui voulait s'approprier le butin fait dans le Daouâro; prit part à l'expédition du Bâḷi, à celle de Charkhah, à l'assaut de Ouaṣel dans le Bèt-Amḥarâ, à la poursuite dirigée par le Garâd Aḥmouchou contre le roi d'Abyssinie. Il assista, sous les ordres du vizir 'Addolé, à la conquête du Bâli et se distingua à la bataille livrée par le vizir 'Abbâs à Tasfa-Lë'oul dans le Sarâoué (cf. *Fotouḥ*, passim).

avait embrassé l'islamisme par une conversion sincère et de bon aloi. C'était un des cavaliers les plus illustres et les plus renommés par sa bravoure ; son corps était mince ; il défendait l'honneur de l'islâm. A ce moment, il chargea le maudit patrice Ouanâg-Jân, le frappa d'un coup qui l'étendit à terre et Dieu précipita son âme en enfer : *Quelle affreuse demeure*[1] ! Alors les infidèles prirent la fuite et tournèrent le dos ; on en tua une quantité innombrable ; les musulmans s'emparèrent de leurs tentes et de toutes leurs richesses ; quant aux chevaux, aux armes et aux bestiaux, on ne pouvait les compter ; ils prirent aussi les femmes et les biens, entre autres la fille de la tante maternelle du roi Ouanâg-Sagad, fils de Nâ'od, fils d'Admâs, fils de Zarĕa-Ya'qob[2].

1. *Qorân*, sour. XIV, v. 34.

2. Il semblerait, d'après ce passage, que Baĕda-Mâryâm, fils de Zarĕa-Ya'qob et père de Nâ'od, avait comme nom royal Admâs (cf. Admâs-Sagad, nom royal de Minâs). Mais la chronique de ce prince rapporte que le sort désigna le nom de Dâouit pour être celui du roi à partir de son avènement au trône. Ce fut la reine Qañ Ba'altéḥât, ou Eléni (Hélène) qui reçut le surnom d'Admâs-Mogasâ (Le diamant est sa beauté). Cf. Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Ya'eqob et de Baĕda-Mâryâm*, p. 124-125. Toutefois ces indications sont loin d'être absolument certaines, car M. Perruchon fait justement remarquer que dans toutes les chronologies, Baĕda-Mâryâm porte Cyriacus et non Dâouit comme nom royal. Ce dernier, d'ailleurs, est presque toujours un nom composé formé d'un titre et non pas emprunté à l'histoire juive ou chrétienne : Cf. Ḥĕzb-Nâñ (Takla-Mâryâm) ; Mehĕrka-Nâñ (Saroué-Iyasous) ; Badĕl-Nâñ ('Amda-Iyasous) ; Ouanâg-Sagad (Lĕbna-Dĕngĕl) ; Aṣnâf-Sagad (Galâoudéouos) ; Sĕlṭân-Sagad (Sousnyos) ; 'Alam-Sagad (Fâsiladas) ; Admâs-Sagad (Minâs) ; Malak-Sagad (Sartsa-Dĕngĕl) ; Aĕlâf-Sagad (Yoḥannĕs I) ; Adyâm-Sagad (Iyâsou I) ; Lĕ'oul-Sagad (Takla-Hâïmânot I) ; Asrâr-Sagad (Téouoflos) ; Tsaḥaï-Sagad (Yosṭos) : Adabâr-Sagad (Dâouit). Seul Zarĕa-Ya'qob fait exception : son nom de roi fut Quostantinos (Constantin). Il n'est pas impossible que Baĕda-Mâryâm ait porté, comme Minâs, le nom royal d'Admâs-Sagad, d'autant plus que la généalogie donnée ici est d'accord avec celle des chroniques éthiopiennes. Cf. sur ces formations une note de M. Guidi, *Di due frammenti relativi alla storia dell' Abissinia*, p. 10-11. Zarĕa-Ya'qob (Semence de Jacob), fils de Dâouit I, succéda à son frère 'Amda-Iyasous en 1434. Malgré quelques qualités, il paraît avoir été fanatique et tyrannique. Après avoir au début de son règne distribué le gouvernement des provinces d'Éthiopie à divers membres de sa famille, même à

L'imâm la donna au vizir ʿAddolé qui l'emmena dans le pays des

ses sœurs et à ses filles, il le leur retira et même les persécuta. Cédant à des dénonciations dont la fausseté fut reconnue plus tard, il remplit le pays d'exécutions sous prétexte d'extirper le culte du démon, ou peut-être les pratiques magiques dont il nous est resté des traces dans les manuscrits contemporains (cf. mes *Apocryphes éthiopiens*, fasc. VII); il composa même dans ce but un traité intitulé *Masḥafa-Bĕrhân* (le Livre des Lumières) dont M. Dillmann a donné une traduction abrégée. La littérature religieuse fleurit sous son règne, soit par des ouvrages originaux comme l'*Egziabḥèr-Nagsa* (Le Seigneur règne) et l'*Organon-Dĕngĕl* (Panégyrique de la Vierge) d'Abbâ Giyorgis; soit par des traductions, comme celle du *Taamra-Mâryâm* (Les miracles de Marie) et celle des *Annales* d'Ibn el-ʿAmîd, plus connu sous le nom d'El-Makîn. C'est à cette époque que commence la polémique entre Occidentaux et Orientaux sur l'orthodoxie de la religion en Abyssinie. Il eut à soutenir une guerre acharnée contre Chehâb eddîn Badlâï (Aroué Badlâï), roi d'Adal, qu'il vainquit et tua, puis contre Mâhiko, le Garâd du Hâdyâ, qui affectait de se rendre indépendant. La cruauté de Zarëa-Yaʿqob s'accrut dans ses dernières années. Sur le plus léger soupçon, il fit mourir sous le bâton sa femme, la reine Ṣyon-Mogasâ, et jeter en prison son fils Baëda-Mâryâm, coupable d'avoir pleuré sa mère. Il mourut à Dabra-Berhân le 26 août (3 d'épagomène) 1468 et fut enterré dans l'île de Dagâ (cf. *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 12, 102 et notes 104-107, p. 242-246; Dillmann, *Ueber die Regierung des Zarea-Yacob*; Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a Yâʿeqob et de Ba'eda Mâryam*, p. IX-XXVIII et p. 1-103; D'Almeida, *Historia de Ethiopia alta*, ap. Perruchon, *op. laud.*, appendice, p. 199-205; Bruce, *Voyage*, t. II, p. 172-82).

Baëda-Mâryàm (Celui qui est dans la main de Marie), le même qu'Admâs, fils et successeur de Zarëa-Yaʿqob, naquit en 1448, succéda à son père en 1468 et se hâta de ramener par une amnistie générale la paix dans toute l'Éthiopie où il fit bâtir des églises. Après une lutte difficile contre les Dobʿa, population païenne du sud-est du Tigré, il finit par les soumettre après en avoir exterminé une grande partie. Ladaʿë-ʿOthmân, roi d'Adal et successeur de Moḥammed fils de Badlâï, rompit le traité de paix conclu par son prédécesseur. Les musulmans, d'abord vaincus, reprirent l'offensive et firent subir une défaite aux deux armées chrétiennes qui les avait envahis. Baëda-Mâryâm mourut peu après le 12 de ḥĕdâr, en 1478, après avoir régné dix ans (cf. *Études sur l'histoire d'Éthiopie* p. 12, 102-103; et notes 108-112 *a*, p. 246-247; Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Yaʿeqob et de Ba'eda-Mâryâm*, p. XXXIII-XXXV, 105-182; id., *Histoire d'Eskender, d'ʿAmda-Ṣeyon II et de Nâʿod*, p. 7-10, 29-33; 46-48; Bruce, *Voyage*, t. II, p. 82-96).

Naʿod, fils de Baëda-Mâryâm, succéda en 1495 à son neveu ʿAmda-Ṣyon II, fils et successeur d'Eskëndër et supplanta son frère Enqua-Esraël. Il prit pour nom de roi Anbasâ Batsar (Lion pour l'ennemi), et il réprima les vel-

musulmans : le roi d'Abyssinie la lui racheta pour cinquante onces d'or rouge[1].

Pour le corps d'armée où se trouvait l'imâm, il se dirigea vers Anṭoukyah, une des capitales. Les musulmans avaient pour les guider sur cette route un homme appelé Sîmou et surnommé Saqrah : alors il était musulman; plus tard, il apostasia et se fit chrétien. Il se saisit de deux infidèles qu'il présenta à l'imâm. Celui-ci les questionna sur les ennemis; ils répondirent : Nous ne connaissons que la patrice Ouanâg-Jân qui s'est dirigé vers la route du vizir ʿAddolé[2]. Il y avait à Anṭoukyah une église chrétienne où entrèrent les principaux émirs musulmans; c'étaient l'émir Ḥosaïnben Abou Bekr el-Gâtourî, gouverneur du Daouâro après la conquête : l'émir ʿAlî, gouverneur de l'Angot[3]

léités d'indépendance de Takâ-Krëstos, proclama une amnistie pour tout ce qui s'était passé sous ʿAmda-Ṣyon II et défendit d'y faire allusion Sous son règne, les musulmans subirent de graves échecs dans le Bâli. Il mourut le 30 juillet (8 de naḥasé) 1508 et fut enterré à l'ambâ royal de Gëché, laissant le trône à son fils Ouanâg-Sagad, plus connu sous le nom de Lëbna-Dëngël (Encens de la Vierge) et, chez les Portugais, de David (cf. *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 13, 103, et note 118, p. 249; Perruchon, *Histoire d'Eskender, d'ʿAmda-Ṣeyôn II et de Naʿod*, p. 14-16, 33-37, 49-52; Bruce, *Voyage*, p. 128-132).

La tante maternelle de Ouanâg-Sagad devait être sœur d'Eléni et fille de Moḥammed, gouverneur musulman du Daouâro. C'est par erreur que Nerazzini (p. 13) dit qu'elle était « la sœur de Naggi-Gian ».

1. Environ 1755 grammes. Nerazzini se contentant de traduire *ouqyah* par « gramme », dit qu'elle fut rachetée pour « 50 grammes d'or ». La rançon n'aurait pas été forte ! Cf. sur la valeur de l'once qui pesait sept mithqals et demi d'or une note de M. Conzelman, *Chronique de Galâwdéwos*, p. 142, note 3, et les auteurs cités.

2. Tout ce passage est encore mutilé et altéré dans Nerazzini, dont je crois devoir citer la phrase : *Le guide dei Mussulmani erano due Cristiani, che avevano dato informazioni sopra la strada al vizir Addili* (p. 13).

3. L'Angot est une province du Tigré, près des sources du Takazzé, entre le Lastâ, le Ouadela, l'Aijjo et le pays des Danâkil ou Afar. L'Angot fut visité par Alvares qui décrit l'église de Kuorkuora, celle de Dancoua, etc. Il remarque que, dans ce pays, on se servait pour les transactions de sel (*amolé*) et de fer (*Verdadeira Informação*, p. 54-56, 62-71), cf. sur l'Angot, Krapf, ap. (Cooke), *Routes in Abyssinia*, p. 154-155; Henty, *The march to Magdala*,

après la conquête; le Garâd Aḥmouchou [1], Kouchem Abou Bekr, le cheïkh, l'ascète, le vénérable Ḥâmed [2], fils de l'ascète vertueux, le cheikh Ouâchrah [3]. L'imâm y pénétra aussi, ayant

p. 319-366; Rohlfs, *Im Auftrage*, p. 134-143. Une tradition prétend que ce pays fut évangélisé par Abimos, disciple d'Arëyana-Ṣagahou, à qui Takla-Hâïmânot avait confié le monastère de Dabra-Dada et le soin de ramener à la foi chrétienne les habitants de l'Amḥara (cf. mes *Règles attribuées à S. Pakhôme*, p. 18). Sous Zarëa-Ya'qob, le gouvernement de l'Angot fut confié à une fille du roi nommée Bâḥër-Mangëchâ (Dillmann, *Ueber die Regierung*, p. 12; Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Ya'eqob*, p. 13); elle fut remplacée plus tard par un gouverneur qui avait le titre de Râq Mâsârê (Dillmann, *op. laud.*, p. 13; Perruchon, *op. laud.*, p. 15); sous Baëda-Mâryâm, celui de Baḥr-Nagâchi (Perruchon, *op. laud.*, p. 111). Le même prince y fonda un sanctuaire appelé Dabtarâ-Mâryâm (Perruchon, *op. laud.*, p. 177). A l'époque de l'invasion de Grâñ, l'Angot était gouverné par l'Azmâtch Takla-Iyâsous qui l'avait réuni au Tigré et à Dakhono. C'est lui qui fut vaincu et tué à Aïfars (1531).

1. Le Garâd Aḥmouchou, fils d'Aḥmed, servait dans le corps d'armée de Grâñ lors de la campagne de Chëmbra-Kouré; il se distingua au combat de Bâdeqé, à celui de Chëmbra-Kouré; fut des trente cavaliers qui accompagnaient l'imâm à l'escarmouche de Bouro où il fit prisonniers les patrices Këflé et Kouli. Cependant, après le retour des musulmans à Harar, quand Grâñ voulut que le butin fût employé à préparer la conquête de l'Abyssinie, Aḥmouchou se rangea du parti du sulṭân 'Omar-dîn qui prétendait mettre la main sur ces richesses et expulser Grâñ en Arabie, s'il s'y opposait. Il se réconcilia cependant avec l'imâm, car nous le verrons prendre part à l'expédition du Bâli et mériter des reproches; néanmoins il reçut, lors de la retraite des musulmans, le commandement d'un des deux corps d'armée; il conduisit aussi des troupes avec un drapeau spécial dans l'invasion du Daouâro qui se termina par la bataille d'Aïfars (1531); il s'empara avec Zaḥarbouï Moḥammed d'une partie du trésor de Ouasan-Sagad déposé à Djatou, dans le Daouâro, et plus tard, il se distingua dans la lutte contre les troupes de ce patrice. Grâñ faisait grand cas de ses avis. Lors de l'attaque de Bèt-Amḥarâ, il servit dans le corps d'armée du vizir Nour; il fut ensuite chargé de poursuivre le roi d'Éthiopie fugitif et ne le manqua que de peu de temps. Malgré l'avis de Nour et dépassant les instructions qu'il avait reçues de Grâñ, il alla assiéger l'amba royal de Gëché, mais il échoua et fut pris en fuyant, pendant la déroute des musulmans (rebi' II 938, novembre-décembre 1531). Le roi d'Abyssinie le fit tuer (cf. *Fotouḥ*, passim).

2. Ḥâmed, fils de Ouâchrah, fit partie du corps de troupes commandé par le vizir 'Addolé à la bataille de Chëmbra-Kouré.

3. Tous ces noms, sauf celui de l'émir 'Alî, manquent dans Nerazzini.

avec lui sa femme Dël-Ouanbarâ, fille de l'émir Maḥfouzh [1]; ils n'y trouvèrent aucune richesse; ils la brûlèrent et la détruisirent. Sur ces entrefaites, il arriva un messager de la part du vizir ʿAddolé pour annoncer la victoire, le succès, le butin et la mort du patrice Ouanâg-Jân. Les musulmans en ressentirent une grande joie et firent retentir les tambours et les timbales[2].

1. L'émir, ou plus exactement l'imâm Maḥfouzh, appelé aussi Moḥammed (Mahamed) par João de Barros, paraît avoir joué le même rôle que Grâñ dans son attitude vis-à-vis le roi d'Adal et dans les guerres d'Abyssinie. Il était gouverneur de Zeïla' et se procurait des armes auprès des marchands catalans qui lui dénonçaient les Portugais, leurs rivaux de commerce. Connaissant l'habitude des Éthiopiens de jeûner strictement pendant quarante jours, il choisissait cette époque pour faire ses incursions et tomber sur des ennemis affaiblis par le jeûne. Pendant ving-cinq ans, il porta ses ravages dans le Faṭagâr et dans le Choa où il poussa jusqu'à la rivière Doukham. Après avoir entraîné le roi d'Adal, Moḥammed, à la guerre contre l'Éthiopie, il fut surpris par Lëbna-Dëngël dans le Faṭagâr et fut tué en combat singulier par un ancien religieux appelé Gabra Andreyas; les musulmans furent mis en déroute, le roi d'Adal prit la fuite avec quatre compagnons et n'échappa que grâce à la trahison des gens du Daouâro qui le cachèrent. Cet événement arriva en juillet 1517, le même jour, dit-on, que la destruction de Zeïla' par la flotte de Suares. Maḥfouzh laissait deux enfants : Dël-Ouanbarâ qui épousa Grâñ, puis Nour, et le Garâd Aḥmadouch (cf. João de Barros, *Asia*, Dec. III, l. I, ch. v; Alvares, *Verdadeira Informação*, ch. CXIII, p. 146-148; Ludolf, *Commentar.*, l. II, ch. xv, nº LV, p. 256-257; Bruce, *Voyage*, t. II, p. 122-123; 130-132, 145-151; Harris, *The Highlands of Ethiopia*, t. II, p. 53-54; Burton, *First Footsteps*, p. 307-309; Paulitschke, *Harar*, p. 221-222; Conti-Rossini, *Storia di Lebna-Dengel*, p. 6-7, 16-18).

2. Les timbales qui portent ici le nom amhariña de *naggarit* (pl. ar. *naqâqir*) ont été empruntées aux Éthiopiens et, de nos jours, l'usage s'en est répandu chez les Gallâs et les Ṣomâlis (cf. Paulitschke, *Ethnographie*, p. 148). Le chef des timbaliers se nomme Nagarit-Metch Alaka; ils interviennent pour un tiers dans les fonctions de bouchers qu'exercent les bûcherons; ils coopèrent à l'abattage, au dépeçage de ce tiers, et ils se réservent sur cette portion tous les droits que ces derniers prélèvent sur la viande. Si la peau d'une timbale vient à être crevée, ils fonctionnent de droit sur la première bête à abattre et ils en prennent la peau pour réparer la timbale. Chaque timbalier a deux instruments qu'il sangle sur une mule, et il chevauche sur la croupe en exécutant les batteries. Si la mule vient à mourir, il doit porter lui-même ses timbales un jour durant. Un des timbaliers porte

Le troisième corps d'armée, commandé par le vizir Nour, passa à gauche d'Anṭoukyah, fit du butin et revint près de l'imâm; de même le vizir ʿAddolé. Les musulmans se réunirent dans Anṭoukyah. L'imâm dressa une tente blanche dans cette ville qui fait partie de l'Ifât en Abyssinie. Au milieu de l'après-midi, les nôtres virent près d'eux les éclaireurs des infidèles. L'imâm monta à cheval pour les poursuivre avec une troupe de cavaliers; le camp resta à sa place. Les ennemis prirent la fuite; il ne périt qu'un seul d'entre eux qui fut tué par Kouchem Abou Bekr: celui-ci était à cheval; il descendit de sa monture et tua le chrétien. L'imâm et ses compagnons revinrent au camp.

Le lendemain, les musulmans partirent en expédition dans [F°12] l'Ifât [f° 12], laissant le camp à sa place; ils firent un butin considérable d'esclaves et de meubles; les uns revinrent au camp; d'autres passèrent la nuit sur le lieu même de leur expédition; c'étaient des Ṣomâlis, etc., et des soldats connus sous le nom de *ghazou* (irréguliers); il y avait aussi des soldats de l'imâm[1]; celui-ci les rencontra le troisième jour; ils avaient pris beaucoup de fils et de filles de chefs chrétiens. Le quatrième jour, Aḥmed rassembla son armée et se dirigea vers la ville de Gĕndĕbĕlo[2]. Ils avaient pour guide l'émir Aḥmouchou qui marchait à l'avant-garde des troupes avec un étendard rouge. Ils cheminèrent toute la journée par un chemin étroit, montant et descendant sans

un vaste parasol en étoffe rouge, fixé à une longue hampe... Le chef des timbaliers désigne un de ces hommes pour faire l'office de bourreau du Dedjazmâtch: il doit recevoir lui-même le condamné des mains du chef des gardes, le remettre à l'exécuteur et surveiller l'exécution. A l'exécuteur revient de droit l'habillement du supplicié. Tout bœuf, âne ou cheval provenant d'une razzia, et ayant la queue coupée, revient de droit au chef des timbaliers (Arnaud d'Abbadie, *Douze ans de séjour dans la Haute-Éthiopie*, p. 379-361).

1. Tout ce passage depuis le commencement du paragraphe manque dans la traduction de Nerazzini.

2. Gĕndĕbĕlo est aussi mentionné par la Chronique de Baĕda-Mâryâm comme une des villes de l'Ifât (Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Yaʿeqob et de Baĕda-Mâryâm*, p. 182).

cesse; bêtes et gens étaient fatigués; la femme de l'imâm était portée sur les épaules des soldats à cause de l'étroitesse de la route. Au coucher du soleil, le campement fut établi dans un endroit appelé Daq où il y avait du *qât*[1] en quantité; il fut dressé avec beaucoup de peine par l'émir Aḥmouchou à l'avant-garde de l'armée. Celui qui établissait le campement à l'arrière-garde se nommait Garâd ʿAbd en-Nâṣer[2]. Aḥmouchou lui dit, tan-

1. Le *qât* (قات, *Catha edulis* de Forskal; *Celastrus edulis* de Vahl, *Catha Forskalii* de Richard, *Trigonotheca serrata* de Hochst), appartient à la famille des Célastrinées. Les feuilles et les jeunes pousses de cette plante ont des propriétés stimulantes analogues à celles de la coca du Pérou; mâchées à petites doses, elles provoquent une insomnie agréable; à hautes doses, une sorte d'ivresse légère; leur saveur est légèrement amère et astringente. L'usage du qât est très répandu dans l'Arabie méridionale et on en fait une grande consommation aux veillées mortuaires, dans les fêtes à l'occasion de la naissance, de la circoncision et du mariage; c'est également la première chose qu'on offre à un hôte. Les bourgeons sont l'objet d'un commerce intérieur, bien plus important que celui du café; toutefois, comme ils doivent être mâchés frais, ils ne sont pas exportés (cf. Niebuhr, *Description de l'Arabie*, t. I, p. 204; Botta, *Relation d'un voyage dans le Yémen*, p. 45-46, 98-99; F. Fresnel, *L'Arabie vue en* 1837-38, p. 13-14; Barbier de Meynard, *Notice sur l'Arabie méridionale*, p. 108-109). Le *qât* existe aussi sous le nom de *tchat* dans l'Éthiopie méridionale où son usage remonte assez haut. D'après une tradition, il aurait été introduit d'Abyssinie dans le Yémen vers 1430 par le cheïkh Ibrahim Abou Zarbay, la même année que le cheïkh Ech-Châdzeli aurait importé le café en Arabie. Ce synchronisme, pour ne pas parler des faits eux-mêmes, est au moins douteux. Les annales éthiopiennes le mentionnent au temps de Ṣabr eddîn, l'ennemi de ʿAmda-Ṣyon I (Dillmann, *Die Kriegsthaten des Königs ʿAmda-Sion* p. 7, note; Perruchon, *Histoire des guerres d'ʿAmda-Ṣyôn* p. 12, 120); Maqrîzî en signale l'usage chez les habitants de l'Aoufât (Ifât) et particulièrement chez les lettrés, et lui donne le nom de *djât*. Au Harar où il est très répandu, on en distingue quatre qualités : arous, gambât, taglaéi et wâléi. Le marché au qât est situé près de la porte d'Er-Raḥmah. Son usage s'étend avec l'islâm, c'est ainsi qu'il s'est répandu jusque chez les Gallâs et dans le Djimma (Burton, *First Footsteps*, p. 76, 77-79, notes; Rochet d'Héricourt, *Second Voyage sur les deux rives de la mer Rouge*, p. 290-291; Paulitschke, *Harar*, p. 247; id., *Ethnographie Nord-Ost Afrika's*, t. I, p. 166; Robecchi-Bricchetti, *Nell' Harrar*, p. 129-130).

2. Le Garâd ʿAbd en-Nâṣer servit dans le corps d'armée de Grâñ lors de l'expédition de Chëmbra-Kouré et fut nommé gouverneur du Ganz après la conquête. Il était secrétaire de l'imâm, se distingua au combat de Bâdeqé; à

dis qu'il plantait les tentes : Quand tu seras fatigué, que Dieu t'assiste. 'Abd en-Nâṣer, comme tu est fort pour dresser une tente[1] !

Une partie de la nuit était déjà passée, quand l'imâm arriva au camp, au milieu de l'arrière-garde, à la queue de l'armée. Les soldats étaient si fatigués des difficultés de la route qu'ils s'endormirent sans rien manger. Le lendemain, ils parti-

la bataille de Chëmbra-Kouré, il faisait partie des cavaliers de l'imâm, blessa d'un coup de lance le patrice Yona'èl déjà frappé par le Garâd Chim'oun; il était des trente cavaliers qui accompagnèrent Aḥmed dans l'escarmouche de Bouro ; il prit parti pour lui dans sa querelle avec le sulṭân 'Omar-dîn à propos de l'emploi du butin fait dans une razzia contre le Daouâro. Lors de la conquête de cette province (1531) il se distingua à l'arrière-garde de l'armée musulmane; il avait avec Zaḥarbouï 'Othmân le commandement des armes à feu. A la bataille d'Aïfars, il fut laissé en arrière pour garder le butin et les bagages à 'Andourah dans le Daouâro. Il fut ensuite de ceux qui attaquèrent le roi d'Abyssinie retranché à Dakhondour, où il tua un neveu du patrice Roubèl, le vaincu de Chëmbra-Kouré. Quand Lëbna-Dëngël s'enfuit du Dâmot dans le Ouâg, 'Abd en-Nâṣer reçut le commandement de 200 cavaliers envoyés en avant pour surveiller sa marche ; puis il alla brûler l'église d'Andigabtân dans le Choa, pilla et incendia celle de Daradbi; il se distingua à l'assaut de Ouaṣel dans l'expédition de Bèt-Amḥarâ, pilla et brûla l'église de Ganata-Giyorgis et celle de Ḥaïq en 939 hég. (1531-1532) (cf. *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 14, 104). Il reçut ensuite la mission de soumettre le pays de Ganz et d'en convertir les habitants ; il fut aidé dans cette tâche par un corps d'El-Mâyâ, conduits par leur chef Tasfo, après leur soumission à l'islâm. Il imposa ensuite la capitation aux habitants du Kambat et à une province du Hâdyâ. Il épousa la sœur du chef de cette province et fut envoyé avec son beau-frère au secours du vizir 'Addolé lors de la conquête du Bâli (1532). A son retour, il chassa de la province de Ganz le patrice Yeker qui s'en était emparé avec une armée, délivra ensuite le vizir Modjâhid qui s'était imprudemment avancé dans le pays de Souf-Gâmo et de Baḥr-Gâmo et s'y trouvait bloqué. Après avoir rejoint l'imâm, il fut envoyé par lui avec 'Addolé pour conquérir le Dâmot, puis en expédition contre l'Angot en ramadhân 939 (avril 1533). Il se distingua dans la guerre du Tigré, prit part à la poursuite du roi d'Abyssinie à travers le pays des Mazâgâ et le Dambyâ et faillit le surprendre dans cette dernière province. Au retour de cette expédition, il mourut avec sa femme Bilqisah dans le Sarâoué, quelque temps après la mort du vizir 'Addolé, en 1534 (cf. *Fotouḥ*, passim).

1. Tout ce passage depuis l'arrivée à Daq manque dans la traduction de Nerazzini (p. 13).

rent pour un endroit appelé Bâzmeli dans l'Ifât, appartenant aux infidèles; c'est un endroit très fort. Ils y passèrent la nuit, et le lendemain, ils entrèrent à Gëndëbëlo, en Abyssinie. Elle appartenait au roi de ce pays et était peuplée de musulmans qui payaient la capitation à ce prince. Les habitants, cheïkhs, jurisconsultes, marchands et gens de la campagne vinrent au devant d'Aḥmed et de ses soldats, leur rendirent de grands honneurs et leur fournirent une aide de vingt onces d'or[1]. A cette époque Aḥmed était pauvre; et les soldats et les émirs prirent une part de cette somme et lui dirent: Nous la donnons à ta femme Ḍël-Ouanbarâ. Aḥmed refusa et répondit: Ceci est pour la guerre sainte. Les émirs firent une démarche auprès de lui, mais il repoussa leur intervention: c'étaient l'émir Ḥosaïn el-Gâtourî, le vizir 'Addolé, le Garâd Dîn et l'émîr 'Alî (qui fut plus tard) gouverneur de l'Angot. Il refusa de prendre cet or pour sa femme et leur dit : « Cela ne lui est pas permis ; c'est pour aider l'islâm; je ne lui en donnerai rien et je le dépenserai pour la guerre sainṭe ». — Que Dieu lui pardonne ! — Il envoya porter cet or chez le chérif Moḥammed Ech-Châṭirî[2] et acheta cent sabres avec lesquels les musulmans rendirent témoignage à la bataille de Chëmbrâ-Kouré; ce fut une aide pour les nôtres.

L'imâm trouva à Gëndëbëlo des marchands infidèles avec des richesses appartenant au roi d'Abyssinie; il les tua au milieu de la ville, s'empara de leurs biens, de leurs mules et de leurs bêtes de somme avec leurs charges. Il resta deux jours avec son armée à Gëndëbëlo, puis ils partirent dans l'après-midi, emportant les richesses du roi d'Abyssinie, pour regagner le pays des musulmans. Ils passèrent la nuit près de l''Aouâch. Le lendemain, ils

1. C'est-à-dire environ 662 grammes d'or. Nerazzini (p. 14) traduit « 20 grammes d'or ».

2. Moḥammed, fils de 'Omar Ech-Châṭirî, est mentionné dans la *Chronique* d'Abou Bekr El-Ba'laoui, à propos des dilapidations de l'émir 'Othmân, renégat éthiopien qui succéda à Nour dans le royaume d'Adal (Paulitschke, *Harar*, p. 507).

se mirent en route : un guide les conduisit par un endroit non frayé, jusqu'à ce qu'ils entrèrent dans un pays difficile et couvert d'arbres. L'imâm interrogea le guide qui lui dit : « C'était le chemin fréquenté ; mais aujourd'hui il s'est effacé parce qu'on n'y passe guère. » Ils marchèrent un peu, et bientôt ils se trouvèrent au milieu des arbres enchevêtrés, sans reconnaître de route ; la forêt les empêchait d'avancer. Ils tinrent conseil et dirent au guide : Comment retrouver le chemin? Il leur répondit : Si je vous avais conduits par le chemin d'en haut, la route eût été longue, on n'y trouve pas d'eau et vous n'y seriez arrivés que l'autre jour. Les musulmans étaient toujours au milieu des arbres. Le guide reprit : Il en eût été de même si je vous avais conduits par le chemin d'en bas ; les gens auraient souffert dans la marche à cause de la rareté de l'eau. Les nôtres furent surpris ; les cris et les clameurs redoublèrent. Alors l'imâm leur dit : Mettez-vous à l'œuvre avec vos sabres dans la forêt. Il y avait de grands arbres. Les soldats obéirent à son conseil et coupèrent les arbres avec leurs sabres depuis le moment de la prière du milieu de la matinée jusqu'à l'approche du coucher du soleil. Alors ils arrivèrent à un large chemin.

Lorsque l'imâm conseilla aux soldats de couper ces arbres, ils étaient fatigués et dirent : Nous combattions les infidèles, et à présent, nous allons combattre des arbres! Quand ils les eurent abattus, ils arrivèrent à la grande route. Ils en furent étonnés et remercièrent Dieu et l'imâm de son conseil. L'armée passa l'ʿAouâch qui était rempli d'eau et marcha deux jours après
[F°13] l'avoir quitté [f° 13]. Le troisième, elle parvint à Koub, qui est un grand fleuve, au moment de la prière du matin. Elle venait à peine de faire halte, que derrière elle apparut un nuage de poussière qui remplissait l'atmosphère, tellement qu'on ne voyait plus ni montagne ni arbre. Les musulmans se crurent poursuivis par une troupe de chrétiens ; l'imâm réunit ses soldats ; ils montèrent à cheval et revêtirent leurs armures : Aḥmed monta aussi à cheval. Le vizir ʿAddolé vint le

trouver et lui dit : « Ne monte pas, toi ; c'est nous qui monterons, nous te remplacerons et nous irons chercher des renseignements ». « Pourquoi ne monterai-je pas ? demanda l'imâm ; je suis un ascète qui imite les autres, et le droit est évident. » Il envoya alors quelques cavaliers à la découverte. Ils revinrent et dirent : « Il n'y a pas d'infidèles : cette poussière vient de la marche des éléphants et des antilopes. » Les musulmans cheminèrent ensuite jusqu'à Eddir[1] qui est sur les frontières du pays de l'islâm ; l'imâm y établit sa tente blanche et perçut[2] le cinquième du butin à un fil et une aiguille près. En esclaves, ce cinquième comprenait 500 têtes ; en bétail, 1000 têtes ; et il y avait abondance de mulets. Aḥmed entra victorieux, triomphant et joyeux dans sa ville de Harar, où il répartit le cinquième du butin entre les huit catégories que Dieu très-haut a mentionnées dans son Livre auguste[3].

Après un court séjour dans la ville, il organisa une seceond expédition. Il fit partir des messagers vers toutes les tribus des Ṣomâlis et autres, leur envoya du butin fait en Abyssinie, leur écrivit une lettre où il les exhortait à la guerre sainte[4], leur ordonnant de s'empresser d'obéir au Roi qui connaît tout. Il cita ensuite les paroles du Très-Haut : *Chargés ou légers, mettez-vous en route et prodiguez vos biens et vos vies dans la voie de*

1. Nom altéré par Nerazzini qui lit (p. 14) *Dharr* ou *Daker*. Il a également mal compris la phrase qui suit ; et traduit : *che in tempi più antichi era un paese musulmane.*

2. Ce passage a encore été mal compris par N. qui croit que l'imâm imposa une contribution à la ville d'Eddir : *impose un forte tributo.* Il s'agit simplement du partage du butin, qui n'avait pu avoir lieu tant qu'on était en marche en pays ennemi.

3. D'après le *Qorân* (sour. VIII, v. 49), le cinquième du butin doit être réparti entre Dieu, le Prophète, les parents, les orphelins, les pauvres et les voyageurs. Cette division aurait été révélée à l'occasion du partage du butin fait à Bedr.

4. Tout ce qui suit jusqu'à la fin du paragraphe, est ainsi rendu dans la traduction inexacte et incomplète de Nerazzini (p. 15) : *Scrivendoloro* (ai Somali) *che con sollecitudine venissero da lui. I Somali che l'Iman* (sic) *richiedava, erano della tribù di Iabarre e di Gheri, e quelli della tribù di Mattan e della tribù di Merrean.*

Dieu »[1]. Il ajoutait : « Celui qui aidera la religion de Dieu, aura Dieu pour auxiliaire : celui qui s'en désintéressera, Dieu se désintéressera de lui. » Il envoya trois personnes porter des lettres et attendit la réponse. C'était 'Alî Goïta, fils de 'Adrouḥ[2]. Son père était un vaillant héros qui périt martyr dans le Bâli[3], au temps

1. *Qordn*, sour. IX, v. 41.

2. Lors de la conquête du Daouâro (1531), il se distingua en ramenant au combat une troupe de musulmans mise en fuite près de l'église d'Anṭakyah par les chrétiens du Bâli. Il assista à la bataille d'Aïfars, à l'assaut de Ouaṣel dans le Bèt-Amḥarâ, fit partie du contingent envoyé au secours d'Our'aï Aboun qui guerroyait dans l'Ifât, de l'armée d'Aḥmed qui poursuivit le roi à travers le Tigré, le pays des Mazagâ et le Dambyâ où il prit le frère de Modjâhid, Aboun, qui avait abjuré l'islamisme et servait parmi les chrétiens (cf. *Fotouḥ*, passim).

3. Le Bâli était situé entre les deux Ouébi, le Ouébi Chebeli et le Ouébi Daou, au sud du Daouâro : c'est aujourd'hui le nord de la province d'Ennia occupé par les Gallâs Arousi (D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 304 ; Paulitschke, *Harar*, p. 222). On le trouve mentionné dans les chants en l'honneur de 'Amda-Ṣyon (Guidi, *Le canzoni geez-amariña*, VIII, v. 12), qui l'aurait soumis jusque Khédra (Guidi, *op. laud.*, IX, v. 6). Sous Zarëa-Ya'qob et Baëda-Mâryâm, le Bâli était soumis au nëgouch et fournissait un contingent à son armée. Il en est question dans un chant en l'honneur du premier (Guidi, *op. laud.*, X, v. 35), et Maqrîzî nous dit que le royaume de Bâli, un des plus fertiles de la région et dont les habitants commerçaient par échange, ignorant la monnaie, était peuplé de musulmans ḥanéfites et vassal du roi d'Éthiopie (*Historia reg. islam.*, p. 13). Sous Baëda-Mâryâm, le Garâd de cette province, nommé Jân-Zèg, fut tué par les musulmans dans une expédition contre le pays de Gâm (Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a Ya'eqob et de Ba'eda-Mâryâm*, p. 140-141). Le même roi eut à réprimer un complot des garnisons du Bâli qui avaient songé à passer dans l'Adal (Perruchon, *op. laud.*, p. 157). Plus tard, le Bëḥt Ouadad Gabra-Iyasous (Serviteur de Jésus), Garâd du Bâli, fit une incursion dans l'Adal et vainquit les musulmans dans une grande bataille (Perruchon, *op. laud.*, p. 165-167). Cette province fut attaquée par Grâñ après le Daouâro : les musulmans étaient divisés en deux corps d'armée commandés l'un par l'imâm, l'autre par Our'aï Aboun. Le gouverneur chrétien était Dégalḥân ; il avait remplacé un renégat de la famille du roi d'Abyssinie, Ouanâg-Jân, dont on verra plus loin la perfidie et la trahison. Dégalḥân, se trouvant en ce moment près de Lëbna-Dëngël, était suppléé par les patrices Chankour et Takla-Hâïmânot ; ce dernier était un musulman renégat. Quand ils eurent été vaincus, le patrice 'Addâlou reçut le gouvernement du Bâli ; il fut battu par un parti de cavalerie commandé par Our'aï Nour et envoyé par

du sulṭân Moḥammed[1]. L'imâm l'envoya vers la tribu des Yibber(i)[2]. Il fit partir un autre messager vers celle des Girri, qui avait pour chef Mattân ben 'Othmàn ben Khâled le Ṣomâli, son beau-frère : c'était un des plus vaillants cavaliers; il périt martyr à l'ambâ, comme il sera dit plus loin[3]. Le troisième messager

le vizir 'Addolé pour ravager le Daouâro. Le même vizir fut chargé par l'imâm de la conquête du Bâli, défendu par le patrice 'Addâlou qui repoussa les propositions du traître Sîmou, fils de Ouanâg-Jân (cf. *Fotouḥ*, passim). Après la défaite et la mort de Grâñ, le vizir 'Abbâs conserva quelque temps un gouvernement composé du Bâli, du Daouâro et du Faṭagâr, jusqu'à ce qu'il fut vaincu et tué par Galâoudéouos (Conzelman, *Chroniques de Galâwdéwos*, p. 28, 138). Mais un nouvel ennemi fit son apparition : comme le Bâli était la province la plus méridionale de l'empire éthiopien, il fut envahi le premier par les Gallâs, commandés par Mèlbâḥ, dont il était séparé au temps de Lĕbna-Dĕngĕl par un des Ouébi que les Gâllas appellent Galana (Bermudez, *Breve relação*, p. 99 ; Schleicher, *Geschichte der Galla*, p 6-7, 17).

1. Sans doute dans la défaite éprouvée sous le règne de Nâod par le sulṭân Moḥâmmed ben Azhhar ed-dîn ben 'Alî, et dans laquelle fut pris le renégat Ouanâg-Sagad.

2. D'après D'Abbadie (*Géographie de l'Éthiopie*, p. 340), les Yibber (Yibr) sont appelés par les Arabes Douchân et classés par les tribus ṣomâlies d'origine incertaine, dont l'alliance est repoussée par les autres. Ces détails sont complétés par Schleicher (*Die Somâli-Sprache*, p. x) qui les représente comme une tribu d'ilotes, parlant le ṣomâli et une langue particulière. Swayne, qui les nomme Yebîr (*Seventeen Trips*, p. 3, 4), dit qu'ils ne sont pas constitués en tribu, mais vivent en familles séparées et travaillent le cuir, métier aussi peu estimé que celui de forgeron. A la bataille de Chĕmbra-Kouré, les Yibber avaient fourni 500 hommes armés d'arcs, qui furent placés à la gauche de l'armée.

3. Mattân avait épousé Ferdaousah, sœur de l'imâm. Il commandait, lors de l'expédition de Chĕmbra-Kouré, un corps de troupes, se distingua lors du combat de Bâdeqé en défendant un des passages du fleuve que les chrétiens essayaient de forcer et reçut le commandement des Ṣomâlis lors de la retraite des musulmans qui se termina par la victoire de Chĕmbra-Kouré. Dans ce dernier combat, il fut du petit nombre de ceux qui résistèrent pendant que presque tous les Ṣomâlis prenaient honteusement la fuite. Il amena un corps de troupes à l'armée qui envahit le Daouâro (1531) et reçut un drapeau de l'imâm. Il assista à la journée d'Anṭakyah; brûla avec le Farachaḥam 'Alî l'église de Bâdeqé; il fut de ceux qui attaquèrent le roi d'Abyssinie retranché à Dakhondour, puis à Ouaṣel dans le Bèt-Amḥarâ où Lĕbna-Dĕngĕl faillit être pris. Mattân accompagna Aḥmouchou au siège de l'amba royal de

fut adressé à la tribu des Merraïḥân, commandée par Ḥirâbou, fils de Goïta Tédrous fils d'Adam[1]; l'imâm envoya de tous les côtés prêcher la guerre sainte pour Dieu et dans la voie de Dieu très-haut.

Le roi d'Abyssinie, Ouanâg-Sagad, fils de Nâod, avait envoyé dans le pays des musulmans, des marchands avec de l'or, du *ouars*[2], de l'ivoire, du musc, des esclaves et beaucoup de richesses qui lui appartenaient. Ils avaient vendu leurs marchandises en terre musulmane, passé la mer pour se rendre dans le

Gêché et fut tué dans la déroute des musulmans en rebi' II 938 (novembre-décembre 1531) (cf. *Fotouḥ*, passim).

1. On remarquera ces noms, surtout Tédrous = Théodoros, qui montrent que les ancêtres de Ḥirâbou étaient chrétiens.

2. Le *ouars* (Memecylon tinctorium) est le nom d'une légumineuse dont le suc teint en jaune. Cette propriété était déjà connue et estimée chez les Arabes anté-islamiques (cf. Tebrizi, *Commentaire du Ḥamasa*, éd. Freytag, p. 283); ainsi dans un vers de Doraïd ibn Ṣimmah :

« On croirait voir sur ses hauteurs, quand le soleil les éclaire, des vêtements (teints) de ouars. »

(Zamakhchari, *Asâs el-belâghah*, t. II, p. 328 ; Cheïkho, *Poètes arabes chrétiens*, p. 767) Il est question du *ouars* dans des vers attribués par une tradition des 'Aouâliq du Yémen à Abou Zeïd, le chef légendaire de l'émigration des Benou Hilâl. Il aurait dit avant de quitter le pays :

« Nous avons mis une oque de ouars sur notre montagne Yahorr.
« Nous y sommes venus une année après, et nous l'avons trouvée à sa place.
« Ni le vent du nord, ni le vent du sud, ni la chaleur ne l'ont dérangée;
« Ses alouettes sont rassassiées et ses aigles affamés. »

(Comte de Landberg, *Arabica*, fasc. IV, p. 58-59). El-Qazouînî (*'Adjâïb el-Makhlouqât*, p. 301) rapporte, d'après Galien, qu'on l'employait contre la morsure des chiens enragés (cf. aussi Mas'oudi, *Prairies d'or*, t. III, p. 89; Jacobs, *Studien in arabischen Geographen*, fasc. IV, p. 166 et les auteurs modernes qui y sont cités). Les environs de Harar sont plantés de *ouars* et on en exporte dans le sud de l'Arabie (D'Abbadie, *Géographie de l'Arabie*, p. 236). Ibn el-Beïtâr qui parle déjà de ce commerce qui s'étendait jusqu'à la Mekke d'après Abou 'l-'Abbâs en-Nebâti, ajoute que, suivant Isḥaq ibn Amîn, il existait deux espèces de *ouars* : celui d'Éthiopie et celui de l'Inde; le premier était considéré comme de qualité inférieure : c'est donc par erreur qu'Abou Ḥanîfah prétendait qu'il ne poussait que dans le Yémen (Ibn el-Beïtâr, *Kitâb el-Djâmi'*, t. IV, p. 189; *Traité des simples*, trad. Leclerc, t. III, p. 409-411).

Chiḥr[1] et à 'Aden; puis s'en revenaient dans leur patrie, près du roi. L'émir en fut informé : il s'empara de leurs richesses qui devinrent la proie des musulmans, et les répartit entre les tribus en vue de la guerre sainte dans la voie de Dieu. Cet argent fortifia les croyants contre les infidèles.

1. Le Chiḥr, dont le nom se retrouve sans doute dans celui du κόλπος Σαχαλίτης du *Périple de la mer Érythrée* (éd. Müller, *Geographici græci minores*, I, p. 279, 329), de Ptolémée (I, 27), de Marcien d'Héraclée (éd. Miller, p. 23) et d'Étienne de Byzance, *Ethnikôn* (éd. Westermann, p. 248), est une région de l'Arabie méridionale, située, dit El-Asma'i, entre le 'Omân et Aden (cf. aussi, Sprenger, *Die alte Geographie Arabiens*, § 118, p. 90-91; Müller, *Geographici minores*, t. I, p. 279-280, notes; Fresnel, *Lettre sur la géographie de l'Arabie*, p. 30). C'est de là qu'on tire un ambre renommé, appelé Ech-Chiḥrî. C'était là également qu'on trouvait les *nesnâs*, êtres fabuleux, demi-singes et demi-hommes. Les habitants, issus de Qodha'ah ben Mâlik parlaient encore, au temps de Mas'oudi, une langue particulière, le *mahri* que l'on regarde comme un reste de l'himyarite (Mas'oudi, *Prairies d'or*, t. I, p. 331-333; El-Bekri, *Mo'djem*, t. II, p. 802; Yaqout, *Mo'djem*, t. III, p. 263; Maqrîzî, *De valle Hadhramaut libellus*, éd. Noskowÿj, p. 28-29). Le Chiḥr était également célèbre par sa production de l'encens, comme on le voit par un vers cité par Ibn Khordâdbeh :

« Rends-toi au Chiḥr et laisse 'Omân. Si tu n'y trouves pas de dattes, assurément tu y trouveras de l'encens » (*Le livre des routes et des provinces*, p. 148 du texte).

Le Chiḥr portait déjà ce nom dans l'Arabie antéislamique; il en est question dans Lebîd :

« Des sommets du Chiḥr et de Dzât el-'Onzhabah » (*Fragments*, XI, v. 6), passage imité par El-'Adjdjâdj quand il veut parler des extrémités de la terre :

« Je suis parti du plus lointain du pays des voyageurs, des sommets du Chiḥr et des deux flancs de Maoukel. »

L'ambre s'y recueillait d'une singulière façon, si l'on en croit l'auteur du *Silsilat et-taouârikh* : « Les habitants vont la nuit sur les côtes lorsque la lune jette ses lueurs; ils ont des chameaux qui connaissent l'ambre et qui sont dressés à la recherche de cette substance. Ils montent sur leurs chameaux et quand le chameau aperçoit un morceau d'ambre, il s'accroupit; aussitôt le cavalier descend et ramasse le morceau » (Langlès et Reinaud, *Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans*, t. I, p. 144; t. II, p. 138). Sur la ville qui porte encore aujourd'hui le nom de Chiḥr (Scheḥr), déjà mentionné par Abou'lféda (*Géographie*, p. 84) et célèbre au temps de Marco Polo (*Viaggi*, l. III, ch. XL, *ap.* Ramusio, t. II, f° 59), cf. la description donnée par Hirsch, *Reisen in Süd-Arabien*, p. 9-28, 30-34. — Dans la traduction de Nerazzini, le Chiḥr est remplacé par *Makalla* (p. 15).

Deux messagers revinrent annoncer à l'imâm l'arrivée des tribus ṣomâlies et lui dirent : Personne n'a entendu lire ta lettre, sans obéir avec empressement à Dieu très-haut; on a répondu à ton appel; on a fait des préparatifs nombreux d'équipement et de cottes de mailles à plusieurs rangs; les tribus se suivent les unes les autres, les troupes succèdent aux troupes, les peuples aux peuples[1].

La première tribu qui arriva fut celle des Habr Magadi, avec son chef Aḥmed Gouraï ben Ḥosaïn eṣ-Ṣomâli[2]. Ils campèrent dans un endroit appelé Qacha, dans la partie supérieure de la vallée de Harar[3] ; ils montrèrent leurs armes et leur équipement et montèrent à cheval; il y avait là des cavaliers, et quels cavaliers! des fantassins, et quels fantassins! Leur arrivée causa une joie extrême à l'imâm ; ils s'acheminèrent avec lui; il leur fit bon accueil, leur donna des vêtements et des vivres, leur témoigna des égards et revêtit leur chef Aḥmed Gouraï d'un habit magnifique. Après eux monta la tribu des Girri qui avaient à leur tête Mattân b. 'Othmân b. Khâled eṣ-Ṣomâli ; ils firent voir leurs armes et leur équipement, montèrent à cheval, portant leurs arcs en bandoulière et se présentèrent à Aḥmed : celui-ci les envoya en avant jusqu'à

1. Tout ce paragraphe manque dans la traduction de Nerazzini.

2. Lors de la campagne de Chëmbra-Kouré, Aḥmed Gouraï servait dans le corps d'armée du vizir 'Addolé. Il résista courageusement dans le combat de Chëmbra-Kouré, pendant que les Ṣomâlis de l'aile gauche prenaient la fuite.

3. Cette phrase et celle qui suit manquent dans Nerazzini qui a confondu le passage où il est question des Habr Magadi et celui où il est parlé des Gerri. La rivière de Harar (ou Erer) prend sa source dans la vallée de Sibillou, au nord de cette ville, à l'est de laquelle elle passe après avoir reçu de nombreux affluents; elle va se joindre dans l'Ogadèn au Ouébi Chebeli qui se perd sur la côte de Zanzibar, dans le lac Balti. Je dois cependant faire remarquer qu'aujourd'hui encore, un autre affluent du Ouébi Chebeli porte le nom de Ouébi Erèr, traduction ṣomâlie du nom arabe de Ouâdi Harar (cf. Paulitschke, *Harar*, p. 241-242).

un endroit appelé Sîm[1]. Leur chef avait amené sa femme Ferdaousah, sœur de l'imâm; il se mit en route avec ses soldats. Vint ensuite la tribu de Zerba; son chef était le sulṭân Moḥammed, fils d'une tante paternelle de l'imâm; il avait avec lui mille soixante vaillants fantassins et quarante cavaliers. Aḥmed les reçut avec beaucoup d'honneurs il résidait à Harar; il ressentit de la joie et remercia Dieu très-haut. L'armée campa autour de la ville; chaque tribu était séparée de l'autre. La tribu des Merraïḥân resta dans l'inaction; elle avait pour chef Ḥirâbou qui aimait la discorde et les querelles : il était très rusé, perfide et traître à l'excès. L'imâm prit des gens de son armée et alla chez les Merraïḥân[2]; il se rencontra avec Ḥirâbou et sa tribu et lui dit : « Pourquoi tardes-tu à venir à la guerre sainte? » Le chef se plaignit de sa détresse et s'excusa en alléguant sa pauvreté. Aḥmed accepta cette excuse et dit : « Tu n'as rien à espérer (entraînant en longueur). » Alors Ḥirâbou mit son neveu à la tête [f° 14] des Merraïḥân et les joignit aux forces de l'imâm; [F°14]
ils étaient au nombre de quatre-vingt-dix cavaliers[3] et de sept cents fantassins et plus. Ḥirâbou resta en arrière et Aḥmed partit avec la tribu des Merraïḥân pour sa ville de Harar.

Il se prépara ensuite à porter la guerre sainte en Abyssinie; il équipa les troupes, les soldats et toutes les tribus, et vendit, pour leur procurer des armes, les bijoux de ses femmes et les meubles de sa maison, sans rien mettre en réserve pour lui, ne désirant que la récompense promise par Dieu très-haut, le généreux, lui demandant de lui faire habiter le paradis de délices, de lui donner une des houris aux yeux noirs et de lui prodiguer les marques de son entière satisfaction[4].

Puis il annonça le départ pour l'Abyssinie, et il se mit en

1. Tout ce qui suit jusqu'à l'arrivée des Merraïḥân manque dans Nerazzini.
2. D'après Nerazzini (p. 15) Grâñ envoya seulement un messager.
3. N. : soixante cavaliers.
4. Tout ce paragraphe manque dans Nerazzini.

route avec l'armée et les tribus qui se suivaient à la file[1]. Les étendards furent déployés, et l'imâm partit avec sa femme Dël-Ouanbarâ, fille de l'émir Maḥfouzh, qui était enceinte à cette époque. Ils arrivèrent à une ville nommée Zîfah, où ils trouvèrent de la nourriture et du bien en abondance; là ils se rencontrèrent avec le Garâd Dîn fils d'Adam : c'était un homme juste qui aimait les pauvres et les malheureux; il mentionnait fréquemment le nom du Prophète. Il les reçut bien et leur donna l'hospitalité, de même le Garâd Cham'oun[2], le Garâd Kâmil[3], beau-frère de l'imâm, dont il avait épousé la sœur, Mounisaḥ fille d'Othmân[4], et l'émir Modjâhid; ils témoignèrent des hon-

1. D'après une chronique éthiopienne, les musulmans n'étaient pas plus de 300 cavaliers et un petit nombre de fantassins, tandis que l'armée de Lëbna-Dëngël comptait environ 3,000 cavaliers et une foule innombrable de porteurs de boucliers (Conti-Rossini, *Storia di Lebna Dengel*, p. 11-12).

2. Le Garâd Cham'oun, que la Chronique éthiopienne appelle Sëm'on (Siméon) servit, dans cette expédition, dans le corps du vizir 'Addolé. A la bataille de Chëmbra-Kouré, il blessa grièvement, en lui abattant les deux mains, le patrice Yonâel, parent du roi d'Éthiopie du côté de sa mère. Il prit part à l'expédition contre Ouasan-Sagad dont il blessa le frère, Garima, se distingua dans le corps d'armée envoyé par 'Addolé contre le Daouâro, puis il battit à Dabra-Bërhân le patrice Giyorgis. L'imâm le chargea ensuite avec Absamâ-Nour, de conquérir le pays de Chadjara; il prit part à la conquête du pays des El-Mâyâ par Farachaḥam-Dîn : dans la bataille où périt Bechârah, il ne reçut pas moins de cinquante flèches dans sa cuirasse. Il fit partie de l'armée qui soumit l'Angot en ramadhân 939 (mars-avril 1533), échoua à l'assaut de la seconde enceinte de l'amba royal, et reçut avec le gouvernement de Gëdëmgé l'ordre de conquérir ce territoire. En 1535, le 19 de ḥëdâr, il vainquit Lëbna-Dëngël dans une grande bataille en Amḥarâ. Mais après la mort de Grâñ, il fut abandonné des siens qui se soumirent à Galâoudéouos, la seconde année du règne de ce prince, en 1542. Cf. *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 14-15, 105 et note 148, p. 254; *Fotouḥ*, passim; Conzelman, *Chronique de Galâwdêwos*, p. 15, 129; Bruce, *Voyage*, p. 176-177).

3. Le Garâd Kâmil, fils de Ḥaoumal, prit part à l'expédition du Bâli et donna d'utiles conseils à son beau-frère Aḥmed pour combattre les gens de ce pays. Il servait dans les troupes du vizir 'Addolé quand il mourut dans le Faṭagâr (cf. *Fotouḥ*, passim).

4. Comme l'imâm Aḥmed est toujours donné comme fils d'Ibrahîm, il faut supposer que cette Mounisah était sa sœur utérine, née d'un second

neurs considérables à Aḥmed ainsi qu'à Absamâ-Nour[1] ; ils honorèrent grandement l'imâm. L'armée s'arrêta six jours à Zîfah ; là, Dël-Ouanbarâ accoucha d'un garçon qu'on appela Moḥammed[2] ; c'est pourquoi elle resta en arrière de l'expédition chez la sœur de l'imâm, Mounisah. Les musulmans partirent ensuite pour l'Abyssinie et arrivèrent à Eddir, fleuve

mariage de sa mère, à moins que l'on ne supplée Ibrahîm entre 'Othmân et Mounisah. Mais la première hypothèse me paraît plus vraisemblable. La traduction de Nerazzini (p. 15) se contente de mentionner *la sorella dell' Iman* (sic) et ne donne aucun des détails qu'on vient de lire : des trois chefs, elle ne nomme que le Garâd Dîn.

1. Absamâ-Nour, l'Abâ Esmân Nour de la Chronique éthiopienne, avait le titre de chérif : il prit part à l'expédition du Bâli et fut un de ceux à qui l'imâm confia le commandement de l'avant-garde lors de la retraite des musulmans. Il se distingua en 1531 dans l'expédition du Daouâro qui se termina par la bataille d'Aïfars; dans ce combat, il tua Ibrahim, le choum de Ṭalamt. Il repoussa à Berârah une attaque du renégat 'Othmân ben Dar 'Alî, fut de ceux que Grâñ envoya sous la conduite de l'émir Abou Beker Qâtën incendier Dabra-Libânos. Il se fit remarquer à l'attaque de Ouaṣel dans le Bèt-Amḥarâ, quand l'imâm faillit surprendre le roi d'Abyssinie, fit partie avec Our'aï Aboun de l'expédition qui alla piller les églises de Oualah et des environs du lac Ḥaïq. Il reçut ensuite, avec le Garâd Cham'oun, la mission de conquérir le pays de Chadjarah, fit sous les ordres de l'émir Ḥosaïn el-Gâtourî une campagne dans le Daouâro. Il accompagna le vizir 'Addolé dans la conquête du Bâli où il tua à la bataille de Zala le patrice Isḥaq. Il prit part à l'expédition du Tigré, du Mazaga et du Dambyâ : le roi d'Éthiopie ne lui échappa que par miracle près des sources du Nil Bleu, où il tua Abbâ Bëësât, le 'Aqabé Sa'at Nagada-Iyâsous et son fils Bëësé-Egziabḥèr. Il joua ensuite un rôle actif dans la conquête du Samèn. Si l'on en croit la Chronique éthiopienne, il aurait été tué par les Portugais, débarqués à Massaoua avec D. Christophe de Gama, mais il y a sans doute une confusion. Les relations portugaises ne mentionnent qu'un Nour (Noro), gouverneur d'Arkiko, et c'est le chérif Nour, et non Absamâ-Nour, à qui Ahmed avait donné le gouvernement de cette ville (cf. *Fotouḥ*, passim; *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 14, 19, 105, 111 et note 176, p. 259; Bermudez, *Breve relaçåo*, ch. VIII, p. 12-16; La Croze, *Histoire du christianisme en Éthiopie*, p. 89-268; Bruce, *Voyage*, t. II, p. 193-194; Conzelman, *Chronique de Galâwdéwos*, p. XIX).

2. Moḥammed paraît avoir suivi toutes les campagnes de son père en Éthiopie. Quand Grâñ fut tué, il fut livré par le père du Baḥar-Nâgâch à Galâoudéouos qui le traita avec égard et, même plus tard, le nomma gouver-

abondant en eau : là ils se réunirent aux héros partisans de l'unité de Dieu, grands et petits.

Le roi d'Abyssinie, Ouanâg-Sagad, qui était dans le pays de Bâdeqé, reçut la nouvelle de l'arrivée des musulmans: « Ceux-ci marchent contre toi, lui dirent ses éclaireurs, en ruinant ton pays et en brûlant tes églises : c'est une armée remplie d'ardeur et de zèle. » Le roi rassembla ses patrices, ses chambellans et ses familiers, et partit pour Bèt-Amḥarâ, le centre de son royaume, du royaume de ses pères et de ses ancêtres[1], de leurs demeures et de leurs habitations stables (?). Il laissa à Bâdeqé un de ses patrices, nommé ʿOthmân ben Dâr ʿAlî[2]; il avait été musulman,

neur d'une province, probablement après lui avoir fait embrasser le christianisme. Sur les instances de sa mère, il fut échangé contre Minâs, frère de Galâoudéouos (cf. Conzelman, *Chronique de Galâwdéwos*, p. 26, 34, 137, 142 : Pereira, *Historia de Minas*, p. 21-22, 41-42; Castanhoso, *Historia das cousas*, p. 30-31; Bruce, *Voyage*, p. 216-217).

1. Le district de Bèt-Amḥarâ, qui donna son nom à la moitié de l'Abyssinie, est situ é à l'est du Gojâm, dans le bassin de l'Abâoui (D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 83). Ce territoire, entouré de montagnes, n'était accessible que par des défilés fermés par cinq portes; il s'étendait depuis le Nil Bleu jusqu'à l'Angot, et, comme on le voit par les paroles du *Fotouḥ*, il était regardé comme le berceau de la famille royale, ce qui s'explique par la substitution au XIIIe siècle de la dynastie de l'Amḥarâ aux usurpateurs qui avaient remplacé celle du Tigré, ce qui déplaça le centre du royaume. On y voyait une église magnifique commencée par Nâod qui y fut enterré et terminée par Lëbna-Dëngël qui y consacra vingt-cinq ans : elle se nommait Makâna-Sëlasé (Le siège de la Trinité). Une chronique éthiopienne dit que, lors de l'invasion de Grâñ, Lëbna-Dëngël était dans le pays d'Amḥarâ, occupé à visiter les sanctuaires où étaient enterrés ses ancètres : Makâna-Sëlasé, Aṭronsa-Mâryâm (Trône de Marie), Dabra-Naguaguad (Le couvent du tonnerre) et Gëtésëmëné (Gethsemani) (cf. Conti-Rossini, *Storia di Lebna Dengel*, p. 11, 22).

2. Le renégat Our'aï 'Othmân ben Dâr 'Alî commanda ensuite une troupe d'Éthiopiens qui se tenait à Doukham, lors de l'expédition de Chëmbra-Kouré. Il avait reçu de Lëbna-Dëngël le gouvernement de l'Ifât et du Faṭagâr. Il éprouva à Berârah un échec de la part d'Absamâ-Nour, puis fut chargé de garder la porte de Djoradji (Gouragué?) qui donnait accès à une montagne escarpée du Dâmot, où était retranché le roi d'Éthiopie, à Dakhondour. Après la retraite du roi, il demeura avec Ouasna-Sagad, fut chargé de l'arrière-garde de son corps d'armée et fut vaincu dans la poursuite. Resté dans

ainsi que son père, mais fait prisonnier au temps du sultân Moḥammed, il avait abjuré l'islâm et embrassé le christianisme. Le roi l'avait nommé patrice. Après cela, il se repentit et revint à l'islâm après qu'il lui était né beaucoup d'enfants dans le pays des infidèles. Il fit la guerre sainte et mourut martyr à l'ambâ, comme cela sera mentionné [1].

Arrivé à Bèt-Amḥarâ, le roi rassembla des troupes et réunit une armée; les sectateurs du christianisme se groupèrent autour de lui, à savoir les tribus du Tigré [2], des Agaous [3], du Gojâm [4],

l'Ifât après la mort de ce chef, il abjura le christianisme et livra ses troupes à Aḥmed qui lui envoya son chapelet en signe de pardon. Il prit part à l'attaque de Ouaṣel dans le Bèt-Amḥarâ, à la poursuite du roi d'Éthiopie par le Garâd Aḥmouchou et à l'attaque de l'amba royal de Gĕché où il fut tué lors de la défaite des musulmans (cf. *Fotouḥ*, passim). Peut-être est-ce lui dont parle Alvares (*Verdadeira informação*, p. 147) quand il fait mention d'un fils d'un Bĕḥt-Ouadad du roi d'Adal, un des quatre qui s'enfuirent avec lui après la défaite de Maḥfouzh (1517) et qui plus tard se fit chrétien et vécut à la cour du nĕgouch où il était encore au temps du voyageur portugais, avant les guerres de Grâñ?

1. Les détails donnés dans la note précédente montrent combien est inexacte la traduction de Nerazzini (p. 17) : « *questo capo all' arrivo dei Mussulmani* subito *rientrò nella religione che prima aveva* ». Du reste il ne le nomme pas et supprime les indications du *Fotouḥ*.

2. Le Tigré est une des deux grandes divisions de l'Abyssinie, correspondant à une différence sinon de population, du moins de langue, et on pourrait dire d'esprit, avec l'Amḥarâ dont il est séparé par le Takazzé. C'est le Tigré qui fut le siège le plus ancien de la civilisation éthiopienne, du IVe au VIIIe siècle de notre ère; plus tard, il semble avoir subi une sorte de déchéance et, avec la dynastie de Yagbĕa-Ṣyon, le siège de l'empire des nĕgouch fut porté au sud, dans l'Amḥarâ et jusque dans le Choa actuel. Ce déplacement fut dû à deux causes : d'un côté, la décadence du commerce dans la mer Rouge, depuis que l'islâm en occupait toutes les côtes; de l'autre, la conquête de provinces lointaines, dans la direction de l'Omo et du Djoubba, déplacèrent l'équilibre de l'empire dont le centre se trouva être le Choa, comme il l'est encore aujourd'hui, depuis que Menilek a reconquis les anciennes provinces de l'Inarya, du Kaffa et du Djimma perdues depuis des siècles et séparées du reste de l'empire par les invasions des Gallâs. Le Tigré a été souvent parcouru par les voyageurs modernes qui ont pris longtemps la route de Massaoua: je ne citerai que les plus importantes descriptions qui en ont été faites : Bruce, *Voyage*, t. III, p. 104-180, 129-174, 286; Rüppel,

Reise in Abyssinien, t. I, p. 328-377; t. II, p. 251-303; Pearce, *The life and adventures*, t. I, p. 177-198; Ferret et Galinier, *Voyage en Abyssinie*, t. I, p. 435-521; t. II, p. 7-63, 85-165; Lefèvre, *Voyage en Abyssinie, Relation historique*, t. I, p. 52-111, 129-133, 223-249, 257-368; Krapf, *Reisen in Ostafrika*, t. II, p. 331-341; Isenberg et Krapf, *Journals*, p. 462-521; Heuglin, *Reise nach Abessinien*, p. 129-153; Wilkins, *Reconnoitring in Abyssinia*, p. 199-304; Arnaud d'Abbadie, *Douze ans de séjour dans la Haute-Éthiopie*, p. 13-40; Harrisson Smith, *Through Abyssinia*, p. 98-245; Mansfield Parkyns; *Life in Abyssinia*, t. I, p. 129-260; Shepherd, *The campaign in Abyssinia*, p. 154-198; Matteucci, *In Abissinia*, p. 56-138, 142-143; Dufton, *Narrative of a journey through Abyssinia*, p. 199-210; Hozier, *The Bristih expedition to Abyssinia*, p. 101-168; Markham, *An history of the Abyssinian expedition*, p. 199-202; Cosson, *The cradle of the Blue Nile*, t. I, p. 250-270; G. Simon, *L'Éthiopie*, p. 101-179; Rohlfs, *Im Auftrage*, p. 50-142; id. *Land und Volk in Afrika*, p. 175-196; id., *Meine Mission nach Abessiniens*, p. 153-190; 295-312; Girard, *Souvenir d'un voyage en Abyssinie*, p. 63-281 ; Vigoni, *Abissinia*, p. 95-113; 131-162; Raffray, *Abyssinie*, p. 31-119; G. Portal, *My mission to Abyssinia*, p. 74-202; en ne tenant pas compte, bien entendu, des forfanteries par lesquelles l'auteur essaie de dissimuler l'échec de sa mission; Bent, *The sacred city of the Ethiopians*, p. 97-102; 115-198. Sur la langue du Tigré (*tigriña*) dérivée du gëëz, cf. Praetorius, *Grammatik der Tigriña-Sprache*; id., *Tigriña-Sprüchwörter* (*Zeitschrift der deutschen morgenländische Gesellschaft*, t. XXXVII, p. 443-450; t. XXXVIII, p. 481-485 ; t. XXXIX, p. 322-326 ; t. XLII, p. 62-67) ; les *Évangiles* traduits par le Debtera Mattheos; Schreiber, *Manuel de langue tigraï*; L. de Vito, *Grammatica elementare della lingua tigrigna*; id., *Esercizi di lettura tigrigna*; id., *Vocabulario della lingua tigrigna*; Conti-Rossini, *Note etiopiche*, § II *Leggende tigray*.

3. Par le pays des Agaous, l'auteur désigne sans doute l'Agaoumëdër, situé au sud-ouest du lac Tsana, au nord du Dâmot, à l'est du Metcha dont il est séparé par l'Abâoui, à l'ouest de l'Atchafar et arrosé par de nombreux affluents de l'Abâoui supérieur. La population qui l'habite parle une langue apparentée à celle des Agaous du Lastâ, des Falachas du Kwara et fait partie du groupe des langues proto-sémitiques. — Cf. la description de ce pays dans Bruce, *Voyage*, t. III, p. 293-294, 616-690, 726-732, 735-739, 833-854; Legrand, *Relation historique d'Abissinie*, p. 204-205; Arnaud d'Abbadie, *Douze ans de séjour dans la Haute-Éthiopie*, p. 422-424; H. Rassam, *British Mission in Abyssinia*, t. I, p. 236-243; et sur la langue de ce pays : Beke, *On the languages and dialects of Abyssinia*; Halévy, *Essai sur la langue agaou*; Reinisch, *Die Quara-Sprache*.

4. Le Godjâm ou Gojâm est situé à l'est du Dâmot, dans la grande courbe formée par le Nil Bleu après sa sortie du lac Tsana; il l'enveloppe à l'est et au sud et le sépare du Goudrou (cf. Brucce, *Voyage*, t. III, p. 292; Matteucci, *In Abissinia*, p. 236-262, 269-279; D'Abbadie, *Géographie de l'Éthio-*

du Bégamëdër [1], de l'Angot, de Qëdâ [2], de Gâñ [3], et des bords

pie). C'est sur la limite de ce pays et de l'Agaoumëdër que se trouvent les sources du Nil Bleu. A cette occasion. Ludolf a consacré une véritable dissertation pour démontrer que, contrairement à l'opinion du P. Tellez, le plateau du Gojâm ne correspond pas au Méroé des anciens (*Commentarius*, p. 88-93. Cf. aussi l'extrait qu'il donne, emprunté au P. Paëz, *ibid.*, p. 122-125, et sur les différentes représentations du Gojâm ; Beke, *The Sources of the Nile*, p. 15-16 et la planche). C'était du Gojâm qu'était originaire la reine Eléni (Hélène), mère de Lëbna-Dëngël ; ce pays fournissait beaucoup d'or (cf. Alvarez, *Verdadeira informação*, ch. cxxxv, p. 167 ; Bermudez, *Breve relação*, ch. lii, p. 111 ; Legrand. *Relation historique d'Abissinie*, p. 203-204 ; Bruce, *Voyage*, t. III, p. 292 ; Flowden, *Travels in Abyssinia*, p. 198-201). On trouvera sur le Gojâm dans l'ouvrage du capucin Massaja quelques détails malheureusement noyés dans le verbiage plus que naïf du superstitieux Italien (*Mes trente-cinq années de mission dans la Haute-Éthiopie*, t. I, ch. xiv, p. 212-214). Cette province, montagneuse et éloignée, fut souvent indépendante et, de nos jours encore, elle obéit à un roi vassal de Menilek. Dans un discours à ses soldats, 'Amda-Şyon I rappelle les guerres qu'ils eurent à y soutenir (Dillmann, *Die Kriegsthaten*, p. 16 ; Perruchon, *Histoire des guerres de 'Amda-Şeyôn*, p. 39,141 ; cf. aussi Guidi, *Le canzoni geez-amariña*, VIII, vers 25) ; sous ce prince, elle était gouvernée par un nagâchi (Dillmann, *op. laud.*, p. 6 ; Perruchon, *op. laud.*, p. 11, 19) ; un corps de troupes, commandé par deux liqs, Ouâdlaï et Ḥarba-Igarâ, portait le titre de Guajâm de droite et Guajâm de gauche (Dillmann, *op. laud.*, p. 21 ; Perruchon, *op. laud.*, p. 58, 123). D'après un passage d'un chant gëëz-amhariña, il semble qu'Isḥaq ait eu aussi affaire au Gojâm (Guidi, *Le canzoni geez-amariña*, II, v. 4). Sous Zarëa-Ya'qob, le gouvernement de cette province était confié à un Râq-Mâsaré (Dillmann, *Ueber die Regierung des Königs Zar'a-Jacob*, p. 13 ; Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Ya'eqob et de Baeda-Mâryâm*, p. 15), plus tard à 'Asnâf-Samërâ, probablement une des filles du roi (Dillmann, *op. laud.*, p. 31 ; Perruchon, *op. laud.*, p. 95). Un chant en l'honneur du même prince mentionne le Gojâm (Guidi, *Le canzoni*, X, v. 41). Sous Baëda-Mâryâm, le gouverneur, Anbasâ-Dâouit, avait repris le titre de nagâchi ; il reçut les Tanât qui s'étaient révoltés contre le nëgouch et les déporta dans le Gambotâ (Perruchon, *op. laud.*, p. 158-159) ; il était à peu près indépendant et payait seulement tribut au roi qui, en mourant, lui recommanda son fils Eskëndër encore enfant. Mais Anbasâ-Dâouit mourut peu après (Perruchon, *op. laud.*, p. 160-161). Au moment de l'invasion musulmane, le gouverneur de Gojâm était le patrice Grégoire ; il fut pris à la bataille d'Aïfars par un page du Farachaḥam 'Alî, parvint à s'évader après trois mois de captivité et s'enfuit dans le Gojâm, où il fut assassiné.

1. Le Bégamëdër est situé à l'est du lac de Tsana, sur la rive droite de

